
U d'/ of Ottawa
39003002128329

M.-REYNÈS MONLAUR

# Jérusalem

## *Les derniers pas.*

*Neuvième édition*

LIBRAIRIE PLON

# JÉRUSALEM

DU MÊME AUTEUR, A LA MÊME LIBRAIRIE

**La Duchesse de Montmorency** (1600-1666). Avec approbation de Mgr l'évêque de Montpellier. Un volume in-16, accompagné d'un portrait en héliogravure. 9e édition . . . . . . . . . 3 fr. 50

**Angélique Arnauld.** Préface de Mgr DE CABRIÈRES. Un volume in-16. 9e édition. . . . . . . 3 fr. 50
(*Couronné par l'Académie française, prix Sobrier-Arnould.*)

**Après la neuvième heure.** Un volume in-16. 44e édition . . . . . . . . . . . . . . . . 3 fr. 50

**Le Rayon.** Un volume in-16. 70e édition. 3 fr. 50

**Ames Celtes.** 15e édit. Un volume in-16. 3 fr. 50

**Ils regarderont vers Lui.** Un vol. in-16. 18e édition . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . 3 fr. 50

**Jérusalem.** *Quand vous passiez par nos chemins...* 14e édit. Un vol. in-16. . . . . . . . . . 3 fr. 50
(*Couronné par l'Académie française, prix Jules Favre.*)

---

PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8 — 13856.

M.-REYNÈS MONLAUR

# JÉRUSALEM

**

## LES DERNIERS PAS

Neuvième édition




PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e
—
1910

L'auteur du "Rayon" et de "Jérusalem" prie Votre Sainteté de vouloir bien bénir les travaux présents et futurs, afin qu'elle ne s'y écarte jamais de la vraie foi et serve ainsi Dieu et l'Église. 9 avril 1904.

Juxta preces dilectae filiae fausta quaeque et salutaria in cunctis operibus ejus a Domino adprecantes, Apostolicam Benedictionem ex animo impertimus.

Pius PP. X

# JÉRUSALEM

## EN TERRE BIBLIQUE

Avant de mettre nos pas dans les derniers pas du Maître, avant d'entrer avec Lui dans « ces Visions de la nuit » dont parle le Prophète, nous nous retournons instinctivement vers des heures plus douces, vers le Lac sacré de Tibériade, vers Nazareth joyeuse et calme sur le penchant des coteaux. Et d'abord nous nous arrêtons un instant à cette longue journée de voyage, la dernière après tant de jours, qui nous mène enfin en Galilée. Le nouveau chemin de fer du Hedjaz, commencé par l'ordre du sultan en 1901, nous conduit, par un embranchement, de Damas à Caïffa. Ce chemin de fer s'arrête à Es Semak, au bord même de la mer de Tibériade. Le

voyage est donc extrêmement facile. La splendeur des souvenirs bibliques que l'on évoque à chaque pas, en traversant le désert de Damas et le Hauran, aide à tromper la longueur des heures. Tout ce qui est oriental est lent. Il faut tout un jour pour faire les cinquante lieues qui nous séparent du Lac.

Et tandis que ma pensée revient vers ces choses, je me sens reprise de cette angoisse étrange, cette hâte et cette crainte d'arriver qui m'étreignent ce jour-là, à mesure que j'approche du pays de Jésus, à mesure que je me sens plus près de la réalisation du grand rêve...

## I

En quittant Damas, à l'aube, par le faubourg du Midan et la nouvelle ligne turque qui va vers la Mecque, on n'a plus aucune vue d'ensemble de la ville. Mais hier, au soleil couchant, des hauteurs d'Es Salahiyèh, et de

cette nouvelle plate-forme édifiée lors de la visite de l'empereur d'Allemagne, ce fut un enchantement. De la première pente de l'Antiliban, Damas apparaît pareille à une grande fleur coupée et couchée dans les sables. Partout, entre les coupoles des mosquées, entre les palais, les villas, les minarets et les souks, des sources claires courent parmi les grenadiers, les palmiers et les roses; des arbres chargés de fruits succèdent aux bosquets où les vignes s'enlacent aux branches, et cette fertilité d'Éden se continue en ligne étroite, vers l'Orient, comme la tige de cette fleur splendide. Mais en dehors de ces derniers vergers, brusquement, aux portes mêmes de la ville, au seuil de ces jardins des Mille et une nuits, le grand désert silencieux commence. On dirait que Damas est tombée là, un jour, on ne sait d'où, comme quelque vision enchantée des contes arabes; et ce contraste de vie et de mort est d'une mélancolie inexprimable.

Cependant, pour emporter une idée défi-

nitive de cette ville étrange, il faudrait se trouver ici au moment du pèlerinage de la Mecque. On sait que, jusqu'à ces dernières années, la ville sainte était rigoureusement fermée à tout incroyant; on n'y pénétrait que sous un déguisement, et en risquant sa vie. Ce fanatisme farouche la rendait plus sacrée encore aux Musulmans et plus chère. Il fallait être allé une fois au tombeau du prophète pour être sûr de parvenir un jour à son paradis nostalgique. Ce pèlerinage était et demeure encore le point culminant de la vie des croyants. Au jour marqué, dans ce faubourg du *Midan* que nous venons de parcourir, s'assemblent les pèlerins de tous les pays, Turcs, Persans, Circassiens, Bédouins et Druses. Quelques-uns sont à pied, d'autres montés sur des chameaux, des chevaux, des ânes, aux ornements pauvres ou magnifiques, entre lesquels circulent des derviches en haillons. L'étendard vert du prophète et un antique Coran sont portés par un chameau de race, couvert d'étoffes précieuses, de

glands et de monnaies d'or, laissant à chacun de ses pas un bruit de sonnailles. D'autres chameaux, reliés deux à deux par des perches, emportent dans des litières aux couleurs vives les santons demi-nus qui dirigent le pèlerinage; et par la porte de Dieu, la longue caravane s'ébranle, au soleil ardent, vers la ville mystérieuse et lointaine.

Le chemin de fer du Hedjaz, que nous prenons ce matin, va dissiper le vieux songe. Lorsqu'il a ordonné cette construction, le sultan a voulu faciliter l'exode annuel vers la Mecque. Déjà un wagon-mosquée est commandé pour abriter le Coran et l'étendard de Mahomet. Mais l'antique pèlerinage aura vécu, ce semble, quand les fils du prophète n'iront plus dans les sables morts, bercés, durant tant de jours, à l'allure lente de leurs chameaux, quand sur le chemin ils ne pourront plus rêver, durant tant de nuits, à la vieille ville enclose...

Cependant, l'on croirait à tort que la nouvelle ligne de chemin de fer nuit au caractère

général du pays : c'est plutôt une chose négligeable, et sans importance. De loin, on dirait les jeux de margelle et de table que les soldats romains gravaient à Jérusalem, sur les pierres de l'Antonia; dans ces alentours écrasants comment s'arrêter à ce fragile jouet d'enfant, effleurant à peine la longue étendue morne? Bientôt, en effet, cette terre immobile vous saisit, vous absorbe; on oublie les environs immédiats, on oublie son peuple et son pays, et l'on sent naître en soi une âme primitive que l'on ne se connaissait pas. C'est un envoûtement. Penchée à la portière de mon wagon, je croirais sans aucune peine regarder à travers les ouvertures de ces « rahie » qui emportaient les femmes au dos des chameaux, il y a trois mille ans comme aujourd'hui. Rien n'est changé. On peut ouvrir la Bible, et, à la distance de trente à quarante siècles, regarder les mêmes images, écouter les mêmes sons. Les détails secondaires tombent d'eux-mêmes. Une impression générale se dégage et ne s'effacera plus.

Après la ligne des vergers, voici la longue plaine, vide et nue, où les tentes noires des Bédouins se posent, ici et là, comme un vol de corbeaux. Au seuil de ces tentes, les pasteurs, appuyés sur leurs bâtons, regardent, détachés, comme les fils de Ruben et de Gad, comme les fils de Manassé, à cette place même ou le récit de la Genèse les renvoie : « Rentrez sous vos tentes »; et ces femmes aux grands yeux sauvages écrasant le grain entre deux pierres, ainsi qu'au temps de Jacob, ne travaille-t-on pas encore pour elles, sept ans et puis sept ans « qui paraissent comme un jour » ? D'innombrables chameaux remontent de l'Orient, portant sans doute comme autrefois « le ladanam et l'astragale, les pistaches et le baume ». Je regarde, et je lis les paroles du Livre. La splendeur du texte sacré marque, à mesure, les chevaux fiers « qui, au bruit de la trompette, semblent dire : allons », les éperviers qui tournoient autour de nous, les béliers, les agneaux et les boucs, « l'âne sauvage qui a le désert pour

demeure, » et dans les dents de la pierre, sur le sommet des monts, « l'aigle qui fait son nid sur les hauteurs. »

Lorsque nous entrons dans le Hauran, « les épis maigres et brûlés par le souffle de l'Orient » frôlent presque la portière de nos wagons. L'un des directeurs du chemin de fer turc, avec lequel je voyage, me raconte que, lorsqu'il construisait la ligne, il croyait s'attirer la reconnaissance des nomades en faisant enlever les pierres qui criblent leurs champs et rendent la culture si difficile. Mais les Bédouins se sont révoltés. Ils ont envoyé des députés au pacha pour qu'on laissât leurs pierres : Allah, ne faisant rien en vain, les avait semées pour garder un peu de fraîcheur aux épis. Et ainsi jusqu'aux cailloux eux-mêmes qu'une tradition immobile interdit de déplacer! L'esprit se trouble. Le regard ne se détache plus de ces terres rousses, de l'Hermon neigeux qui flamboie, là-bas, à la lumière violente du milieu du jour. L'étendue désolée semble s'approfondir encore. Sou-

dain il me semble qu'un lac bleu tremble au pied des monts lointains. Des sources courent, ombragées de dattiers et d'arbres verts : c'est d'une fraîcheur exquise, et si inattendue, si reposante à voir ! Mais la vision se déplace, le mirage s'évanouit, la lumière inonde seule la terre nue, et nous répétons la plainte de Job :

Mes frères ont été perfides comme le torrent,
Les caravanes de Théma comptaient sur lui,
Les voyageurs de Saba étaient pleins d'espoir...
Arrivés sur ses bords, ils restent confondus.

## II

Trois grandes figures remplissent ce cadre antique. Et d'abord, imbus des tableaux de cette vie pastorale, nous ne nous étonnerons pas de rencontrer le nom même d'Abraham au sortir de Damas. A un autre point de ce vaste horizon, « Galaad est à moi, » nous trouvons Jacob fuyant Laban à la tête de sa tribu. Nous relisons dans la Genèse l'histoire

de Joseph, « le songeur de songes »; la caravane qui l'emporta passe à l'horizon; on reconnaît la ligne onduleuse des montures, et les hommes encore vêtus de tuniques rayées, de manteaux de poils de chèvres. La Genèse nous montre Jacob, après avoir retrouvé son fils, introduit devant ce Pharaon, à la puissance démesurée, « qui faisait mourir qui il voulait, et vivre qui il voulait »... Qu'était le luxe écrasant des palais, aux yeux de Jacob qui connaissait seulement les splendeurs de la lumière, et la simplicité primitive de sa vie patriarcale? Qu'était-ce que Pharaon lui-même, pour celui à qui le Seigneur avait parlé? La scène auguste revit : on entend le vieil Israël. « J'ai cent trente ans; les jours de mon pèlerinage ont été courts et mauvais »; et pareil à l'un de ces pasteurs aux beaux gestes lents, on voit le patriarche, plus grand que Pharaon lui-même, étendre ses mains caduques pour bénir.

Nous traversons une partie du Hauran, le grenier de la Syrie, brûlé en cette fin d'été :

on distingue mal le Hauran de ce pays de Basan dont le nom revient, en apostrophes enflammées, sur les lèvres des prophètes. L'aspect des choses devient sinistre; nous longeons des flots de lave soulevés comme si quelque ouragan monstrueux avait battu ces laves en fusion, semblables à une mer en furie. Mes guides m'apprennent que ces roches noires vont s'enfonçant jusqu'à deux cents pieds sous terre, creusées de grottes et de demeures préhistoriques. Si notre temps n'était pas compté et que cet étrange chemin de fer ne nous abandonnât pas trois jours, là où nous voudrions seulement passer quelques heures, il serait intéressant de visiter la ville souterraine et les demeures des Raphidim, les géants du temps de Noé. Bon gré, mal gré, il faut poursuivre et oublier les géants et leurs demeures, « là où les terreurs de l'Éternel ont passé ».

C'est ici, en effet, la Batanée, le pays de Job, « le plus grand des fils de l'Orient ». L'épopée semble se dérouler à la lueur des

laves en fusion, au fracas des ouragans monstrueux. On indique à l'horizon l'endroit précis, sacré aux musulmans comme aux chrétiens et aux juifs, la pierre de Job, le bain de Job, la rivière de Job : qu'importe? Nous écoutons la grande plainte :

Oh ! s'il était possible de peser mon affliction,
Et de mettre ensemble mes calamités dans la balance,
Elles seraient plus pesantes que le sable de la mer,
Et voilà pourquoi mes paroles vont jusqu'à la folie !

Et ces mots d'une douceur divine :

Qui me rendra les années d'autrefois
Quand la lampe de l'Éternel brillait sur ma tête ?

En me voyant,

Les vieillards se levaient et se tenaient debout.
Les princes retenaient leurs paroles,
La voix des chefs restait muette,
L'oreille qui m'entendait me proclamait heureux.

On écoute, haletant :

Ces mots, échappés au désespoir, la proie du vent.

Non. Le vent ne les a pas emportés. Ils sont entrés dans le large patrimoine de la douleur humaine. Je ne connais pas de poésie

semblable à la poésie du Livre de Job. Satan demandant ce juste pour l'éprouver par la souffrance :

Est-ce gratuitement que Job craint Dieu,
Ne l'as-tu pas entouré comme d'une clôture,
Lui, sa maison, et tout ce qui est à lui ?...

Ce défi que Dieu accepte. Tout le monde invisible assistant à ce drame. Job, acculé au désespoir, par les reproches des amis perfides et la colère d'une femme irritée. Job, exhalant une douleur surhumaine, mais ne sombrant pas dans l'abîme parce qu'il croit :

Je sais que mon vengeur est vivant,
Et dans ma chair, je verrai Dieu !

Et dominant tout, souveraine, splendide, la parole du Seigneur lui-même :

Alors l'Éternel répondit à Job du sein de la tempête :
Où étais-tu, quand je posais les fondements de la terre.
Quand les astres du matin chantaient en chœur,
Et que tous les fils de Dieu poussaient des cris d'allégresse ?...
Es-tu descendu jusqu'aux sources de la mer,
As-tu passé dans les profondeurs de l'Océan ?
Les portes de la mort se sont-elles ouvertes devant toi,
As-tu vu le seuil de l'abîme de ténèbres ?...

J'abrège, hélas! je voudrais tout citer. Je m'étonne du calme du ciel bleu, du souffle léger qui passe comme un murmure, l'âme encore emportée par l'épopée que je viens de relire. Des cascades, des gorges étroites, des arbres peuplés d'oiseaux ont remplacé le désert. Cette fraîcheur et cette verdure sont plus vantées, sans doute, à cause de la stérilité des alentours. Mais la civilisation n'a pas fait un pas. Je regarde, à un long arrêt, une femme qui exprime l'huile des olives en les écrasant sous des pierres et dans ses mains jointes. Les mains sont toutes petites et exquises de forme, mais d'une malpropreté repoussante : et c'est toujours ainsi l'harmonie des couleurs, la ligne artistique des vêtements et des attitudes, mais des haillons et des visages qui semblent ne pas connaître l'eau. La jeune femme sort les olives de leur vase et les y rejette d'un geste charmant...

Ce geste antique me ramène à la pauvre veuve dont l'huile ne s'épuisa pas dans les

jours de famine, tandis qu'elle gardait sous son toit Élie le Thesbite. C'est ici, en effet, la patrie du prophète. Dans le désert, les corbeaux nourrissaient ce fils de la solitude; il s'abreuvait à quelqu'un de ces torrents. Il allait à la cour d'Achab et de Jézabel, vêtu d'un sac, insensible aux menaces et aux promesses, luttant, champion de Dieu, contre l'impiété, contre l'hypocrisie des prêtres des idoles, jusqu'au découragement suprême, à la lassitude qui appelle la mort.

C'est assez! Jéhovah, prends mon âme!

On sait que sur les hauteurs de l'Horeb, Jéhovah lui-même lui apparut. En approchant du lac de Tibériade, on a l'attrait et l'effroi de ce passage du Dieu vivant. Et nous laissons tomber tous les autres noms qui se lèvent sur le chemin, Og et Chlodorlaomor, David et Absalon, Judas Macchabée lui-même, pour relire la page du livre des *Rois* qui nous dit comment

Dieu daigne se manifester à sa créature :

« Jéhovah dit :

« Sors et tiens-toi devant la montagne, car voici que Jéhovah va passer.

« Et il y eut devant Jéhovah un vent fort et violent qui déchirait les montagnes et brisait les roches :

« Jéhovah n'était pas dans le vent.

« Après le vent, il y eut un tremblement de terre :

« Jéhovah n'était pas dans le tremblement de terre.

« Et après le tremblement de terre, un feu.

« Jéhovah n'était pas dans le feu.

« Et après le feu, le murmure d'un vent léger.

« Quand Élie l'entendit, il s'enveloppa le visage de son manteau, et étant sorti, il se tint à l'entrée de la caverne...

« Jéhovah lui dit :

« Va, reprends ton chemin au désert de Damas. » (I Rois, xxr, 11-16.)

Et ainsi, après Job et Jacob, cette terre

évoque le souvenir d'Élie, obéissant à l'ordre du Seigneur, allant sacrer des rois, entre l'éblouissement de l'Horeb, et l'ascension suprême « sur un char de feu, avec des chevaux de feu »... (II Rois, II, 11).

# LA NUIT SUR LE LAC

## I

« Et après le feu, le murmure
d'un vent léger » (ROIS, XX, 12).

Est-ce Taine (1) qui a dit que lorsqu'on aborde le surnaturel, il faut s'élever au-dessus de son état ordinaire : que c'est la vision qui le révèle, et le style de la vision qui doit l'exprimer ? Je pense à ces choses, lorsque, en approchant du lac de Tibériade, l'ingénieur turc, et le jeune ménage russe, mes compagnons de voyage, discutent sur les bonbons et les parfums de leurs pays respectifs, et commencent à ouvrir des corbeilles de fruits. Que deviennent la vision, hélas! et le style de

(1) TAINE, *Littérature anglaise*, t. II.

la vision ? A ce moment, vraiment, je maudis les chemins de fer. Mais ces incrédules — ils viennent de convenir ensemble que tout esprit cultivé, chez eux, est incrédule — s'intéressent à une foi qu'ils ne connaissent pas, et leur respect délicat m'entoure durant cette longue journée passée ensemble. Le Turc, très instruit, m'apprend que la mer de Tibériade (autrefois Chinnereth, de Kinnvor, harpe), sans atteindre les bas-fonds de la mer Morte, est encore à six cents pieds au-dessous de la Méditerranée; qu'au printemps ses rives sont des champs d'iris, d'anémones et d'herbes folles; que les roseaux et les lauriers-roses de ses plaines recouvrent les vestiges de vingt villes du temps du Christ; que la richesse de la Galilée ancienne était fabuleuse, si bien qu'un proverbe juif disait : « Si tu veux être riche, descends en Galilée. Si tu veux être sage, monte à Jérusalem. » Il ajoute que le chemin de fer du Hedjaz redonnera sans doute un peu de vie à cette solitude, mais que je vais y trouver le

silence et l'abandon le plus complet. Ah! j'y compte, sur le silence, et je l'appelle!

Tout à coup les Russes désignent, par une échancrure entre les collines, un coin de mer bleue. Ils s'écartent. Ils sentent qu'il y a là, pour moi, quelque chose de sacré. Par un brusque effort de volonté, et tous ceux qui ont la pudeur de leurs sentiments intimes me comprendront, je ne veux pas penser devant les autres au nom unique qui domine tout, dans cette terre sainte, et je descends sur le rivage, à la petite station d'Es Semack, bientôt entraînée et poussée comme un colis vers la barque qui va nous mener d'un bord à l'autre.

C'est l'heure du couchant. Le soleil flambe, à l'occident, sur Tibériade que nous atteindrons tout à l'heure. L'eau, très bleue, ruisselle en gerbes d'or à chaque mouvement des rames; et les collines, là-bas, enveloppées au sommet d'une buée de pourpre, se perdent déjà au bord de l'eau, en un mauve presque indistinct. C'est une fête de lumière. Ceux-là

seuls qui les ont vus savent ce que sont ces couchants de fin d'été, sur cette terre dorée et sur ces flots clairs, et le vert léger, le vert exquis du ciel, transparent comme une eau pure, après le grand éblouissement du jour. Les bateliers ont entonné un chant rauque, pareil à une psalmodie; l'un d'entre eux dit le premier verset que tous reprennent en chœur avec des intonations sauvages. Ce sont quatre hommes vigoureux, à demi vêtus, le kouffyeh, sorte de mouchoir voyant, sur la tête; leur chant s'élève plus rude, plus violent, à mesure que leur effort augmente. Mais un vent frais descend de la montagne; on hisse la voile; l'on n'entend plus rien que le clapotement léger des vagues contre le bateau, et c'est une douceur inexprimable, douceur du crépuscule, du silence et de la suave mer bleue, dans le saisissement d'être là...

Que ce cadre est beau! Et quoique je ne veuille pas m'abandonner encore à la pensée unique, au milieu des distractions d'alentour, pour porter tout à l'heure au Maître l'hom-

mage d'une pensée qui ne sera qu'à Lui, comme le Christ est vraiment là, comme Il plane au-dessus de son Lac, et comme Il accueille ! Je regarde en face de moi un mineur belge auquel je m'intéresse depuis le départ. Il a réduit sa ration de pain, chaque jour, pendant des années, pour réunir la somme nécessaire à son voyage au pays de Jésus. Il a atteint son rêve : je regarde un instant ses yeux fermés, son visage transfiguré par une joie intérieure ineffable. La même allégresse m'envahit. C'est le don de Jésus-Christ, à l'arrivée, dans le pays de sa vie heureuse, quelque chose de large, de bienfaisant, d'inéprouvé. On vogue, dans le sillon de sa paix infinie, sur cette mer que sa barque a parcourue dans tous les sens. Sans doute...

J'écoute, comme dans un rêve, le franciscain savant et pieux qui nous parle de Tibériade où nous devons aborder. C'était, il y a dix-neuf cents ans, la ville païenne et impure d'Hérode, bâtie sur un ancien cimetière, et par conséquent fermée aux vrais Juifs. Com-

ment, après la ruine de Jérusalem, devint-elle le siège du grand Sanhédrin? Comment la célèbre école de Jamnia s'y fixa-t-elle? Mais la Mischna et la Gémara furent composées dans ses murs, et jusqu'à Maimonides, des Rabbins célèbres s'y succédèrent pendant tout le moyen âge.

Le Christ semble ne jamais être allé à Tibériade. S'il y est venu, l'Évangile ne le dit pas. Mais le bon franciscain nous nomme, un à un, chacun des sites que la présence divine a marqués, bien que, d'ici, nous ne puissions les soupçonner qu'à peine, entre Tibériade et le Nord. C'est Génézareth, le jardin des princes, que Jésus parcourut en tous sens, pendant trois années; El Medjel, l'antique Magdala, patrie de Magdeleine, pécheresse alors, orgueilleuse de sa beauté, mêlant à l'or des soirs l'or de sa chevelure blonde, et ses parfums aux parfums de cette terre de joie, jusqu'à ce qu'un jour *Il vint à passer*... Qui donc, parmi les doctes Rabbins, a gardé le souvenir de la pécheresse de l'Évangile et

en a parlé? Est-ce Bâr Ammimâ, le maître d'hébreu de saint Jérôme? ou ce Judah, le saint qui dort sur la colline? Je ne sais, mais elle éclaire un instant leurs livres moroses.

Puis c'est Bethsaïde, patrie de Pierre, de Philippe et d'André, pêcheurs humbles et pauvres comme ceux qui nous mènent, et Capharnaüm soulevée par Sa présence, « toute la ville devant les portes » (S. Marc, iv), parce qu'Il les guérissait tous; et ces deux pics de Kourn Eddin, séparés par un col étroit, où Il prononçait le discours sur la montagne. « Heureux les pauvres, heureux les doux, heureux les purs. » Et la plaine où Il nourrit des milliers d'hommes...

Je me proposais d'aller le lendemain visiter tous ces lieux sacrés. Mes projets ont été entravés; cela m'a été impossible. Je n'ai rien vu : ni le bord du lac, ni les vestiges des villes disparues, ni la plaine brûlée par le soleil d'été, qui disparaît au printemps sous les gerbes de fleurs, les cyclamens, les anémones, les tulipes et les grands lis qu'Il re-

gardait sur le chemin. Rien. Pas même la petite ville de Tibériade, moitié turque et moitié juive, que je quitte à l'aube...

Rien que Son ombre, à la clarté des étoiles....

## II

Il entendait le bruit léger des vagues qui se brisent sur le rivage; Il voyait leur écume transparente, et autour de Lui montaient les vapeurs d'encens que la terre ardente nous envoie en ce soir d'été.

L'horloge des Franciscains sonne onze heures. Ma chambre donne directement sur la mer de Tibériade, à quelques pieds de l'eau. Partout une paix divine, sur les rives désertes, sur la petite ville endormie, sur le lac clair et blanc, d'une blancheur d'opale, où toutes les étoiles de la nuit tracent des routes de lumière. Une allégresse inouïe me pénètre. C'en est donc fini des reconstitutions labo-

rieuses, des recherches des savants, de cet effort acharné à chasser l'image des choses présentes pour faire revivre les choses passées. Voici le ciel et la terre qu'Il voyait et où Il vivait. Voici la forme immuable des montagnes qu'Il gravissait. Elles se découpent en lignes inégales, très hautes, en face, à l'orient, mais sans arêtes vives; des courbes arrondies s'étagent doucement jusqu'au bord des flots; à peine, ici et là, un jet brusque. Au nord, les neiges de l'Hermon scintillent aux étoiles; le midi seul s'ouvre en une plaine basse, par où s'échappe le Jourdain. Il y avait là, autrefois, des villes nombreuses, des populations et du bruit. La nuit voile cet autrefois et ces différences, et l'on est reconnaissant à tout ce qui est tombé, disparu, mort, à ce calme des choses endormies qui ne laisse entendre que le bruissement des roseaux.

Je regarde le ciel. Je regarde le lac. Et voilà que tout sombre devant moi, les parfums, la douceur enchanteresse de la nuit, les souvenirs des villes saintes elles-mêmes, —

tout, devant le texte de l'Évangile que le père Giovanni m'a dit à l'arrivée :

« Quand Il eut renvoyé la foule, Il monta sur une montagne pour prier à l'écart.

« Et le soir étant venu, Il était là, seul. » (S. MATH., XIV, 23.)

Là, c'est-à-dire un peu à ma gauche, sur cette colline, dans l'ombre...

Certes, les jours bienfaisants, les jours heureux, Il les a vécus sur ces bords, dans cette Galilée qu'Il aimait, près de ces cœurs naïfs pleins d'enthousiasme et de foi. Combien l'esprit de ces simples était différent de l'esprit des Maîtres et du pharisaïsme de Jérusalem ! Aussi comme le Christ jetait ici, à profusion, les paroles magnifiques ! Comme Il semait les miracles, de son large geste de semeur ! Cependant, il semble que les heures les plus mystérieuses et les plus profondes Il ne les ait pas vécues au milieu des autres, ni même au milieu de ses amis. Il les a vécues seul...

Il s'en allait par des nuits pareilles à cette

nuit; quelquefois Il obligeait les siens à s'écarter de Lui. Et cette âme affamée de solitude s'enfonçait dans le mystère et dans le silence. Lui qui a dit dans ses livres : « Mon secret est à moi », Il a gardé le secret de sa prière personnelle. Nous ne voyons pas qu'aucun des siens ait jamais osé l'interroger, ni que Lui-même en ait jamais parlé. Mais nous pouvons le suivre lorsqu'Il gravit les pentes; nous pouvons voir son vêtement, clair, encore, dans les ténèbres lumineuses, quand Il s'enfonce dans la solitude, cherchant un isolement absolu.

Et vraiment pour le Christ qui un moment s'éloignait des hommes, quel repos! Comme Il se retrouvait à sa vraie place, pontife implorant entre le ciel et la terre! A quelle hauteur Il devait monter dans son union avec le Père, et comme sa contemplation devait être sereine! Nous nous arrêtons au seuil du mystère. Mais il y a des abîmes de joie d'où notre propre personne n'est pas absente, et que nous pouvons entrevoir. La

connaissance divine de Jésus-Christ embrassait le présent et l'avenir; sa connaissance intime de chacun de nous embrassait notre vie tout entière. Dans cette contemplation silencieuse, l'âme qui devait le chercher un jour tenait plus de place que la gravitation des mondes, et un mouvement d'amour et de foi lui était plus cher « que l'harmonie des astres chantant en chœur ». Il savait, Lui qui sait tout, que certains d'entre nous, pareils au maître de Jérusalem, choisiraient pour lui porter leurs âmes une heure qui ne serait pas l'heure des foules, et des miracles, et du jour éclatant. Il savait que certains laisseraient passer les paroles enthousiastes et les hosannah triomphants, pour le chercher dans l'ombre et à l'écart. Il savait, et Il attend. Au bord de ce lac de Tibériade, on sent qu'Il attend...

On peut le suivre, sur la montagne et à un détour du chemin, Il appelle et Il parle, seul...

## III

L'on va vers Lui ?

Non. Il vient. Il est là.

On peut tout attendre ici, et tout prévoir. Tout : sauf la révélation de cette présence. Elle est plus réelle qu'aucune présence humaine ne l'a jamais été. Inexprimable révélation, mais ni subite, ni brusque. Je ne sais à quel moment de la nuit, je ne sais à quelle profondeur de solitude, de calme, de silence il faut descendre pour sentir qu'Il est là. C'est un enveloppement mystérieux, irrésistible. Le lac est vide; nous n'y distinguons rien que le reflet clair des étoiles; et cependant, Il passe sur le lac. Les collines sont solitaires, et leurs lignes pures dorment, immobiles, dans la pureté de la nuit : et cependant, Il descend le long de ces collines. Il approche et Il vient, non pas ici ou là, à un point fixe : mais immense, radieux, remplissant tout, le

Seigneur, l'Infini, et cependant si proche que sa main essuie les larmes de nos yeux.

Sans doute, Il garde pour ceux qui le cherchent ici dans la simplicité de la foi l'impression qu'Il donnait à ceux qui Le rencontraient sur ces rivages : la grâce de sa lumière entrant à flots dans une vie obscure. Jusque-là, ils avaient adoré Jéhovah dans leur froide synagogue. Une fois dans l'année, les plus fervents montaient à Jérusalem; ils entrevoyaient loin, très loin d'eux, le sanctuaire inaccessible où on leur disait qu'étaient gardées les Tables de la Loi et l'Arche de l'Alliance. Où donc était ce Dieu qu'on ne pouvait jamais atteindre, et dont on interdisait même de prononcer le nom ?

Le voici. « C'est moi qui vous parle. » Il les connaît. Il les appelle chacun par son nom; Il leur pardonne; Il a pitié... Et eux s'en allaient bouleversés, éperdus de joie, laissant leur maison, leurs filets, leur père, leurs morts eux-mêmes — tout — parce qu'Il avait dit : « Viens! »

Et nous, et nous! Quoiqu'Il soit venu et quoique'Il ait parlé, Il est tellement caché encore, et comme dans le sanctuaire inaccessible! La peur de Lui nous est si naturelle, ou du moins de la défiance! Et puis les âmes sont si cachées à elles-mêmes, si enveloppées de doubles et de triples voiles, et, peut-être parce qu'elles redoutent leurs propres abîmes, elles vivent d'une vie si factice et tellement à la surface, même avec Dieu, surtout avec Dieu!

Et c'est si vrai! Qui d'entre nous, sur le chemin, n'avait pensé aux belles choses à Lui dire, aux promesses héroïques à Lui faire! Serments de transporter des montagnes, plus tard, puis, lâcheté devant la moindre paille qu'il faudrait soulever, maintenant; assurances d'un amour immuable dans un cœur qu'un rien émeut; d'un amour unique dans un cœur qu'un souffle emporte! Tout cela est tombé. Il est trop proche. Il n'a pas besoin des mots qu'on balbutie. Il descend au delà, jusqu'au vase vide d'une faiblesse qu'Il rem-

plira, s'Il le veut, de sa force : et l'on s'arrête, muet, puisqu'Il voit. L'on a subitement l'horreur de toutes les formules apprises : et ceux qui venaient avec des mots se taisent avec des larmes...

C'est qu'on a l'impression d'une pitié si large, si profonde, qui voit si clairement nos misères et nos plaies, toutes nos misères et toutes nos plaies, et s'inclinant plus bas, se penchant plus près...

On ne le connaissait pas, ce Maître, et on le reconnaît aux effets de sa présence, car soudain tombe sur nous un rayon de la lumière éternelle. Pour la première fois nous sentons ce que nous sommes, des créatures pauvres et faibles, et nous nous approchons de Lui sans honte, sans crainte, — c'est Lui — mais avec la certitude que nous avons enfin ouvert les yeux sur nous-mêmes. Pour la première fois, je ne dis pas que nous apprenons, mais nous sentons ce qu'Il est : l'amour ineffable, immense, remplissant jusqu'au bord nos abîmes de faim et de soif, sans en

être amoindri, comme l'océan noie les puits des enfants sur le sable. Cette double lumière sur Lui et sur nous chasse toutes les ombres, irrésistible et large, comme un souffle d'éternité qui passe. Comme nous avons laissé tomber nos promesses, nous abandonnons nos demandes dans cette clarté. Il nous fallait pour chacun de nous, pour chacun de nos compagnons de vie, surtout pour les plus chers, une chose précise : ceci, et pas cela. Le Christ est là, et nous nous taisons sentant que nous sommes, malgré nos grandes tendresses, des aveugles et des indigents d'amour, devant le feu qu'Il apporte. Ceux que nous aimons, Il les regarde avec nous. Il les regarde en nous, bien plus intimement que nous n'aurions su les lui montrer. Et cela suffit.

La vie reprendra. La poussière de la route voilera la vision bienheureuse. Le Christ redeviendra invisible, mais il laisse en s'éloignant quelque chose qui nous fera descendre jusqu'au fond de nous-mêmes quand nous

lui parlerons, qui anéantira nos troubles et nos doutes, quand nous penserons à son regard sur nous. J'ai dit qu'on oubliait toutes les demandes précises. Cependant, le sentant si proche, dans cette longue nuit, j'ai désiré, et je lui ai demandé, je crois, qu'à l'heure où toutes les clartés douces de la vie s'éteindront, pour nous donner la force de mourir, Il revienne vers nous, comme Il venait sur le Lac, et qu'Il ne nous quitte plus...

## IV

Il viendra toujours.

Que parlions nous, pour le Christ, d'extase détachée, de séparation des hommes? Jésus ne quittait pas ceux dont Il s'éloignait, et qu'Il aimait. Il voyait leur barque sur les flots, d'abord ces flots calmes et clairs que nous avions sous les yeux tout à l'heure; puis, à mesure que la nuit s'approfondissait, la barque se mouvait dans cette ombre vio-

lette, jetée sur la mer, jetée sur les montagnes, telle qu'en ce moment, profonde, et cependant si lumineuse, que chaque frisson du vent laisse sur l'eau un remous cuivré. Il y a une douceur infinie à suivre tous ces jeux de la lumière, tels qu'Il les voyait dans ces nuits tièdes.

Mais les orages sont fréquents sur la mer de Galilée. Les Évangélistes nous montrent, une nuit, la barque des apôtres battue par un de ces coups de vent brusques. Ils s'épuisaient à ramer. Jésus, descendant de la montagne, vint à eux, « marchant sur la mer ». Ici il faut lire en entier le chapitre XIV de saint Mathieu. On y verra l'effroi des apôtres, la condescendance du Maître; Pierre s'aventurant sur les eaux pour aller vers Lui; et, dans l'épouvante du disciple, Jésus, « étendant la main, le saisit. » (S. MATH., XIV).

Nous nous attardons à suivre sur la mer tranquille les larges routes de lumière qu'y tracent les étoiles, comme si le Christ avait laissé de son passage, et pour nous tous, un

sillon glorieux. On sent si bien que la page écrite ici est une page largement humaine, que cette réalité est un symbole aussi! Il y a tant de pitié d'une part, tant de trouble, tant de doute, tant de naïve confiance de l'autre! C'est tellement l'histoire de chacun de nous, tellement notre vie à tous, avec ses alternatives de joie et de douleur, de calme divin et d'orage! Quand même nous L'aurions connu, quand même, comme ce soir, nous aurions cru Le saisir, un moment vient toujours où notre barque s'enfonce dans la nuit, battue par la tempête; un moment où les vagues furieuses fondent sur nous et nous aveuglent. Jésus voit notre détresse et la douleur qui nous étreint. Il vient, mais à la clarté tremblante des étoiles, et nous ne le reconnaissons plus. Il appelle, pourtant, et du mot que seul il peut dire :

« C'est moi. Ne craignez pas. »

Mais nos idées humaines, nos idées judaïques d'un Messie terrestre nous assaillent. Puisque c'est le Christ, c'est la joie, c'est le

succès, c'est la gloire : « Si c'est vous, ah! écartez cet obstacle, éloignez cette douleur, empêchez que je souffre; empêchez que je sois secouée par ce souffle de tempête!... »

Toujours la nuit. Toujours l'orage. Le Christ tout-puissant laisse place à l'effort, à la tentation et au doute. Le Christ éternel attend son heure, — la quatrième veille, — car le plus grand honneur de l'homme est la lutte et la foi dans les ténèbres. Peut-être parce que Jésus n'a pas exaucé à l'instant la prière aveugle, la foi d'un grand nombre vacille. Ce n'est pas Lui, tel qu'ils se l'étaient figuré. « Une illusion! Un fantôme! » et ils se détournent, et ils se lamentent! Seuls, ceux qui le connaissent, comme nous avons compris, ce soir, qu'on peut le connaître, quand un rayon de la clarté éternelle est venu vers nous, ceux-là osent demander d'aller jusqu'à Lui.

A eux comme à Pierre, Il répond : « Viens. »

Et l'on va.

Et c'est ici l'effort suprême, l'abandon de la barque familière, de tout ce qui faisait la force, la sécurité, l'appui humain. C'est la marche héroïque, sur les flots déchaînés, vers l'Ami à peine distinct. Qui dira les angoisses de cette heure de solitude totale, où tout s'effondre, où l'âme, tremblante et seule, avance sur votre parole, au-dessus de l'abîme? Mais, ô Maître! ô Ami! Ceux qui vont jusque-là vers Vous, dans la confiance suprême, sentent tout à coup leur trouble dominé par une paix divine. Il n'y a plus de tempête; il n'y a plus de flots mouvants, lors même que rien ne semblerait changé. Vous êtes là, penché vers eux, au seuil du gouffre, Vous, la pitié éternelle. Comme en cette nuit inoubliable nous Vous avons reconnu, ils Vous reconnaissent, et votre main « a saisi leur main dans la nuit... » (S. MATH., XIV, 31.)

# NAZARETH

Je ne sais rien de plus délicieux que la première apparition de Nazareth lorsqu'on revient de Tibériade. Du haut de la montagne, dont on atteint péniblement le sommet, on découvre, tout d'un coup, les maisons blanches étagées le long de la colline, les rues étroites rangées en terrasse entre les haies de cactus, les sycomores et les oliviers; les troupeaux qui errent çà et là, aux pentes des coteaux embaumés d'aromates; on entend le son joyeux des cloches, que l'on a presque oubliées ailleurs au bruit des symandres grecques et à l'appel mélancolique des muezzin.

C'est un ensemble harmonieux, une sensation intime et heureuse, ici, où vécut la famille la plus unie qui fut jamais. Ajoutons à cette impression première le charme de

l'hospitalité franciscaine. J'en ai parlé ailleurs; mais on en jouit davantage, ce semble, après les courses harassantes de plusieurs heures sous un soleil de plomb, à cheval, ou emporté dans une de ces horribles voitures qui secouent plus encore que le trot des petits chevaux. Rien n'est meilleur, alors, que de trouver à l'arrivée une cellule fraîche, de l'eau, du repos et la plus franche, la plus charmante hospitalité. A Nazareth, le père gardien du couvent veut servir lui-même notre groupe français. Ici les franciscains sont à la fois la Providence du pays, comme partout, d'ailleurs, en Palestine, et les curés de la petite population paisible. Ils y ont tous les droits : en réalité, Nazareth est leur lente et patiente conquête. Les historiens protestants, eux aussi, nous disent au prix de quels efforts, de quelles difficultés sans cesse renaissantes, après combien de massacres et de martyres, les franciscains ont réussi à nous garder la petite ville heureuse.

Depuis saint François d'Assise et saint

Louis, les pèlerins les plus disparates se sont succédé chez les bons pères. Il est vrai que Kléber, Junot et Bonaparte lui-même, descendu à Casa-Nova après la victoire du Mont Thabor, ne prétendaient pas peut-être au titre de pèlerin. Mais ils savaient avec quel large et patient dévouement les pères avaient accueilli et soigné les blessés et c'est, auprès des soldats surtout, un apostolat muet qui en vaut un autre.

## I

Pour nous, « les pèlerins du Christ », avant même d'avoir pris possession de la petite cellule monacale qu'on nous offre, nous sommes devant la chapelle de l'Annonciation, à quelques pas de Casa-Nova. C'est un édifice à trois nefs, clair et haut, bâti sur les restes de l'antique basilique de l'an 326. En descendant quelques marches on se trouve dans la grotte où Marie reçut la visite de

l'ange Gabriel et lui parla. L'extérieur de la petite demeure manque, mais l'intérieur, creusé dans le roc, retiré et intime, — la chambre de Marie — est demeuré.

La chambre de Marie! L'ineffable poésie de ces mots! Tout ce qu'on a rêvé de pur, tout ce qu'on a vu passer d'exquis dans son âme aux meilleures heures se lève en ce moment. Chère et humble petite chambre! Jusqu'à la visite de l'ange, entre ces murs, la Vierge y priait, y lisait les livres sacrés dont son cantique a pris toute la beauté; elle y vivait, retirée, filant comme les autres jeunes filles pauvres et occupée à d'obscurs travaux...

Par sa conversation avec l'ange nous savons les pensées qui l'animaient : tant de sagesse, tant de réserve pudique, tant d'abandon confiant et humble se résument dans le titre qu'elle prend elle-même : « la servante du Seigneur »! Cette créature, la plus haute par les dons et la plus chère à Dieu, fut aussi la plus silencieuse et la plus douce des femmes. Cherchez dans l'Évangile, les unes après les

autres, les rares paroles de Marie et vous aurez la vision de cette âme lumineuse et rayonnante, cette âme d'une suave pitié.

En la choisissant pour mère, il semble que le Christ lui ait fait ce don au-dessus de tous les autres dons. Lui, Il bénit : mais il est une heure où Il maudit aussi. Il juge et Il associe ses Apôtres et son Église à ce ministère redoutable. Elle, parce qu'elle est femme et qu'elle est mère, elle n'a reçu de Lui que ce rôle de tendresse et de pitié : tendresse et pitié chez Élisabeth, à la Crèche, au temple où son doux reproche « Votre père et moi » laissait entrevoir sa compassion pour la douleur de Joseph; tendresse et pitié si exquises, à Cana, chez ce pauvre ménage, qui ne pouvait aller jusqu'au bout de sa réception modeste. Que Marie est délicate dans sa crainte que leur pauvreté soit manifestée; qu'elle est discrète dans sa demande « Ils n'ont plus de vin »; et qu'elle est simple aussi à ce festin des noces, dans sa vie de chaque jour, puis dans la vie publique de son Fils, ou dans

les douleurs du Calvaire! Nos pauvres vertus à nous sont si mêlées! On dirait qu'elles se fardent toujours de quelque emprunt. Si l'on est austère, on est dur; si l'on est pur, on est pharisaïque; si l'on est juste, on est impitoyable; si l'on est mystique, on est volontairement fermé aux autres. Elle, elle fleurissait commes les lis des champs. Elle était sortie des mains de Dieu pareille à l'Ève de l'Éden, belle et s'ignorant elle-même, candide et souriante, au-dessus de la terre et penchée vers chaque douleur, silencieuse aussi, jetant comme un voile cette pudeur du silence, sur la splendeur des dons de Dieu, sur le mystère glorieux de son choix comme mère du Sauveur, humble, douce, bien-aimée, bénie entre les femmes!

## II

Quelque chose de sa sérénité est demeuré dans cette chambre et dans sa patrie : quelque

chose de sa grâce est demeuré à ses compagnes. Durant notre séjour à Nazareth, le nouveau patriarche faisait son entrée dans la petite ville; et, dans la demeure de Marie, qui est aussi l'église paroissiale de l'Annonciation, tout le peuple défilait et venait baiser la main du pontife, en signe de soumission : tous montaient vers le trône de l'évêque auprès du maître-autel, les hommes d'abord, aux figures honnêtes et simples; les enfants joyeux, éveillés et vifs, les cheveux longs, vêtus, comme l'était l'Enfant Jésus, de tuniques courtes rayées de couleurs voyantes; les femmes, enfin, drapées dans leurs voiles blancs ou bleus, d'une démarche tranquille et d'une grâce souveraine. Elles tiennent leurs enfants dans leurs bras, avec des gestes de madone. Quelques-unes, au teint doré, aux traits fins et purs, sont si exquises, qu'on s'attarde à les regarder, une surtout, ravissante entre les autres : on l'a prise pour représenter la Sainte Vierge dans le tableau de la *Sainte Famille*. Elle sourit quand elle passe...

En dehors de la basilique du quatrième siècle, sur le site sacré de l'Annonciation, Nazareth possède encore de très antiques vestiges. Le Révérend Père Viaud, supérieur des franciscains de Nazareth, vient de faire à l'Institut les communications les plus intéressantes sur la découverte d'une antique maison juive, remontant aux jours de Notre-Seigneur, et sur les fouilles entreprises au-dessous de l'église paroissiale et dans ses parvis. Il y a là des trésors à exhumer (1).

(1) Nous devons à l'obligeance du R. P. Viaud le résumé du mémoire qu'il a lu à l'Institut (novembre 1909) : *Nazareth et ses deux églises, Annonciation et Atelier de Saint-Joseph*. En voici les principaux passages :

Les premières fouilles remontent aux années 1890 et 1891. Elles ont été complétées au cours des trois dernières années.

A l'Annonciation, elles ont fait découvrir toute l'ancienne Basilique du comte de Tibériade, rebâtie par les Croisés.

Le sanctuaire était à gauche, partie dans la nef centrale, partie dans la nef latérale nord. Au milieu de cette dernière, s'élevait le rocher dans le centre duquel se trouve la grotte de l'Annonciation. Ce rocher a été, dès le commencement, isolé et taillé de trois côtés, de manière à former un monument spécial au centre de la Basilique,

L'atelier de saint Joseph, adossé à la maison de la Sainte Famille, à quelque distance de l'Annonciation, ressemblait, sans doute, à ces établis que nous voyons à chaque pas : une petite boutique en avant; derrière, les deux petites chambres de l'habitation où la Vierge gardait son Enfant et s'occupait aux soins du ménage.

analogue à ceux du Saint-Sépulcre et du tombeau de la Vierge. En face de ce rocher, le mur latéral nord a été bâti, d'un pilastre à l'autre, en arc de cercle. Tout cela semble avoir appartenu à l'église primitive. A l'est de ce monument, on a retrouvé la base du pilastre nord-ouest de la coupole et, vers le sud, un fragment assez considérable du pavement en mosaïque.

Dans le salon du couvent, près du mur latéral nord, des fouilles ont fait découvrir une large porte transformée ensuite en escalier; puis, hors de l'ancienne Basilique, à droite, de magnifiques piédroits romans; enfin, au fond de la salle, à l'angle du nord-ouest, sous deux mètres de décombres, une ancienne habitation composée d'une chambre et d'une grotte, l'une et l'autre taillées dans le roc. C'est dans cette chambre qu'ont été découverts les cinq chapiteaux historiés dont les photographies ont été présentées en mars dernier à l'Académie par M. Clermont-Ganneau. Cette habitation offre tous les caractères d'une haute antiquité et peut donner une idée des dispositions que pouvaient avoir la grotte de l'Annonciation et la

L'enfant juif était élevé à la fois au foyer et à la synagogue. Parmi les plus pressantes recommandations des Maîtres, il y a celle d'apprendre un métier à l'enfant. Loin d'être un objet de mépris chez les anciens Juifs, le travail manuel était tenu en honneur. Hillel était fendeur de bois, Shammaï charpentier, Akiba forgeron et les Maîtres avaient

chapelle de l'Ange au temps de la Sainte Famille.

Dans une autre grotte voisine, on a trouvé des poteries du douzième siècle ainsi que des monnaies, entre autres des pièces de Bibart Bondouh et des tournois de saint Louis et de Philippe le Bel.

Un joli musée réunit tout ce qui a été trouvé au cours des fouilles.

A l'Atelier de Saint-Joseph, situé à cent mètres environ au nord, on a complètement mis à découvert l'église bâtie par les Croisés sur les ruines d'une autre plus ancienne du cinquième ou sixième siècle.

Au centre, on a trouvé une vasque à fond de mosaïque. A côté, un escalier étroit et creusé dans le roc conduit par un corridor commode dans une grotte entièrement située dans le rocher et sous la vasque. Cette grotte est spacieuse et haute et contient plusieurs silex. Elle a été certainement habitée.

On en a retiré beaucoup de fragments de verres magnifiquement irisés, cristal, porcelaines, poteries, vases remontant sans doute à Saleh-ed-Din.

coutume de dire que la vie heureuse était celle qui se partageait entre l'étude et le travail des mains. L'humble Joseph vivait de ce labeur; et Jésus, dans l'obscurité de Nazareth, aida sans doute son père adoptif et soutint de son travail le pauvre ménage.

On parle de mystères et de miracles. En est-il un plus capable de confondre notre orgueil que ce silence et cette obscurité de trente années dans une vie qui devait en durer trente-trois? Trente ans, où il semble qu'il y aurait eu tant de paroles à dire, tant d'actes à faire, tant d'erreurs à redresser, tant de mal à guérir! Non. Rien que le silence, la paix, le labeur d'un artisan. Le Christ attend son heure... La grande leçon à l'impatience des hommes et à leur besoin d'actes éclatants! Le grand réconfort pour ceux qui passent dans la vie obscurs et ignorés, qui meurent comme l'heureux et grand Joseph, sans avoir connu autre chose que le labeur de chaque jour! L'âme et l'intention sont donc tout? L'extérieur de la vie n'est donc rien? Jésus a

voulu nous l'apprendre et nous ne le savons jamais!...

Mais ce que nous ignorons aussi, parce que nous ignorons les joies du paradis, c'est la paix, l'union, la suavité céleste de ce foyer, l'harmonie ineffable de cette vie de famille. De tels biens, dans la mesure humaine, sont offerts à tous. Et en longeant les étroites rues montantes, les jardins pleins de fleurs et de fruits, on songe combien Dieu est bon d'avoir mis ce bonheur d'un foyer où l'on s'aime à la portée des conditions les plus modestes : et l'on sent avec joie que la plus idéale des femmes en fut aussi la plus heureuse pendant ces trente ans « où elle conservait tout dans son cœur ».

Cette vie de labeur était aussi une vie champêtre. Toutes les images que Jésus devait retrouver au jour de son enseignement : les passereaux des champs, les éperviers et les aigles des monts, les troupeaux que le pasteur garde, préserve et conduit, et les loups et les renards qui l'assaillent; la poule

qui rassemble ses poussins sous son aile; la femme qui moud son grain, celle qui cherche sa drachme, les noces et leurs festins, les funérailles, et jusqu'au chant des enfants et à leurs jeux, Jésus voit tout, se sert de tout.

Il a été témoin aussi des rivalités de la vie journalière et de ses vanités. Nazareth était un des centres où vivaient les prêtres du temple, c'est-à-dire les Sadducéens. Jésus a donc rencontré ceux qui « portent des franges traînantes » et « aiment à être salués dans les rues et au coin des places », ceux qui veulent être appelés « Maîtres » et « qui recherchent les premières places dans les synagogues!... »

## III

La synagogue était le centre de la vie juive. L'éducation de l'enfant s'y achevait par l'enseignement des Rabbis et la prière publique. Nazareth avait plusieurs synagogues. Une église grecque est bâtie sur l'emplace-

ment de l'une d'elles. Là, suivant la tradition, Jésus prit part au culte, confondu parmi le peuple; là, il revint avec ses disciples, étranger parmi ses frères, séparé d'eux par le bruit naissant des miracles. J'ai donné ailleurs la description d'une synagogue et l'ordre des cérémonies qui s'y accomplissaient. Mais hélas! je n'ai pas ici mon vieux Rabbin pour me relire en hébreu le texte d'Isaïe, le premier que Jésus lut en public lorsqu'on lui passa le rouleau du prophète :

« L'esprit du Seigneur est sur moi

« Parce que Jéhovah m'a oint

« Pour porter la bonne nouvelle aux malheureux.

« Il m'a envoyé panser ceux qui ont le cœur brisé,

« Annoncer aux captifs leur liberté,

« Aux prisonniers leur retour à la lumière. » (ISAÏE, LXI, 12.)

« Tout le peuple avait les yeux sur Lui » : on comprend l'attente passionnée de ce peuple, son émotion au bruit des miracles,

son espoir encore vague, que les esprits supérieurs ébranlaient d'une parole de mépris.

« N'est-ce point là le fils du charpentier ? » C'est un mot si naturel, si instinctif sur des lèvres envieuses, et aussi sur les lèvres des chefs ! Il faut se souvenir que l'idiome même de la Galilée était, pour ces derniers, une offense. Leur conception de Dieu était concentrée dans une étude savante poursuivie dans les académies. Leur horreur des illettrés était profonde. Que pouvait-on apprendre de celui qui n'avait rien appris ?

Nous réaliserons mieux, en nous souvenant de ces choses, combien un Christ sorti d'un humble foyer répugnait à l'orgueil national.

Ces idées, le peuple même de Nazareth les respirait. Cette petite ville n'était point enclose et étroite comme nous nous la représentons, mais reliée au vaste monde par la route des caravanes, et au temple lui-même, comme nous le disions tout à l'heure, par l'une des vingt-quatres théories des prêtres qui habitait là. Tout ce qui se disait au

dehors se murmurait ici. Aussi, tandis que Jésus lisait le chapitre d'Isaïe, c'était un mélange de doute, d'effroi, d'espérance...

Vieux pans de murs de la synagogue! Vieilles assises, encore à demi enfoncées! On ne peut regarder sans émotion les pierres qui L'ont entendu lire le Prophète et l'expliquer! Les hommes qui l'écoutaient, étonnés d'abord, puis ravis, furent entraînés par la grâce et l'éloquence de sa parole. Le doute faisait place à un espoir triomphant; et l'expression de mépris « N'est-ce point là le fils du charpentier? » passait alors sur leurs lèvres comme un mot de stupeur et de ravissement...

Ce fut court.

Jésus laissa tomber les espérances terrestres et le grand rêve national. Il vivait dans une autre sphère. Il annonçait un autre royaume. Il refusa de bercer, même un moment, le grand songe d'orgueil. Bien plus. Il leur prédit que l'héritage qu'ils attendaient serait passé à d'autres...

Alors ce fut l'explosion de rage de l'attente trompée. On le traîna hors de la ville pour le jeter dans un précipice, mais il se dégagea de leurs mains.

On montre le précipice « au sommet du mont où la ville est bâtie ». Une tradition, gardée par le cœur des mères sans doute, indique la place où Marie, clouée par l'épouvante, vit la foule en délire entraîner son fils pour le tuer. C'est Notre-Dame-de-l'Effroi. Nous parlions tout à l'heure du bonheur ineffable des trente années de vie cachée. Ce fut un bonheur mêlé d'angoisse. Le glaive prédit par Siméon avait pénétré au fond de l'âme maternelle. Marie vivait dans l'attente d'elle ne savait quelle souffrance, — si même les angoisses de la Passion ne lui étaient pas pleinement révélées. Elle sentait une menace toujours suspendue sur la tête de ce fils si cher, et la mère heureuse était déjà la mère de douleur...

## IV

Mais l'on ne peut emporter du pays de la Vierge qu'une impression sereine. Tandis que nous descendons les pentes de Notre-Dame-de-l'Effroi, entre des cyprès, des figuiers, et des romarins géants, dans la douceur calme du crépuscule, nous suivons les femmes qui vont à la fontaine : dernière vision de Nazareth.

Il n'y a qu'une source, celle où la Vierge venait puiser. Alors comme aujourd'hui on voyait passer les femmes et les jeunes filles, enveloppées de leurs voiles, la cruche de grès posée sur la tête ou sur l'épaule. Elles s'attendent, pour aller en groupe et causent entre elles, à cette heure, l'une des plus exquises du jour. A les voir dans leurs attitudes hiératiques, nimbées de la brume dorée du soir, on évoquerait l'image de quelque théorie de prêtresses antiques. Sans doute, autre-

fois, séduites par la douceur et la grâce de leur jeune compagne, elles disaient entre elles : « Attendons Marie. » La Vierge ne parlait pas beaucoup, peut-être : mais une paix céleste émanait d'elle. En la quittant on se sentait l'âme plus ailée, et le fardeau de chaque jour semblait moins pesant.

Et nous voyons, dans les derniers rayons du couchant, la Vierge passant, voilée, le vase de grès sur la tête, au long des oliviers et des sycomores. Nous la voyons, penchant sur l'eau son pur visage, toute à son humble tâche, l'âme pleine de son secret bienheureux. Elle se relevait, la cruche une fois pleine, et reprenait son chemin, seule d'abord, puis, pendant quelques années, souriant à l'enfant qui marchait auprès d'elle, puis seule encore dans sa douceur pensive...

# UNE PAQUE JUIVE

## EN L'AN 29

Et maintenant, c'en est fini des impressions heureuses et des visions d'allégresse. Nous revenons à Jérusalem et nous reprenons notre étude là où nous l'avons suspendue, au moment où Jésus-Christ abandonna le Temple, après les malédictions qui semblent passer encore, comme un souffle de tempête, sur la ville désolée. Il ne devait plus revenir à Jérusalem que pour y mourir.

Nous allons y suivre ses derniers pas.

A présent, plus encore que jamais, la ville sainte est pour nous le grand reliquaire, et sa poussière elle-même, sur laquelle se sont imprimées Ses traces sanglantes, nous est sacrée. A présent, plus que jamais, nous allons rechercher les moindres souvenirs de Jésus-

Christ, et la Jérusalem actuelle ne servira qu'à ressusciter la Jérusalem du passé. Je crois et je sais que, dans l'étude que j'aborde, les identifications des Lieux Saints sont plus difficiles, que bien des stations de la Voie Douloureuse, en particulier, sont discutées. Aussi, écartant les précisions imprudentes, nous nous en tiendrons à notre méthode habituelle, qui n'a rien, il est vrai, de bien téméraire : marcher dans le sillon d'une tradition sûre, écarter ce qui est douteux, nous arrêtant plus volontiers aux lieux où, durant des milliers d'années, nos pères se sont arrêtés et ont prié. Les vestiges incontestables — et les plus sacrés, heureusement, sont incontestables, — mis hors de doute, nous abandonnerons le reste aux savants. Dieu a livré le monde à leurs disputes.

Mais il y a une Jérusalem que nous voudrions exhumer de la poussière du passé, en évoquant l'ensemble des coutumes et des mœurs qui marquait la métropole du judaïsme d'un cachet unique. En suivant le Christ le plus

près possible sur le chemin, nous essayerons de grouper autour de Lui la foule qui l'entourait, nous tenterons de peindre l'aspect général de la ville, en ces jours de fête, les spectacles que Jésus eut sous les yeux, les rites qu'on accomplissait autour de Lui, et qu'Il accomplit fidèlement Lui-même jusqu'au seuil de l'agonie.

Surtout, nous étudierons, dans ses moindres détails, cette grande fête de la Pâque où se concentrait l'âme du peuple juif, souvenir sacré de l'antique délivrance accomplie par Jéhovah, espoir ardent de la libération définitive par le Messie; et en ces jours d'Hérode nous entendrons le long soupir de tout Israël vers l'affranchissement du joug abhorré de Rome, lorsque le Messie tant attendu viendrait! A l'aide des admirables travaux qui ont été faits (1), et grâce aux prescriptions minu-

(1) Je remercie ici, et M. Vigouroux, directeur à Saint-Sulpice, et M. le chanoine Léman des encouragements que je leur dois; et, en dehors de toutes les autres sources françaises ou allemandes que j'ai consultées, je nomme

tieuses de la littérature rabbinique, nous pouvons reconstituer cette fête, non plus entièrement comme les juifs l'observent de nos jours, mais telle qu'ils l'observaient au temps de Jésus-Christ. Ainsi nous nous placerons sur un terrain solide et nous n'assisterons pas en étrangers à un culte et à des cérémonies du plus haut symbolisme. Cette Pâque annonce le Messie : elle est sa figure, sa prophétie, son ombre : et, jusque dans les moindres détails, cette ombre laisse pressentir une telle lumière!

## I

Tandis que le fils de la Loi avançait vers Jérusalem à travers les monts de plus en

les *Sketches of Jewish sociallife in the days of Christ* et *the Temple its ministry and services as they were as the time of Jesus-Christ,* d'Edersheim. Ce sont, à mon sens, les ouvrages les plus complets sur la matière. Je ne crois pas qu'ils aient été traduits.

plus élevés de la terre stérile, son esprit était plein de la fête intensément nationale qu'on allait célébrer et qui l'unissait aux Juifs de tout pays et de toute tribu, dans le souvenir commun de leur sortie de l'Égypte. Alors, Jéhovah avait arraché Israël à la captivité étrangère, pour l'emmener sous sa garde, semant sa route de prodiges, jusqu'à la terre qu'il lui avait choisie. Il était leur Dieu. Ils étaient à jamais son peuple. Aussi les traditions juives reliaient-elles à cette nuit solennelle tous les grands événements de leur histoire.

C'était la nuit de la Pâque qu'Abraham, dans des ténèbres pleines de frissons, entendit les prédictions de Jéhovah sur la race des croyants (Genèse, xv). La même nuit où Sodome fut détruite sous une pluie de feu, où les remparts de Jéricho tombèrent, « où des doigts de main humaine » tracèrent des mots mystérieux sur la muraille, pendant que Balthazar et ses femmes buvaient dans les vases d'or du temple (Daniel, v, 5). Le passé rempli de mi-

racles assurait l'avenir triomphant; on attendait, dans cette nuit pascale, Élie, l'avant-coureur du Messie, le grand espoir; et enfin, au terme des jours, le jugement d'Edom et la gloire sans fin d'Israël.

C'est l'âme pleine de ces merveilles que les Juifs innombrables, venus de tous les points de l'univers, approchaient de la cité sainte. Nous savons, par les textes des psaumes et des prophètes, quel était leur amour pour cette Jérusalem, patrie de leur âme et centre de leur vie intérieure. Nous entendons leurs soupirs, leurs appels ardents : Oh! habiter dans ses murs sacrés, ne fût-ce qu'une fois! Voir son temple, et son autel, et la fumée de ses holocaustes! Être l'hôte de « la Maison Éternelle! »

De quelque côté qu'elle leur apparût, Jérusalem, « belle sur la hauteur, délices de la terre et cité du grand Roi », dépassait leurs espoirs et comblait leurs rêves. A la beauté de cette ville de palais, enclose de murailles et de tours comme d'une défense jalouse, se joi-

gnaient, en ces jours de la Pâque, le mouvement extraordinaire des milliers d'étrangers, les caravanes des pays les plus divers se pressant aux portes, les tentes et les campements improvisés dressés un peu partout, à l'ombre des palmiers ou des oliviers, dans les replis de terrain, sur les pentes des collines, et, dans la ville même, les groupements pittoresques des costumes de toutes les nations, les abris légers sur les toits, dans les marchés sur les places.

« Qu'as-tu donc que tu sois montée toute entière sur les toits,

« Cité bruyante, pleine de tumulte,

« Ville joyeuse ? » (Isaïe, xxii, 13.)

Mais ce qui ravissait par-dessus tout le cœur du vrai Juif, c'était le temple splendide dans la vierge beauté de ses marbres, son ruissellement d'or, et cette ascension de degré en degré, comme d'un élan passionné vers le sanctuaire de l'Éternel...

Aucun des pèlerins ne toucherait à ce sanctuaire. Pour l'amour de Jéhovah et de sa

demeure, ils le disent en paroles splendides, « ils avaient pris leurs âmes dans leurs mains, et s'étaient mis en péril, péril des chemins et péril des jours » et cependant ils ne seraient admis que dans les cours et les parvis du temple. Aucun d'eux ne franchirait la porte redoutable, aucun ne soulèverait le voile de byssus et de pourpre qui la recouvrait. Nul, pas même leurs lévites ou leurs prêtres. Et Caïphe, chef de la hiérarchie, le grand prêtre actuel, qui, seul, une fois dans l'année, au jour de l'expiation, pénétrait dans le Saint des Saints, n'approcherait pas, en cette fête de la nation tout entière, du lieu où « Javeh laissait planer son ombre... » Cette épouvante et ce mystère qui emplissaient la demeure du Très-Haut donnaient à la première apparition de Jérusalem et du temple une grandeur souveraine. Jamais le cœur du Juif n'avait battu plus orgueilleusement de la joie d'être Juif.

## II

Depuis un mois, la Pâque, et tout ce qu'elle rappelait des bénédictions de Jéhovah sur son peuple, faisaient le thème des discours dans les académies; depuis deux sabbats, les lectures et les instructions des synagogues devaient porter sur ce sujet. C'était la première fête où chaque Israélite, parvenu à l'âge d'homme, paraissait devant l'Éternel, celle où tous les fidèles étaient convoqués; aussi le nombre des assistants était-il incroyable. Nous savons par Josèphe que, lors du recensement de Cestius sous Néron, deux cent cinquante-six mille cinq cents agneaux furent immolés pour la Pâque; et comme, selon les rites, un agneau devait suffire pour dix à vingt personnes, nous atteignons ainsi le chiffre exorbitant de deux à trois millions d'hommes présents alors à Jérusalem. Bien que l'hospitalité fût des plus primitives, et

qu'une natte étendue par terre ou sur les toits en fît tous les frais, on comprend que la ville sainte ne pût suffire à loger cette multitude; les places, le *Xystos,* surtout, se couvraient en vain de tentes; les demeures, pauvres ou riches, gardaient en vain un voile devant leurs portes, tant qu'une place demeurait au foyer pour l'étranger et pour l'orphelin : un moment venait où il fallait refluer au dehors, vers Bethphagé et vers Béthanie, et les Rabbis avaient fini par y consentir.

On préparait tout, du reste, en prévision de cette affluence, et pour faciliter l'accomplissement des rites, depuis les approvisionnements énormes, jusqu'aux réparations des routes et des ponts, au soin des sépulcres passés à la chaux vive, de peur que le pèlerin ne devînt impur en les heurtant par mégarde; de là « ces sépulcres blanchis » que voyait Jésus-Christ, et auxquels il comparait les âmes pharisaïques. La dîme des troupeaux était levée, les trésors du temple comptés, les sacrifices offerts pour expier les souillures

légales. Tout était prêt. Israël pouvait célébrer sa Pâque.

Dès le 13 Nisan (l'ancien Abîb correspondant à nos mois de mars et d'avril), la préparation immédiate commençait par la recherche du levain : on sait que chacun faisait ou faisait faire son pain au foyer, ce qui donne une sorte d'explication à cette recherche minutieuse. C'était le premier des rites symboliques, marquant que l'ancien état de choses était passé. Le chef de la famille scrutait soigneusement chaque recoin de sa demeure, une lampe allumée à la main, avec cette prière :

« Béni sois-tu Javeh, notre Dieu, toi qui nous as sauvés par ton commandement, qui nous as ordonné d'enlever le levain. »

On brûlait ensuite le levain, avec ces paroles :

« Tout ce levain qui m'appartient,

« Ce que j'ai vu et ce que je n'ai pas vu,

« Soit nul et compté comme la poussière de la route. »

Déjà on avait choisi l'agneau, « mâle sans tache, âgé de huit jours à un an », soit dans quelqu'un des nombreux marchés, soit dans les cours extérieures du temple. C'était là une des branches lucratives du trafic des prêtres; et pour les fidèles, rien n'était plus simple que de trouver dans les parvis du temple l'holocauste légalement pur. De là, — avec le changement des « coins » qu'entraînaient les achats, — provenaient des disputes, des cris, les scènes bruyantes et scandaleuses de la place publique et des bazars, qui avaient soulevé, à deux reprises, l'indignation du Maître. Mais les vieux abus renaissaient toujours. Ces trafics honteux étaient une des tares du temple saint.

Le 14 Nisan, veille de la Pâque, on apportait au temple, pour l'offrir et pour l'immoler, l'agneau qui devait être mangé cette nuit même. En prévision de la besogne écrasante de ce jour, le sacrifice du soir était avancé d'une heure, et les vingt-quatre sections des prêtres et des lévites se réunissaient dans « la

cour des Prêtres ». Je répète, pour ceux qui n'en ont pas un souvenir présent, que le temple se composait d'une série de terrasses gigantesques : cour des Gentils, cour des Femmes, cour des Israélites, et, autour de l'autel des holocaustes, la cour des Prêtres, aboutissant, au sommet, au sanctuaire, le Saint et le Saint des Saints, solitaire et fermé.

Un premier groupe d'adorateurs introduit dans la cour d'Israël, on fermait derrière eux la porte de Nicanor, et chaque chef de famille ou son représentant attendait que le son des trompettes marquât l'instant de l'immolation de l'agneau. Autrefois, chaque Israélite tuait le sien. Les prêtres recueillaient le sang, qu'ils jetaient à la base de l'autel d'un mouvement rapide, tandis que les lévites entonnaient le psaume CXIII continuant jusqu'au psaume CXVIII, et un autre groupe de sacrificateurs était introduit. La nuit venait sans que l'on épuisât le nombre des victimes.

Que l'on se représente, à la lumière éclatante du jour, ou aux premières ombres du crépuscule, les deux cents à deux cent cinquante mille hommes, au dire de Josèphe, pressés, en flots toujours renouvelés, dans les parvis des Gentils; qu'on les voie, leur agneau dans les bras, attendant le signal des trompettes; et alors ces scènes d'abattoir : les couteaux de bouchers, les bêlements des animaux qu'on égorge, les crocs auxquels on pendait et on écorchait les victimes; et la théorie des prêtres vêtus de lin, les pieds nus sur les dalles, se passant de main en main les vases d'or remplis de sang; ce sang éclaboussant l'autel d'une pluie tiède, tandis que des feux énormes constamment saupoudrés d'encens, de sel et d'ambre, brûlaient... Les Rabbis, dans leur langage hyperbolique, disaient que leur clarté illuminait Moab, et que l'odeur des parfums montait comme la colonne de nuée dans le désert...

Que l'on essaye de réaliser tout le mouvement, tout le bruit qu'entraînaient de sem-

blables cérémonies, les disputes, les cris et le grand halètement de la foule au dehors :

Oh ! rumeur des peuples nombreux,
Ils mugissent comme mugissent les mers,
Grondement des nations,
Les nations grondent comme les grandes eaux !

(Isaïe, xvii, 12.)

Et au-dessus de ces rumeurs et de ces grondements, le chant du Hallel dont tout le peuple reprenait le premier vers, dans un chœur aux aspirations gutturales, tandis que la douceur souveraine des luths et des harpes sans nombre emportait l'âme de l'adorateur, quelque âme de femme ou d'enfant peut-être, dans son rêve mystique... Tel était le culte sauvage et splendide de ce peuple « au cou raide », rebelle à l'adoration en esprit.

A minuit, la grande porte s'ouvrait de nouveau, exceptionnellement pour « le Chagigah », la suite des offrandes volontaires qu'on ne comptait plus durant ces jours. Dans l'intervalle, le marbre sanglant était lavé à grande eau, les traînées d'encens, que les

odeurs fades du sang ne déshonoraient plus, parfumaient le temple, les grands candélabres d'or brillaient dans l'ombre; plus de cris d'agonie, plus de chants, plus de trompettes, plus de harpes... A peine le crépitement du bois de cyprès sur l'autel énorme, long de quarante-huit coudées, où les feux rituels ne s'éteignaient jamais; à peine le glissement des pieds nus des prêtres sur les dalles...

## III

Cette fête religieuse et nationale était, par excellence, la fête de la joie et de la famille. Tous les membres d'un même foyer se réunissaient dans une salle aussi brillamment ornée que possible : les amis venus de loin, les parents retrouvés, se pressaient autour du père ou de l'aïeul et nous ne nous étonnons pas de leur chant de fête : « Qu'il est bon et doux pour des frères de vivre ensemble. » C'était le grand Sabbat. Aucune œuvre servile ne

devait prendre place, les pas eux-mêmes étaient comptés, et tout annonçait le repos lorsque le père prononçait la Bénédiction sur la première coupe :

« Béni sois-tu, Javeh notre Dieu, qui as créé le fruit de la vigne.

« Béni sois-tu, Javeh notre Dieu, qui nous as choisis entre tous les peuples, exaltés entre toutes les langues, et sanctifiés par tes commandements.

« Et tu nous as donné, Javeh notre Dieu, les jours solennels de joie et de fête, et des saisons marquées pour le bonheur.

« Et voici la fête des pains sans levain, la saison d'une sainte convocation, le jour de notre liberté, le mémorial de notre départ d'Égypte.

« Béni sois-tu, Javeh qui sanctifies Israël au temps marqué.

« Béni sois-tu, Javeh, roi de l'Univers, qui nous as gardés et soutenus, et amenés à cette heure... »

Tous les convives alors se lavaient les

mains, et l'on apportait la table au milieu de la salle. L'on se tromperait grandement si l'on pensait qu'au temps de Jésus-Christ les Juifs mangeaient la Pâque à la manière primitive, debout, comme des voyageurs, un bâton à la main. Au contraire, chacun devait se revêtir de ses vêtements de fête, et reposer sur une couche, « libre comme un fils de roi ». Ainsi étendus, appuyés sur le bras gauche, le bras droit dégagé, les assistants entouraient la table chargée des mets rituels. C'étaient les pains sans levain, ou pains de l'affliction, les herbes amères, l'agneau rôti, fixé sur deux tiges de grenadier, le vin rouge mêlé d'eau; le « chagigah », l'offrande faite au temple, au gré de chacun, somptueuse ou modeste, mais suivant la prescription : « Tu ne te présenteras pas devant Jéhovah les mains vides » (Deutér., xv, 16); un plat contenant du vinaigre et du sel pour y tremper les herbes; un autre avec le « charoseth », mélange de noix, de raisins, de figues, baignant dans un jus doux et rougeâtre en souvenir du mortier

d'Égypte. Le charoseth n'était point obligatoire; mais les herbes amères, en général, devaient passer par les deux assaisonnements. Maimonides observa plus tard que le repas pascal, symbolisant les douleurs de l'exil, le chagigah devait être gardé pour le joyeux lendemain. Quant aux quatre coupes de vin, les prescriptions des Rabbis étaient tellement strictes sur ce point que les pauvres devaient, s'il le fallait, vendre leurs vêtements ou se mettre eux-mêmes en gage plutôt que d'en réduire le nombre.

Le chef de famille mangeait d'abord quelques herbes amères et en donnait à ses hôtes; tous les mets de la Pâque étaient alors enlevés, sans doute pour frapper l'attention par un procédé si inattendu, et le plus jeune enfant de la famille demandait :

« Père, pourquoi cette nuit est-elle différente des autres nuits ?

« Dans les autres nuits, on mange du pain levé, cette nuit seulement du pain sans levain.

« Dans les autres nuits, toutes sortes d'herbes, cette nuit seulement des herbes amères.

« Dans les autres nuits, toutes sortes de viandes, cette nuit seulement l'agneau rôti.

« Dans les autres nuits, les herbes ne sont trempées dans la sauce qu'une fois,

« Dans cette nuit deux fois ? »

Le père, ajoute la Mischna, répond suivant la capacité de l'enfant, expliquant les versets du Deutéronome (XXVI, 5, 11).

« Dis-lui, dis à ton fils, poursuit Gamaliel le maître de saint Paul, que trois choses composent la Pâque : l'agneau pascal, indiquant que Dieu passa au-dessus des portes aspergées de sang ; le pain sans levain, marquant avec quelle hâte nos pères durent sortir de l'Égypte; les herbes amères, rappelant les angoisses de la captivité. »

Et Gamaliel termine par le verset du Livre :

« Tu diras à ton fils : « Tout cela est fait

« pour rappeler comment Jéhovah nous « délivra de l'Égypte (Deut., xvi). »

Alors, la seconde coupe était bue, tous les plats rapportés, un des deux pains rompus, et distribué entre les convives, avec des herbes amères passées dans le charoseth, ce morceau de pain trempé qu'à la demande de Jean le Seigneur tendit à Judas pour désigner le traître. Le festin suivait son cours : le chagigah et l'agneau étaient partagés entre les assistants et l'on buvait « la coupe de bénédiction », à laquelle succédait, avec des prières, une quatrième et dernière coupe.

Alors un rite étrange et suprême marquait la fin du repas. Tout le passé avait revécu dans le festin symbolique et dans les enseignements paternels. Mais le grand espoir national, le Messie à venir, avait sa place aussi dans cette Pâque qui synthétisait l'histoire et les aspirations de la race. Tandis que, tout à la joie de la fête, dans la salle brillante, les convives se passaient de main en main le

calice de bénédiction, la porte s'ouvrait sur les ténèbres pour laisser entrer Élie, l'avant-coureur du Messie... S'il venait cette nuit! S'il allait paraître! Avec quelle passion le peuple l'attendait en ces jours d'Hérode, où les aigles romaines souillaient la ville, où il fallait payer le tribut à César! Comme les souvenirs de la libération ancienne exaspéraient l'espoir de la délivrance prochaine! Avec quelle exaltation on en parlait cette nuit, et quel frisson devait passer dans les veines de ces Juifs, habitués aux miracles, et implorant un prodige plus grand que tous ceux qu'on venait de rappeler, tandis qu'ils attendaient, la porte brusquement ouverte dans la nuit...

La porte fut ouverte, selon la coutume, en cette Pâque de l'an 29.

Si quelqu'un des hôtes du foyer joyeux s'était penché au dehors, peut-être aurait-il vu, allant du Cénacle à Gethsémani, l'être mystérieux acclamé par la foule, rebuté par les maîtres, exalté comme le Messie, entre

les branches d'oliviers, les hosannah et les palmes, il n'y avait pas quatre jours, « et qui tenait tous les esprits en suspens ». (S. JEAN, x, 24.)

Le Juif, enfoncé dans le sens littéral de ses Livres, et aveuglé par le fol orgueil national, n'aurait pu reconnaître en cet homme, doux et humble, « ne faisant point de bruit sur la place publique », son Messie triomphant. Il n'aurait pu croire que tous les rites allaient disparaître et les figures s'effacer devant cet être énigmatique et que les hécatombes des victimes étaient finies parce qu'il avait dit : « Me voici. »

Peut-être cependant, quelqu'un d'entre eux plus accoutumé au sens mystique des Écritures, à ce mélange de lumière et d'ombres dont les Prophéties entouraient le Messie, l'un de ceux qui hier encore au Temple lui demandaient avec angoisse :

« Si tu es le Christ, dis-le nous ? »

Peut-être un de ceux-là aurait-il tremblé en entrevoyant le visage mystérieux à la lueur

des étoiles, et aurait-il jeté vers Lui le cri passionné :

Le veilleur dit :

Veilleur, que vois-tu dans la nuit ?
Veilleur, que vois-tu dans la nuit ?
Le matin vient, et c'est la nuit aussi.
Si tu veux interroger, interroge...
Reviens !...

(ISAÏE, XXI, II.)

## LE CENACLE

### I

Tandis que Jérusalem, affairée, joyeuse et bruyante se livrait aux préparatifs de la Pâque, toute cette journée du 14 Nisan, Jésus demeura seul dans les environs de la Ville Sainte, très probablement à Béthanie où Il revenait, le soir, depuis le dimanche des Rameaux. Le petit village, réduit maintenant à quelques masures misérables, dépeuplé et pauvre, était riche alors, très habité et blotti entre les oliviers, les figuiers et les palmiers nombreux auxquels il empruntait son nom « maiscn de dattes ». Jésus avait, à Béthanie, le foyer ami où Il aimait à se reposer. Ses dernières heures s'écoulèrent sans doute entre les instructions aux Apôtres, la prière solitaire et les paroles

que Marie écoutait, assise à ses pieds. C'était le grand repos avant la lutte, et, en vérité, comme on l'a dit, le dernier Sabbat de son âme. Volontairement, Il accueillait la mort qu'il était venu chercher. Il attendait son heure, quand, s'il l'avait voulu, Il lui eût été si aisé de se dérober et de fuir. Mais Il ne s'était fait homme que pour mourir. Et de même que ceux d'entre nous qui s'en vont se recueillent dans leurs dernières et suprêmes pensées, Lui, il se recueillait aussi, et Il songeait au don qu'Il allait faire aux siens en les quittant. Cette journée de repos, que l'Évangile indique seulement, nous est chère comme la journée des adieux, et l'on sent avec reconnaissance que, si près des actes surhumains qu'Il allait accomplir, Jésus demeure tellement nôtre dans cette recherche de calme, de solitude, de silence, l'intervalle que nous voudrions tous entre la vie et la mort.

Le soleil se couchait sur Jérusalem lorsque le Christ, ayant dit adieu à ceux qu'Il aimait, seul, de sa solitude éternelle, et maintenant

seul encore de la solitude humaine de son âme, arrachée volontairement à toute tendresse, descendit vers la Ville Sainte. Il passait devant chaque site familier, Il refaisait chacun des pas de la route connue, avec cette sensation de la mort si proche qui devait, dans quelques heures, le laisser frissonnant et tremblant, errant, çà et là, à l'ombre des oliviers...

Nous avons suivi ce chemin, comme Lui, au milieu du jour. La lumière ardente éclaboussait la terre nue. Nous savons qu'au temps du Seigneur, la route de Béthanie à Jérusalem était ravissante, et l'une des promenades les plus fréquentées des environs. Elle longeait des jardins que l'on se figurerait à tort taillés ou arrangés comme les nôtres, mais des arbres chargés de fleurs et de fruits, groupés sans ordre dans des enclos bordés de cactus, d'aloès et de ces figuiers de Barbarie aux raquettes épaisses qui subsistent encore. En ces jours de printemps, les fleurs de pourpre, pareilles à des gouttes de sang, les iris, les cyclamens et les asphodèles, fleu-

rissaient, avec une prodigalité folle, parmi les longues herbes, en une éphémère et fragile parure. Cette nature en fête n'avait rien laissé d'elle dans les sentiers rocailleux et déserts que nous suivions; mais c'était la même splendeur au ciel, les mêmes tons fauves sur la terre, le même étincellement de lumière sur les arêtes des roches, et, en descendant la colline des oliviers, la même apparition inattendue, radieuse, alors, et tragique aujourd'hui, de la ville souveraine.

C'est à ce détour du chemin où la piété chrétienne a élevé un petit sanctuaire, que, au dimanche précédent, au milieu de l'enthousiasme du peuple, des hosannah et des cris de triomphe qui ne s'élevaient pas jusqu'à son âme, le Seigneur se lamenta et pleura. L'Évangile ne dit rien de pareil, en ce soir du jeudi. Jésus passa, silencieux, dans son calme divin, entre les tentes légères qui abritaient les pèlerins de tous pays. C'était la dernière fois qu'Il voyait Jérusalem de ce côté de la tombe. Non. Il la reverrait une fois encore,

cette nuit, à la clarté des étoiles, lorsqu'Il abandonnerait l'ombre protectrice de ces grands oliviers, qu'Il longeait maintenant, aux pieds desquels il laisserait des gouttes d'une sueur sanglante. Alors il entrerait à Jérusalem, à la lueur des torches, lié comme un malfaiteur entre des bourreaux et des valets. Il savait cela, tandis qu'Il jetait un dernier regard sur la ville en fête, quand Il passait au milieu des rassemblements joyeux, des appels, des cris d'enfants, des chants d'allégresse.

Déjà le Maître avait envoyé Pierre et Jean préparer tout ce qu'il fallait pour la Pâque. Les apôtres se mêlèrent au peuple et accomplirent chaque prescription de la Loi, admirant, une fois encore, la prescience de leur Seigneur et la sagesse qui prévoyait et ordonnait jusqu'au moindre détail. Ils trouvèrent, chez l'ami inconnu qu'Il leur désignait, « un grand cénacle meublé et tout prêt ». Si nous avons conservé le souvenir des pages qui précèdent, nous pouvons suivre les apôtres, achetant ce qui était nécessaire au repas pas-

cal, montant au temple pour immoler l'agneau, et faisant tous les préparatifs de la fête.

Lors donc que Jésus arriva, la salle était prête, des coussins, ou des divans, disposés selon l'usage en forme de fer à cheval, des amphores, des coupes, des lampes posées à part; la table pascale supportait les mets rituels : les pains sans levain, les herbes amères, le vinaigre, le charoseth et enfin l'agneau. Nous ignorons le nom de l'ami inconnu chez lequel le Maître alla ainsi pour la dernière fois, s'invitant librement lui-même, et usant de cette demeure hospitalière comme de sa demeure : « Le Maître te fait dire : Mon temps est proche. Je fais la Pâque chez toi avec mes disciples... » Mais celui-là fut heureux!

## II

A travers les rues brûlantes, en cette fin d'été, nous allons en groupe à la recherche du

Cénacle. Il est difficile de visiter seul ce Sanctuaire que les Musulmans détiennent. Nous longeons la tour de David, sur l'emplacement de l'ancien palais d'Hérode; large et massive, construite avec d'anciens matériaux, elle domine le quartier de Sion où nous sommes. Un moment nous marchons entre de grands murs, enfermant à droite et à gauche les possessions arméniennes : le palais du patriarche, la cathédrale Saint-Jacques, le couvent des moines, celui des moniales et les grandes cours, les grands jardins tristes d'une terre sans eau, qui a l'air de s'en aller en poussière, de s'épuiser de vétusté. Nous reviendrons à la curieuse cathédrale, et aussi à la maison d'Anne, toute proche, où le Christ fut conduit dans sa marche humiliante de tribunal en tribunal. Grâce à l'obligeance d'un portier, en traversant une des cours, nous débouchons directement devant la porte de David, et un minaret nous indique l'emplacement du Cénacle.

C'est maintenant une mosquée, hélas!

C'était autrefois une de ces basiliques chrétiennes dont la piété de Constantin avait couvert Jérusalem; et, chose particulière ici, on peut retrouver les traces d'une petite église primitive dès l'an 135, c'est-à-dire bien avant Constantin, et avant qu'aucun édifice du même genre fût élevé à Jérusalem, ainsi que le témoigne saint Épiphane. Nous avons donc l'indication de la plus ancienne tradition; on ne peut remonter aussi haut pour le Saint-Sépulcre lui-même. Plus tard saint Cyrille de Jérusalem nous reparle de la basilique constantinienne à cinq nefs, ayant à sa droite et contre le chœur le Cénacle conservé dans sa forme primitive (la salle des Mystères), où Notre-Seigneur institua l'Eucharistie, et où le Saint-Esprit descendit sur les Apôtres au jour de la Pentecôte. Ce fut alors l'histoire ordinaire de toutes les églises de Jérusalem, ruinées, restaurées, ruinées encore. Les croisés la relevèrent sur le plan primitif et la conférent aux chanoines de Saint-Augustin. Aux chanoines succédèrent les franciscains,

gardiens du Mont Sion. Puis ceux-ci furent chassés, massacrés; ils revinrent avec une intrépidité opiniâtre; on leur reprit leur couvent, leur église, les pressant, les réduisant, jusqu'à ce qu'on en vînt à ne leur laisser qu'une fenêtre ouvrant sur la salle des Mystères. Et enfin, le bruit s'étant accrédité que le tombeau de David se trouvait au-dessous du Cénacle, les Musulmans, dans leur amour fanatique pour *Daoud* proscrivirent à jamais « ces infidèles »! Ceci se passait au seizième siècle, sous Soliman II. Depuis, ce sanctuaire, sacré entre les autres, est devenu une mosquée. Il nous faut entrer, en étrangers, dans cette patrie de nos âmes, et y passer rapidement, surveillés par des gardiens; nous nous sentons à peine soufferts, à peine tolérés...

On monte quatre marches; on longe la partie murée et gardée jalousement, où se trouve, dit-on, le tombeau de David. Aucun chrétien ne peut y pénétrer; et vraiment, sans le souvenir sacré qui nous attire invinciblement, la répugnance que nous inspirent

les environs nous semblerait plus pénible qu'ailleurs, plus difficile à surmonter. C'est la sensation de la profanation, là où l'on ne voudrait que les traces des anges; ils y reviennent, invisibles : mais à côté d'eux, on rêverait à l'ombre de ces murailles la fleur de la terre, des êtres purs, perdus dans la contemplation mystique et bienheureuse, poursuivant, ici où elle a commencé, l'extase de Jean. Et en longeant les divers bâtiments qui entourent la mosquée, les yeux sont attirés par les treillages de bois des fenêtres d'un harem. Ici...

On monte une vingtaine de marches, et, à la gauche d'une petite terrasse, on entre dans la salle même du Cénacle, divisée, par des piliers massifs, en deux nefs, éclairée par trois fenêtres ogivales. Des demi-colonnes sont engagées dans les murs latéraux, tandis que quelques marches conduisent à une autre salle un peu plus élevée, où l'on révérait autrefois le souvenir de la descente du Saint-Esprit. Ces ogives, œuvre des Croisés, me rappellent par leur disposition une des

salles du Mont Saint-Michel : elles datent de la même époque, et, suivant la tradition, cette salle embellie par les Croisés est la même qu'au quatrième siècle, la même qu'en l'an 135, la même enfin qu'en cette Pâque divine de l'an 29, où Jésus nous fit le don de l'Eucharistie. Nous sommes ici au seuil du Saint des Saints. Mais toute prière ostensible, toute marque extérieure d'adoration est interdite : et, quelques minutes, on demeure là, debout, entre des gardiens qui vont et viennent, entre des gens qui parlent...

## III

Au seuil du Saint des Saints.

En ce soir de Nisan de l'an 29, Jérusalem, toute à la fête pascale, groupait ses fils autour du repas symbolique. Il n'y avait pas un foyer qui ne fût un sanctuaire, pas une âme juive qui ne fût remplie du grand souvenir. Les immenses terrasses du Temple étaient

vides; mais ses marbres, encore éclaboussés de sang, gardaient l'empreinte des sacrifices qui venaient de s'offrir. Jésus choisit cette heure; Lui qui avait aimé les siens, Il les aima jusqu'à l'extrémité (S. JEAN, XIII, I), et au sein des sacrifices et du culte judaïque, Il offrit le sacrifice et Il établit le culte en esprit et en vérité.

Ici rien ne rappelle les rites du Temple. Tout est silencieux. Tout est mystérieux. Tout est calme. Plus d'holocaustes sauvages et magnifiques; plus de barrière entre les Gentils et les Juifs; plus de sanctuaire inaccessible et fermé : plus rien. Un peu de pain. Un peu de vin. Quelques paroles... et puis le grand silence. A peine ces apparences fragiles, à peine cette matière si ténue, si légère, pour des êtres pétris de limon, à peine cette hostie... et Jésus-Christ dans cette hostie.

Ici, j'en appelle au baptême de chacun de nous. Notre foi nous oblige à croire ces choses. Et il est tellement vrai que l'Eucharistie est tout, et que nous touchons ici au

centre de notre religion, que, aurait-on tout gardé de notre catholicisme, tout, les dogmes, les rites, les prières, on n'aurait plus, sans l'Eucharistie, que des apparences vaines et un temple vide. C'est le don du Maître. Dans ce dernier jour dont nous parlions tout à l'heure, ce jour où Il préparait pour les siens le testament de son âme, Il ne trouva que Lui-même à donner, Lui près de ceux qu'Il aimait, Lui le compagnon de chaque jour; et Il résolut de rester désormais l'hôte de cette terre où Il allait mourir.

Ici nous quittons tout ce qui nous est connu. Nous nous mouvons dans l'invisible : ce soir, au Cénacle, une voie nouvelle s'est ouverte devant des hommes saisis d'effroi et ravis. Plus d'une fois, Jésus avait fait allusion à cette nourriture immatérielle, et, à Capharnaüm en particulier, en des termes d'une netteté telle que la foule, choquée de ce langage inattendu, s'était éloignée de Lui. Les apôtres demeurèrent; et plus d'un, ce semble, sans oser interroger le Maître, se

demanda souvent comment ces choses seraient possibles. Ce soir, en voyant le Christ prendre le pain, et prendre la coupe, en l'entendant rappeler et prononcer les mêmes paroles, ils comprirent, leurs yeux s'ouvrirent.

Sans doute, pour ceux qui l'aimaient d'un unique amour, pour Jean, reposant à cette heure même sur la poitrine du Maître, pour Madeleine plus tard, la première révélation dut être un ravissement ineffable. Il ne partait qu'en apparence. Il ne les quitterait qu'en apparence. « Il ne les laisserait point orphelins. » Il viendrait : et non seulement Il irait à eux, comme autrefois, sur les chemins et le long des routes, mais, renversant toute barrière, Il se ferait en eux-mêmes une demeure, Il deviendrait l'hôte invisible de leur cœur. Mais ce ravissement fut une stupeur aussi : jamais le rêve humain n'était monté jusque-là; et tous les dons de Dieu qu'on avait connus s'effaçaient devant ce don terrifiant et suave, devant cet enveloppement par l'Infini...

Une voie nouvelle s'ouvrait. Il fallait y marcher à la suite du Seigneur : et d'abord, avant d'y entrer, purifier l'âme qu'on allait lui offrir. Lui, si accueillant, si large, si doux, se refusant à contraindre même par un mot ceux qui hésitent sur le chemin, Lui, penché vers les pécheurs qu'Il appelle et auxquels Il pardonne, — Il ne va, dans son Eucharistie, que vers les purs... Dans cette même salle, avant la grande institution, Il avait voulu laver les pieds des siens, malgré les protestations de Pierre, comme un exemple d'humilité sans doute, et pour anéantir leurs prétentions orgueilleuses, mais aussi, mais surtout, comme un exemple de la pureté qu'Il demandait, Lui, le Très-Saint : « Si je ne te lave, tu n'auras point de part avec moi. » (S. Jean, xiii, 8.)

Cette pureté, condition de la vie nouvelle, oblige à l'effort, à la lutte, à la séparation progressive des choses basses, égoïstes et vaines. La voie est ouverte. A mesure qu'on se laisse pénétrer par Lui, on monte, on de-

vient, dans tous les sens de la vie, un être plus noble, plus complet. Dans cet échange mystérieux, Lui, il apporte l'Infini ; nous, nous apportons la misère qui est notre fonds, avec une bonne volonté constamment en haleine, qui peut et qui doit aller en avant, de la foi simple des dix apôtres, à l'extase silencieuse de Jean.

Tel est le mystère qui faisait dire le même soir au Maître : « Vous n'êtes pas du monde, comme moi-même je ne suis pas du monde. » Le monde ignore ces choses ou les méconnaît. Il ne sait même pas que son rêve toujours déçu, ce rêve d'un amour sans fond, où l'on s'abîmerait d'éternité en éternité, la communion le réalise. A chaque communion, cet amour du Christ semble reculer ses limites et paraît plus immense, plus profond, plus intime aussi, comme l'océan semble s'étendre et s'approfondir à mesure que nous longeons ses rivages.

« O mon Dieu, écrivait l'admirable Newman, sans Toi l'éternité serait un autre nom de

l'éternelle misère. Tu es, seul, la nourriture de l'âme; seul, tu offres toujours quelque chose de nouveau à connaître, quelque chose de nouveau à aimer. A la fin de millions d'années, je te saurai si peu que je croirai seulement commencer à t'apprendre; à la fin de millions d'années, je trouverai en Toi la même douceur, une douceur plus grande, et je croirai seulement commencer à jouir de Toi. Car tu es le siège de tout bien, la substance unique en cet univers d'ombres. Je viens à Toi. A qui irais-je? (1). »

De créature à créature le don est si misérable, et de ce côté de la tombe, l'union est si pauvre! Les cœurs qui aiment, dans leur folie, ont beau rêver d'une unité absolue, ils n'atteignent le plus souvent que les surfaces, et, en dehors de quelques rares privilégiés, le découragement viendrait vite, si l'Ami invisible n'enseignait, avec la force d'être pur, la force de croire, la force de donner quand

(1) Cardinal NEWMAN, *Meditations and devotions*.

même, s'Il ne relevait nos cœurs faibles et lassés. Sans Lui nous ne connaîtrions ni les tendresses, ni les fidélités héroïques; mais sa force divine s'infuse en notre faiblesse humaine, et ainsi les cœurs proches du sien sont les plus nobles, les plus suaves et les plus patients.

Hélas! c'est la honte de l'humanité de demeurer si loin de cet idéal, et de réaliser si peu cette foi. Les églises où Il nous attend demeurent vides; les cœurs où Il descend demeurent froids pour leurs frères et pour Lui, tant Il a de déserts à traverser avant de les atteindre, avant de toucher au fond même d'un être enveloppé d'égoïsme et fasciné par des riens. Il n'en reste pas moins vrai que tous les genres d'héroïsme, la pureté, la charité, le sacrifice de soi, ont leur source au Cénacle, et que les quelques paroles prononcées ici ont créé à jamais une ligne de séparation entre deux humanités. On voudrait baiser à genoux les murailles qui ont entendu les mots divins. Et quel besoin on aurait de

prier ici, où l'intimité du Christ et de l'âme humaine a été scellée! On ne peut rien. Cependant, malgré les prohibitions, malgré les défenses, une petite sœur de charité qui a suivi notre groupe appuie ses lèvres là où l'on croit retrouver la place du Maître; ses larmes inondent la pierre nue, tandis qu'elle parle tout bas au Seigneur...

Et je compare instinctivement ce radieux visage de femme aux visages de ces captives collées, tout à l'heure, contre les grillages de leur harem : et l'abîme se mesure, entre l'humanité avec Jésus présent dans le don de chaque jour, et l'humanité sans Lui...

## LES SŒURS DE CHARITÉ

### A JÉRUSALEM

### I

Partout, c'est une joie pour moi d'entrevoir cette cornette des sœurs de Saint-Vincent-de-Paul. Ici, dans cet isolement total, et avec la sensation pénible que me laisse la profanation du Cénacle, l'impression joyeuse s'accuse à cette rencontre. Je m'attache aux pas de la charmante jeune sœur. Elle est arrivée tout nouvellement de France, mais elle sait, naturellement, jusque dans ses moindres détails, tout ce qui touche leurs œuvres à Jérusalem, et je la questionne sans relâche, tandis que nous suivons les ruelles du quartier juif. Là il faut éviter les boues fétides, malgré la sécheresse de plusieurs mois, et franchir

des tas d'immondices où, parfois, gisent des bêtes mortes que des chiens se disputent. Des enfants malpropres encombrent le seuil des portes. D'une masure basse sort un homme dont je garderai longtemps l'image. C'est le moment des vendanges. Il vient sans doute d'une cuve ou d'un pressoir; mais l'aspect de cet être demi-nu, dégouttant de vin et d'une malpropreté hideuse, nous force à presser le pas. C'est alors, en plein vent, la succession des sordides boucheries. Des ânes trottent devant nous portant, au soleil dévorant, des peaux fraîchement écorchées, et tous ces débris impurs que l'on brûlait autrefois sur le gigantesque autel des holocaustes. Mais la sœur a l'air de n'être rebutée par rien, de ne s'apercevoir de rien. Elle me précède de cette jolie allure martiale qui leur est particulière, et chemin faisant, elle me raconte les débuts de leur fondation.

« C'est dans un tas d'immondices pareil à ceux-ci qu'on ramassa le premier enfant qu'on nous apporta, me dit-elle. Il avait le

crâne à demi dévoré par les chiens. Le pauvre petit ne survécut pas, mais il avait fondé ici notre œuvre des enfants trouvés, à l'heure même où l'on nous renvoyait, à Paris, d'auprès de ces petits malheureux. Ce fut le premier apostolat, à Jérusalem, avec la visite des malades : mais que de difficultés et que d'écueils! Je puis parler de ce qu'ont fait nos sœurs, puisque presque toutes déjà ont reçu leur récompense; mais de la petite maison arménienne où nous étions d'abord, à un local un peu plus grand loué à un Abyssin, et enfin au couvent que nous habitons aujourd'hui, les étapes ont été dures, et la voie parcourue a été la voie douloureuse. Ma chère sœur Sion, qui dirigeait l'œuvre, eut à lutter contre toutes les difficultés : manque de ressources, manque d'appui, ignorance du milieu, découragement des amis, maladies, et jusqu'au dégoût que ne parvenaient pas à surmonter les sœurs plus jeunes, devant des viandes comme celles-ci. » Nous longions les boucheries juives, horribles petites bou-

tiques, noires de mouches, jamais lavées, et desservies par quelles mains!

« Mais, poursuivait joyeusement la sœur, ma sœur Sion avait une si grande âme, et elle aimait tant les pauvres et le bon Dieu! Elle triompha de tout par la force de sa vo lonté; la Providence l'aida par de vrais miracles. Au début, les dépenses de l'installation et la fondation d'un dispensaire où tous les remèdes se donnaient gratuitement, et quelquefois à quatre et cinq cents pauvres par matinée, réduisirent nos sœurs à une telle détresse qu'elles ne pouvaient plus payer leur pain. Les dettes s'accumulèrent; bientôt le boulanger, auquel on devait une grosse somme, menaça de ne plus faire crédit. Comment nourrir les deux cents enfants, vieillards ou infirmes qu'on avait déjà recueillis? Licencier tout ce monde? Je crois que la pauvre sœur n'y aurait pas survécu. Et pourtant, aucune réponse aux demandes de secours, aucune aumône! C'était la ruine de la maison et sans aucun moyen humain de l'empêcher.

Un soir, le dernier jour d'une neuvaine à saint Joseph, tous les bébés de la crèche suppliant : « Mon Dieu ! donnez du pain à maman Sion », — son nom habituel et tendre parmi eux — un pauvre pèlerin français, hospitalisé dans la maison depuis quelques jours, appela la supérieure : « Mais regardez donc sur l'autel, ma sœur, si Dieu n'envoie rien à ces petits ? » Sans grande conviction, mais pour ne pas contrister son pauvre, sœur Sion va vers l'autel, et dans une liasse de papiers trouve cinq billets de mille francs, exactement ce que l'on devait au boulanger. Vous jugez de la stupéfaction de la sœur et du ravissement de tous. Toute la maison criait au miracle. La première explosion de joie passée, on en vint aux explications : et le pèlerin raconta, sous le sceau du secret, qu'il était venu à pied, mendiant son pain, afin de consacrer l'épargne de toute sa vie au sanctuaire le plus délaissé de la Terre-Sainte. Et tandis qu'il s'entretenait dans cette pensée, une voix intérieure lui disait : « Ne laisse pas mourir mes

pauvres! » Il repartit, mendiant encore le long du chemin, et, comme dans les vieilles histoires, personne n'a jamais su son nom. Mais vous pensez avec quel cœur on s'est mis à la besogne pour le bon Dieu! »

Un trait me montra bientôt quels fruits produisait « cette besogne ». Nous longions la mosquée d'Omar, et je m'apprêtais à faire un grand détour, sachant par expérience avec quel fanatisme on en interdit l'entrée. Ni Juif ni Chrétien ne peut y pénétrer sans un cawas (chef d'escorte de chaque légation) de son pays respectif; les autorités turques ont fait une exception unique, pour faciliter les courses des sœurs françaises. Des faits de ce genre en disent plus long que bien des discours. La sœur passa, saluée du charmant salut oriental, à la poitrine et au front. J'ai su, depuis, qu'un des nouveaux chefs, ignorant ce rare privilège, s'était porté un jour au-devant des sœurs pour leur faire rebrousser chemin. Un des anciens l'arrêta, d'une grave et douce parole :

« Laisse passer le ruisseau bienfaisant. »

## II

Tout en causant, nous arrivons dans le faubourg de Jaffa, au beau couvent que la grande religieuse a élevé, Dieu sait au prix de quelles difficultés. Dans la salle où l'on m'introduit et qui est fraîche, malgré la chaleur du jour, une belle figure énergique, intelligente, semble commander encore : c'est la sœur Sion, morte en 1903, pleurée et admirée de tous. La vue seule de ce tranquille visage explique les merveilles qu'elle a pu accomplir. On sent une force. Je suis revenue souvent, trop rarement à mon gré, dans la ruche joyeuse où la sœur de la grande morte, la sœur Vincent Sion, perpétue et agrandit l'œuvre commencée; et ces visites ont été un des charmes de ma vie là-bas. Je ne parlerai pas de la supérieure actuelle : chez Saint-Vincent on ne parle que des morts, et encore brièvement.

Mais tous les détails que je rapporte, je les tiens de première source, et j'ai visité les divers services de la maison dont je vais parler.

Et d'abord, les enfants recueillis par centaines, que le schisme et l'hérésie se disputent : enfants abandonnés, crèche, asile et classes; grâce aux pèlerinages qu'amènent chaque année les pères de l'Assomption, ces petits ont presque tous des marraines françaises : ils leur font honneur par le soin, j'allais dire la coquetterie, avec laquelle on les tient. Ce sont ensuite les incurables dont personne ne voulait; les aveugles dirigés par une sœur, aveugle aussi, qui leur apprend avec la lecture, l'écriture et la musique, tous les métiers dont ils sont susceptibles : tresser des pailles, monter des chapelets, etc. Aux jours de sortie, chaque aveugle a un ange gardien pris parmi les voyants, et la pire des punitions serait d'être privé de s'occuper de ces petits infirmes. Les aveugles le savent, et ils sentent, suivant un mot charmant du

bon Coppée, « qu'être aveugle et être aimé, c'est, dans une terre où rien n'est complet, une des formes les plus exquises du bonheur[1]. »

J'ai vu encore dans la grande ruche les ouvroirs, l'œuvre des jeunes économes, où les riches de la ville apprennent à aider les pauvres; le dispensaire, où des centaines d'indigents se succèdent auprès des sœurs qui les pansent, qui les soignent, qui leur distribuent des remèdes.

Mais en somme, tout cela est commun aux sœurs de charité du monde entier. Et des renseignements que me donne l'aimable supérieure, et surtout de ce que j'apprends par le dehors, et que sa modestie m'aurait caché, je dégage trois œuvres qui ont une physionomie particulière à Jérusalem : la visite des malades, les lépreux, l'hôpital musulman.

[1] Voir l'excellent livre de dom LEGRAND : *Sœur Sion*. Paris, Lecoffre, 1906.

## III

Il y a vingt-cinq ans, lorsque les premières sœurs françaises arrivèrent à Jérusalem (3 mai 1856), les habitudes orientales prévalaient dans cette ville juive et turque, et les femmes, les religieuses surtout, ne se montraient pas en public. Aussi lorsque la sœur Sion manifesta son intention de voir les pauvres chez eux, et d'y envoyer les sœurs deux par deux, le patriarche s'émut, désapprouva presque, et voulut au moins les faire accompagner par un cawas. La sœur Sion tint bon, et refusa. Elle et ses compagnes allèrent partout où on les appelait, chez les pauvres, d'abord, naturellement, mais aussi chez les riches qui les demandaient; elles furent assez heureuses pour soigner et guérir les enfants d'un effendi; le bruit s'en répandit au dehors, et bientôt on les réclama un peu partout, chez les musulmans, chez les juifs, sans que jamais,

elles me l'ont dit bien souvent, elles aient eu à souffrir du moindre manque d'égards.

L'œuvre s'étendit. Des messages leur arrivèrent des villages environnants, les plus proches d'abord, puis au loin, de la grande plaine de Jéricho, où campent des tribus de Bédouins. Il n'y avait alors, en dehors de Jérusalem, ni médecin, ni pharmacien, et les fellahs étaient trop misérables pour appeler personne.

Sœur Sion entreprit la visite de ces villages : et les expéditions furent des jours de fête, pour les pauvres sans doute, mais aussi pour les membres de la petite communauté. Dès l'aurore, après la messe, deux sœurs montaient à âne. Un moukre (conducteur) menait par derrière, soit un âne supplémentaire, soit un chameau, chargé de vêtements, de médicaments et de provisions, que l'on devait distribuer dans la journée. A peine apercevait-on la petite caravane qu'on hissait le drapeau de Terre-Sainte au haut du clocher de l'église s'il y avait une église; sinon, et sans même

qu'il fût nécessaire d'avertir autrement, les premiers enfants qu'on rencontrait couraient en avant, et soulevaient tout le village par leurs cris de joie : « Les oiseaux blancs! Les oiseaux blancs! »

Les premières fois on considérait les sœurs comme de véritables apparitions : les femmes touchaient craintivement le bas de leurs robes, ou leurs cornettes, pour s'assurer que tout cela était bien réel; maintenant on s'est familiarisé, sans que le respect ait diminué; et ce sont, et c'étaient des scènes de l'Évangile : les aveugles, les estropiés, les fiévreux se groupent autour des arrivantes, debout où se traînant par terre; on porte les infirmes qu'on couche sur des nattes. Les sœurs se penchent sur toutes ces misères, bandant les plaies, lavant les yeux, ouvrant les abcès, donnant les remèdes et le linge; et la similitude avec les récits de l'Évangile, et dans la terre même du Christ, est tellement saisissante que, parfois, elles me l'ont dit, elles voudraient demander pardon au Seigneur de tenir

ainsi sa place! Lui, guérissait; elles, elles soignent et elles consolent, entendant parfois sur leur route les paroles qu'on Lui disait autrefois; ainsi une pauvre femme dont le fils venait de mourir : « Si vous aviez été ici, mon fils ne serait pas mort! »

Après les premières consultations, qui durent parfois jusqu'au milieu du jour, on visite les plus malades. Ils sont couchés sur des nattes, ayant autour d'eux, dans l'unique chambre de leur masure, tout ce qui leur appartient : un petit tas de blé, un peu d'huile, un mouton, une chèvre, quelquefois aussi un chameau : une ouverture pratiquée dans la muraille permet alors « à la bonne bête patiente » d'allonger le cou sans difficulté. Quand tout le monde est visité et content, et que tout est distribué, il faut songer au retour : et ce sont des supplications pour que les sœurs ne s'éloignent pas, une reconnaissance et une affection que tous témoignent de mille manières par leurs belles expressions imagées, par leurs sourires, par leurs re-

gards, et le plus souvent par l'offrande du chevreau ou de l'agneau qui est leur unique richesse. Bien entendu les sœurs n'acceptent rien; mais cette gratitude les émeut profondément. L'une d'elles me disait, avec cette gaîté qu'elles ont toutes :

« Ils sont bien meilleurs qu'au temps de Notre-Seigneur. Sur dix lépreux qu'Il guérissait, il en revenait un pour remercier; maintenant ils reviennent tous. »

On visitait ainsi autrefois une douzaine de villages, entre lesquels Siloé, Béthanie, Aïn-Karim, Aboudis, Bethléem. Maintenant les vœux des pauvres sont en partie exaucés : il y a des sœurs de charité à Saint-Jean, à Caïffa, à Nazareth, à Bethléem, où les sœurs font des prodiges aussi avec leur hôpital et leur orphelinat. Une sorte de relèvement lent s'opère partout; peu à peu les femmes secouent l'apathie et la malpropreté dans laquelle elles croupissent ainsi que leurs bambins, dont les maux d'yeux tiennent en grande partie au manque de soins; elles apprennent l'ordre;

elles travaillent au lieu de mendier. Les plus intelligentes deviennent d'habiles ouvrières; j'ai acheté, par l'intermédiaire de la Supérieure de Bethléem, un devant de robe, au petit point, exécuté par les Bethléemitaines d'après les vieux dessins de leurs robes de noce. Ce sont des arabesques vives, sur l'exquise robe blanche ou bleue aux larges manches en pointes; les plus riches de ces tuniques sont brodées du haut en bas; les plus simples ont seulement un galon. Puisque j'y songe, en passant (et c'est la seule prière que je me permettrai de faire à toutes les institutrices de cet Orient) je voudrais qu'elles gardent aux enfants leur costume national, cette tunique et ce voile qui donnent aux petites Bédouines des airs de madone.

## IV

Je ne puis entendre nommer les lépreux sans revoir, sur les chemins de décombres

qui descendent de la porte Sitti-Mariam à Gethsémani, les malheureux accroupis ou couchés qui vous poursuivent de leur plainte éternelle. C'est l'horreur humaine : plus d'yeux, quelquefois plus de lèvres, des membres difformes, une peau affreuse à voir... Je retrouve encore, au moment où j'écris ces lignes, l'impression que me faisait une jeune mère, un enfant dans ses bras, l'allure exquise d'une vierge des primitifs, et cette démarche royale qu'elles n'ont qu'ici, mais aveugle, le visage ravagé couvert de linges saignants. Elle nous poursuivait sans se lasser, du bas de la colline aux portes de la ville, et recommençait à chaque passant, montant ou descendant avec la même plainte monotone : « Bakshish! Bakshish! » Car, s'il leur est interdit d'entrer dans les villes ou dans les villages, ils ont le droit de recueillir, sur les routes, des aumônes qu'ils versent à une caisse commune. A Siloé, où ils sont réunis, ils ont un chef, nommé par le conseil de la ville, qui les régit en tout : ils lui obéissent avec exacti-

tude et vivent en bonne harmonie. Ils peuvent se marier entre eux, mais ils sont à jamais séparés du reste des hommes...

La première fois que les sœurs pénétrèrent dans cette cité de la douleur, où personne, au moins d'une façon régulière, n'était jamais venu avant elles, c'était bien le : « Laissez toute espérance, vous qui entrez » que Dante écrivit sur la porte de son enfer. Ni une parole de consolation, ni un calmant, ni un remède n'avait jamais atteint cette extrémité de la souffrance humaine. L'air était irrespirable ; les horribles plaies, envenimées par le vent et par la poussière, s'étalaient au grand soleil; la mort elle-même n'avait aucun soulagement. Les sœurs se mirent à l'œuvre avec courage. On pense avec effroi à ce que durent être les premiers nettoyages des pauvres huttes et des pauvres corps! Mais bientôt, sans qu'aucun remède souverain soit encore trouvé, hélas ! les baumes qui adoucissent, les pansements faits avec du linge fin venu de France, par-dessus tout, les douces, les

maternelles paroles, transformèrent ce séjour d'horreur. Les sœurs vinrent régulièrement panser les plaies deux fois par semaine, plus souvent s'il était nécessaire. Le grand rêve de la sœur Sion était d'avoir à elle un hôpital de lépreux où elle les soignerait selon son cœur. Ce rêve est réalisé.

Maintenant bien des étrangers illustres se sont succédé à Siloé; chaque année les pèlerins visitent les lépreux, leur offrant un repas, des vêtements et du linge. Ils ne sont plus seuls : mais jamais leurs bienfaitrices n'ont cru faire un acte héroïque, en soignant l'horrible maladie contagieuse. La reconnaissance de ces pauvres gens les confond; elles en parlent avec attendrissement, quelquefois avec un sourire. L'on me racontait qu'un de ces malheureux, mourant, consolé par l'une d'elles, lui disait tout bas : « Mahomet te prendra en Paradis, et tu ne passeras pas par le puits des âmes. »

## V

L'un des supérieurs des Lazaristes écrivait un jour :

« Les Turcs ne discutent pas, ils voient. Sourds à un raisonnement, ils sont sensibles à un bienfait; et la reconnaissance est le chemin le plus sûr pour les conduire à la vérité. Ils sentent quelque chose de surnaturel dans une femme qui a traversé les mers et tout sacrifié pour venir panser leurs plaies et partager leurs douleurs. »

Or, il y avait cinq ans que le Turc voyait ainsi les sœurs à l'œuvre, lorsque, en 1891, le gouverneur de Jérusalem, Ibrahim Hakki Pacha, leur offrit de prendre la direction de l'hôpital qu'il fondait, avec les subsides de la Porte. Soutenue par ses supérieurs, la sœur Sion accepta la mission qui lui était offerte, et sa dignité naturelle était si grande

qu'elle se trouva aussi à l'aise, au milieu du sérail turc, que parmi ses pauvres.

Le sérail militaire se compose d'un membre de chaque nation, du chef de chaque religion reconnue, et enfin du conseil de la ville, quelque chose comme notre conseil municipal; c'est d'accord avec tous ces fonctionnaires et avec les membres des divers consulats, que le pacha avait appelé les sœurs de Saint-Vincent comme auxiliaires. Le jour de l'inauguration les sœurs arrivèrent à la dernière minute; elles achevaient à peine l'aménagement intérieur. Les soldats présentèrent les armes, le pacha envoya au-devant d'elles une escorte de janissaires, et tous les membres du sérail, toute la suite du gouverneur et le gouverneur lui-même se levèrent à leur entrée. Le pacha les accueillit avec une courtoisie extrême et leur souhaita la bienvenue en un français excellent; il les pressa de demander ce qu'elles croiraient utile à leurs malades ou à elles-mêmes. Il insista spécialement pour savoir si les appartements qu'on

avait aménagés pour elles leur suffiraient.

« Excellence, nous nous serions contentées de bien moins », dit la sœur Sion, avec sa rondeur de soldat.

« Vous en aurez bien d'autres en Paradis », reprit-il doucement. Il se tourna vers son sérail, s'informant de l'impression que leur causait la visite de la maison : tous exprimèrent la satisfaction la plus grande.

« Pour moi, dit le grand Rabbin, ce que j'ai le plus admiré ici, ce sont les Sœurs de Charité. Depuis cinq ans, elles sont les mères et les sœurs de la Jérusalem qui souffre... »

Alors se passa une cérémonie émouvante. Le chef de la municipalité, Salim Effendi, réunit tous les employés de la maison : infirmiers, jardiniers, domestiques, et leur fit jurer obéissance aux sœurs; puis tous les chefs de service, médecins, pharmaciens et ce que nous appellerions ici les administrateurs, défilèrent à leur tour et jurèrent de respecter les sœurs. Chacun fit ce serment dans sa langue, et selon les rites de son pays.

« Ils n'y ont jamais manqué, me dit la supérieure. Il y a plus de quinze ans que tout fonctionne sans difficulté : notre seule peine a été de persuader aux pauvres Bédouins d'échanger les nattes ou la terre nue, contre des lits, et leur abayèh (grand manteau qu'ils ne quittent pas) contre du linge blanc. Mais, là encore, la reconnaissance de nos malades est admirable, et le bien est trop facile! »

En cet automne de l'année 1907, j'ai rencontré le pacha, ses officiers, le clergé grec et toute la suite du prince qui se rendaient de nouveau à l'hôpital. C'était, au grand soleil, un éblouissement d'or, de broderies, de décorations, de plaques enrichies d'émaux et d'une profusion de brillants dont notre pauvre Europe ignore les merveilles. Les beaux visages de ces hommes, les plus loyaux et les plus sûrs de tous quand le fanatisme ne les aveugle pas, la richesse des uniformes, les belles attitudes des popes grecs, et la dignité du prince formaient un ensemble imposant. Ils allaient inaugurer une aile nouvelle à

l'hospice, au jour anniversaire de la naissance du sultan, et la courtoisie et le respect du jeune gouverneur envers les sœurs de Charité ne le cédèrent en rien aux égards de Selim Hakki. Par une recherche délicate, il appela les religieuses « ma mère », et les réunit toutes ensemble d'un côté de la salle de réception, tandis que, d'un geste, il groupait ses officiers de l'autre. Il trouva pour remercier les sœurs de leur dévouement dans ces quinze années des paroles admirables, accueillies par les applaudissements de tous. Puis les assistants prièrent ensemble, les mains levées, appelant sur le sultan, sur les religieuses et sur leurs pauvres, les bénédictions de Dieu.

Et c'est fini. Les sœurs restent seules entre les malades et les mourants. Peut-être, dans leurs derniers songes, les musulmans les confondent-ils avec ces anges qu'ils pressentent, sans les connaître, lorsqu'ils demandent naïvement si elles descendent du ciel ? Peut-être ce vol « d'oiseaux blancs » écarte-t-il les terreurs de la mort ? Et je pense à un vieil iman

de sainte Sophie dont on m'a raconté l'histoire. Cet homme avait joui de tout ce que la vie promet; et, presque centenaire, il s'en allait doucement. Sur le point de mourir il appela l'un des siens et lui demanda de se rendre jusqu'à l'hôpital et de ramener, pour un agonisant, les premières sœurs qu'il rencontrerait. Il avait tout connu. Il avait tout oublié. Mais un rêve de pureté flottait au seuil de son âme obscure, et il voulait s'endormir sur ce grand rêve, le plus beau qu'il eût jamais fait. Les sœurs vinrent : et vraiment quel artiste ne verrait ce tableau ? Les religieuses aux cornettes blanches, dans ce salon turc, devant ce vieillard accoudé sur des coussins et sur des nattes, les accueillant de ces beaux gestes lents qui font penser aux antiques patriarches : et l'on recueille avec émotion les paroles que leur dit ce poète : « Je n'ai pas voulu quitter la terre sans revoir ce qu'elle a de meilleur. »

# DU CÉNACLE A GETHSÉMANI

La conversation se prolonge, tandis que nous allons et venons dans le grand corridor frais, au milieu de la chaleur ardente du jour, et volontiers nous resterions longtemps encore chez les sœurs de Charité. Mais nous devons réaliser aujourd'hui un projet formé depuis longtemps, et suivre, avec le père Giovanni, la route du Cénacle à Gethsémani. Je le sais, il faudrait parcourir ce chemin entre dix et onze heures du soir, aux rayons de cette lune nouvelle dont nous admirions, hier, les reflets fauves sur la terre aride : le Seigneur et les apôtres quittèrent le Cénacle, vers ces heures de la nuit, le 14 Nisan. Mais nous n'avons, hélas, que quelques semaines à passer à Jérusalem, le mois de Mars ne nous retrouverait plus ici, et les portes de la

ville se ferment au soir. Nous nous réunissons donc à nouveau, quelques amis et moi, à cinq heures, devant le Cénacle, autour du R. P. Giovanni.

J'ai parlé quelque part, je crois, de la candeur enfantine de ce moine des « fioretti », de son âme simple et brûlante d'amour de Dieu et de « ses frères », car comme saint François d'Assise, il donnerait volontiers ce nom de frère à toute créature, aux bambins de la route, aux agneaux, aux oiseaux eux-mêmes auxquels il parle sur le chemin. Je l'ai vu, lorsqu'un chameau accroupi barrait l'étroite ruelle où nous devions passer, prendre la bonne grosse tête dans ses mains, avec de douces paroles italiennes : « Allons, bonne bête, patience, détourne-toi un peu. » C'est, à Casa-Nova, un des guides attitrés des pèlerins. Tout le monde se le dispute. Il parle difficilement le français, et achève souvent sa pensée en italien. Mais aucun de nous ne s'en plaint, et, ce soir en particulier, bientôt nous ne nous en apercevons plus. On dirait, tant sa

foi est vive, qu'il a suivi le Seigneur sur le chemin, avant de nous y conduire; l'âme limpide transparaît, à travers les paroles imparfaites, et ses explications se mêlent de prières brûlantes.

## I

« Je ne sais si vous n'avez pas été obligés de passer trop vite au Cénacle, nous dit-il; mais enfin vous aurez remarqué que Judas sortit « lorsque déjà il faisait nuit » (S. JEAN, XIII, 38), et l'âme de ce malheureux elle-même était la nuit. Le pauvre Pierre » — c'est un des termes familiers du P. Giovanni, qui semble connaître à fond le caractère de chacun des apôtres — « le pauvre Pierre avait entendu le Seigneur prédire son reniement, et puis ajouter qu'Il prierait pour lui, qu'Il comptait sur lui pour que, après sa conversion, il confirmât ses frères dans la foi. Avez-vous observé la similitude entre Pierre

et Job : « Satan t'a demandé pour te cribler comme le froment » ? (S. Luc, xxii, 31.) C'était très glorieux pour Pierre. Aussi était-il à la fois humilié et heureux. Ces paroles, celles du chapitre xiv° de saint Jean, bien d'autres qui ne nous sont pas rapportées et enfin le chant du Hallel prirent encore du temps. Le Seigneur et les apôtres durent quitter le Cénacle vers les dix heures.

Tous, autour du Maître, ce soir-là, se groupaient oppressés et ravis. Nous ne pouvons retrouver leurs traces dans la ville, parce que l'ancienne enceinte est déplacée, et que les vieilles portes sont murées et détruites. Mais il est très probable qu'ils coupèrent au plus court dans les rumeurs de fête et sortirent par l'antique porte du Sud. Nous allons les retrouver tout à l'heure, à l'angle sud-est des remparts d'Hérode, au bord de la vallée du Cédron ; et, en suivant la vieille muraille, nous serons toujours sur les pas du Maître jusqu'à Gethsémani.

Nous quittons les abords du Cénacle, envi-

ronné des cimetières chrétien, arménien et musulman et nous nous enfonçons dans le misérable quartier juif, dont nous parlions tantôt.

Il est vrai qu'il y a bien là une pauvreté et un entassement sordides que la ville opulente de jadis ignorait; mais, des spectacles comme ceux que nous avons sur les yeux m'ont toujours inspiré des doutes sur la parfaite splendeur de la Jérusalem antique et les hyperboles de Josèphe; et volontiers je croirais à quelque Babel disparate, à un mélange de splendeurs, de luxe, et de détails choquants, avec ce manque total de délicatesse et de propreté, communs à tout cet Orient.

Nous franchissons l'antique porte Stercoraire — pourquoi a-t-elle changé ce nom en celui de « porte des Maugrebins » ? — et nous nous retrouvons à l'air libre, hors de la ville, dans la désolation de la vallée du Cédron. A cet angle sud-est, la muraille, haute de cent cinquante pieds, est encore enfoncée de vingt-quatre mètres dans la terre. Mais les blocs

antiques affleurent encore le sol actuel, grands blocs bruts, de cinq à sept mètres de longueur, posés les uns sur les autres, sans ciment, avec une précision parfaite. L'effet est admirable. Ces vieux murs de Jérusalem, dont le sommet et les créneaux sont l'œuvre plus récente des Turcs, montrent comme en des plans successifs, les différentes phases de l'histoire nationale : Salomon, Hérode, les Romains, les Croisés, les Turcs, y ont inscrit leur passage; et nous nous attardons devant les grandes pierres du temps d'Hérode.

En ce soir de Nisan, Jésus a dû contourner cet angle des remparts. Peut-être, ces énormes assises, enfoncées si profondément et encore visibles par place, se sont-elles renvoyé l'écho de sa voix. Nous nous asseyons à leur pied, tels des enfants auprès d'aïeules endormies, attendant au réveil les histoires que, seules, elles savent. Mais les vieilles aïeules ne se réveillent pas. Elles ont groupé autour d'elles des tombes de Mahométans ; en face, sur le mont du Scandale, d'innombrables

tombes juives dorment comme elles. Là, autrefois, pour l'amour des femmes, Salomon éleva des autels aux faux dieux.

« Il bâtit sur la montagne qui est en face de Jérusalem, un haut lieu pour Kamos, l'abomination de Moab, et pour Moloch, l'abomination des fils d'Ammon.

« Il fit de même pour toutes ses femmes étrangères qui brûlaient des parfums et offraient des sacrifices à leurs dieux. » (I Rois, xi, 7-8.)

Quelques monuments sont disséminés à nos pieds : tombes de Josaphat et de saint Jacques, d'Absalon et de Zacharie. Ces deux dernières, différentes des tombes juives ordinaires, semblent remonter au temps d'Hérode et avoir été bâties pour quelque commémoraison. Notre-Seigneur regardait ces sépulcres, du haut des terrasses du Temple, lorsqu'il s'écriait : « Malheur à vous, qui bâtissez des tombeaux aux Prophètes! » Cette malédiction ajoute à la désolation de cette vallée de cadavres et de cendres dont parle Jérémie.

Un grand vent se lève et passe, soulevant la poussière des décombres et la poussière de ceux qui dorment : et c'est d'une mélancolie inexprimable, dans ce désert, au pied du mur formidable...

## II

« Nous sommes moralement sûrs, commence le père Giovanni, que Jésus a pris le chemin que nous suivons maintenant. Ses yeux se sont posés sur cet angle de mur. Mais les antiques pentes d'Ophel, que nous dominons, étaient alors couvertes de vignes : et Lui qui empruntait les comparaisons les plus simples aux objets familiers d'alentour, ouvre son discours, hors des portes, par les mots : « Je suis la vigne, et vous êtes les branches. » Entre ces paroles qui forment le premier verset du chapitre XV[e], et les dernières paroles du chapitre XIV[e] : « Levez-vous, sortons d'ici », le Seigneur demeura silencieux, en traversant

la ville. Ce qu'il avait à dire demandait la solitude et la nuit. Lisez dans saint Jean le discours après la Cène. »

L'un de nous lit les admirables chapitres xv[e] et xvi[e] et nous abordons, comme le dit Bossuet, « les profondeurs qui font trembler ». Mais le P. Giovanni ne cite pas Bossuet et son cœur brûle plus qu'il ne tremble. Il nous dit :

« Mettez-vous bien dans l'esprit que ces incomparables discours ne sont que des fragments, que bien d'autres pensées ont été échangées entre le Maître et les disciples. Mais on a gardé l'essentiel. Jésus va dire adieu aux siens; il nous dit adieu aussi, cher Maître, sur ce chemin, et comme ceux qui vont mourir essayent de graver leurs dernières volontés, en s'y exprimant en quelque sorte eux-mêmes, Lui, il se montre en face des hommes, dans la plénitude de sa Loi et de son amour : ceux qui refusent d'y adhérer sont jetés et brûlés dehors comme le sarment inutile. Ceux qui se donnent, et qui vivent de Lui... »

Un sourire ineffable passe sur le visage du R. P. Giovanni. Il continue avec une tendresse d'enfant :

« Écoutez. Je cherche à résumer, mais je ne peux pas. A ceux-là Il est tout. Je me borne à ce qu'Il nous dit ce soir. Il est la voie, le pont unique jeté sur le gouffre qui sépare ce monde et l'autre; Il est la vérité, au sein du mensonge des apparences; Il est la vie, la seule vie, présente et éternelle. Il est la paix, Il est la joie. Il est l'amour. Il garde les siens. Il leur prépare une place. Il est la sûreté éternelle. Tout cela est absolu en Lui. Il est cela. Pour nous, tout cela est relatif, et se réalise à mesure que nous avançons. Il envoie l'Esprit qui nous aide à sonder les profondeurs de l'abîme : comment Il nous aime, comment le Père nous aime...

« Pauvre Philippe qui lui demande : « Montrez-nous le Père ! » Il n'avait encore rien compris. Le Seigneur le lui explique doucement; Il nous explique doucement aussi ce que nous ne savons pas... Mais c'est très

étrange. Il est très doux, et Il est très exigeant. Voyez, Il demande à ses apôtres et à nous la séparation du monde; Il leur dit qu'on les haïra, qu'ils auront des épreuves, qu'on les fera mourir... C'est très dur, cela. Et, après cette séparation, Il demande l'union à Lui. Non pas une union fugitive ou passagère, un moment d'exaltation ou de ferveur. Il ne dit pas « passez » ; Il dit « demeurez en moi », « demeurez dans mon amour », et pratiquement, simplement en observant ses préceptes, et le premier de tous, la bonté envers les autres. Que tout cela est simple! »

Nous l'écoutons sans l'interrompre. Un de mes amis me dit tout bas : « Mais ne croyez-vous pas qu'il l'a connu ? » Le P. Giovanni continue, les yeux fixés sur le soleil qui s'en va :

« Séparation, union, voilà les deux mots des adieux. Vivre, en Lui, comme dans l'atmosphère qu'on respire; croire; se confier, et alors tout ce qu'on veut, on le lui demande et Il le donne. Il nous le répète si souvent ce soir : « Si vous demeurez en moi, si vous demeurez

« dans mon amour, vous demanderez tout, et « il vous sera donné... » Ce sont les prérogatives de l'intimité de tout obtenir ainsi : à mesure que nous avançons dans cette intimité notre puissance croît. Nous n'avons rien; nous ne sommes rien; nous ne pouvons rien sans Lui. Il nous le répète, cher Maître, de peur que nous devenions comme des Pharisiens. Mais Lui a tout, et quand nous nous confions à Lui, nous abandonnons le sol mouvant pour nous appuyer sur le roc... »

A mesure que cette âme mystique parle ainsi et s'épanche, je regarde des rabbins monter tristes et noirs, dans les premières ombres; des effendis magnifiques passent au loin, sur la route, au trot de leurs chevaux fiers et légers; au point où nous sommes, tout est parfaitement silencieux et tranquille; mais par la porte de Saint-Étienne, des Bédouins s'en reviennent, là-bas, avec des cris, poussant devant eux leurs chèvres noires; des touristes rentrent, à quelque distance, et le bruit de leurs conversations futiles

parvient jusqu'à nous. Ni ces hommes, ni ces femmes ne savent les pensées qui nous occupent, ou ils les maudissent. Je regarde tristement le petit groupe que nous sommes — quatre ! — perdus dans ce désert. Et un sentiment d'isolement et d'abandon me saisit, comme si le grand vent qui se lève effaçait la traces de Ses pas, parce que les hommes se détournent, indifférents, du chemin où Il a prononcé les éternelles paroles.

Je ne sais si le P. Giovanni suit ma pensée, mais il reprend :

« Les Apôtres étaient bien perdus, eux aussi, autour de Lui, dans cette nuit où des millions d'hommes remplissaient Jérusalem. Mais eux seuls vivaient de la vraie vie. Ils ont donné leur sang pour faire connaître cette vie au monde. Ceux qui ne vivent pas de cette vie sont déjà morts. »

Et tout de suite, dans sa pitié céleste :

« Mais le Seigneur ne condamne pas toute cette Jérusalem indifférente. S'Il n'est pas venu, s'Il ne leur a pas parlé (S. Jean, xv, 22),

Il pardonne. Mais nous, nous serions sans excuse à ses yeux. »

## III

Nous suivons le mur oriental de Jérusalem et nous arrivons devant la porte Dorée, fermée maintenant, reconstruite au temps de Justinien, mais dont les chambranles et les assises remontent au temps d'Hérode. Le grand mur massif qui supporte à présent l'esplanade du Haram-es-Shérif, et qui soutenait autrefois les cours du Temple, s'enfonce encore profondément dans le sol : on accédait jadis à la porte orientale par un pont, ou par ces marches visibles encore, en partie, au fond de la vallée. Et l'on a la sensation, toujours, de marcher sur des décombres qui croulent à chaque pas, tandis qu'on avance entre les pierres droites des tombes musulmanes, dans la cendre grise du sol.

En face de nous, le Mont des Oliviers se détache sur un fond d'une pourpre violente : tout à fait à nos pieds, le jardin de Gethsémani se noie déjà dans l'ombre; tout est silencieux, et chacun reste perdu dans sa pensée. Mais le P. Giovanni nous arrête devant la porte Dorée :

« On assigne plusieurs places à la dernière prière de Jésus-Christ, nous dit-il; les uns veulent l'entendre au Cénacle, ce qui est contraire au texte de saint Jean : « Levez-vous, « sortons d'ici »; les autres, au Temple, qui, à la vérité, s'ouvrait à minuit ce jour-là, mais seulement pour les sacrifices; d'autres à Gethsémani : mais le Christ n'avait pas encore franchi le Cédron (S. Jean, xviii, 1). Pour moi, j'ai toujours cru que, avant de descendre vers les ténèbres de Gethsémani, Jésus pria ici pour la dernière fois, avec les siens, « mais un peu en avant d'eux », sur le chemin, clair de la clarté des étoiles, devant le Temple fermé. Il dut prononcer ici la prière suprême. »

Le P. Giovanni lit alors le XVII^e chapitre de saint Jean.

Certes, la prière du Seigneur demeurera toujours le meilleur héritage de l'humanité. Beaucoup parmi nous se souviennent de l'heure où pour la première fois peut-être au hasard, hélas! ils l'ont lue, et ils l'ont comprise; mais il faut avoir entendu les calmes, les sublimes paroles, aux premières heures du crépuscule, devant les murs de la ville enclose, dans le grand silence de ce désert où les adieux du Maître semblent éveiller des échos d'éternité :

« Jésus levant les yeux au ciel, dit : Père, l'heure est venue, glorifiez votre fils, afin que votre fils vous glorifie. »

Lorsque la lecture du XVII^e chapitre de saint Jean est terminée, le père Giovanni se recueille un moment, puis il reprend à voix basse :

« Je ne prie pas seulement pour eux, mais pour ceux qui par leur parole croiront en moi. »

Il ajoute :

« Il prononça ces mots pour nous, pour chacun de ceux qui croient. Et que faisons-nous ici, si ce n'est un acte de foi ? Il priait donc pour nous. Il pensait à nous, ici, à la place où nous sommes. »

Il pensait à nous, ici, à la place où nous sommes !

Maintenant, les paroles du P. Giovanni ne nous arrivent plus qu'indistinctement. Le mystère de Sa prière que nous ignorions dans les jours heureux de Tibériade, Jésus l'a révélé devant l'agonie et la mort. La sérénité dans l'offrande, et tout à l'heure, la désolation mortelle qui la suit, sont des mouvements divins et humains, — les suprêmes, les dernières luttes humaines. Il nous apprend à quitter la terre, et Il nous livre le secret de la tendresse éternelle, dans le brisement des adieux. Il nous apprend surtout à remettre nos âmes au Seigneur dans une confiance sans limites.

« Lui, conclut le P. Giovanni, il pouvait

dire au Père : « Glorifiez votre fils. » Nous, pauvres pécheurs, nous disons : « Pardonnez « à votre fils », mais avec l'abandon de ceux qui l'ont entendu ici : « Je veux que, là où je « suis, ceux que vous m'avez donnés soient « aussi. » Demandons-lui de dire ce « je veux » pour nous, pour tous, et de nous consommer dans l'unité éternelle. »

Une immense paix descend dans le crépuscule calme. Un moment, nous nous appuyons aux assises énormes, aux antiques montants de cette porte que Ses mains, peut-être, ont effleurés, contre lesquels Il a prié. Tout se tait. L'enveloppement gris des soirs monte vers nous du fond de la vallée voilant l'horizon, et peu à peu, les alentours tout proches. Une sécurité divine entre en nous avec les paroles du Seigneur. Elle nous pénètre. Elle atteint jusqu'aux racines mêmes de nos âmes, en face de la vie, en face de la mort... Nous ne pouvons nous arracher à ce silence, à cette ombre, à cette heure, aux pierres rugueuses contre lesquelles notre tête

s'abandonne sous les mains invisibles, sous les mains bénissantes du Seigneur.

Il a pensé à nous, Il a prié pour nous au seuil de son agonie, ici, à la place où nous sommes.

# GETHSÉMANI

> J'ai pensé à toi dans mon agonie. J'ai versé telles gouttes de sang pour toi.
>
> (PASCAL, *le Mystère de Jésus.*)

Nous reprenons, le lendemain, la route de Gethsémani, vers les mêmes heures de la fin du jour, les seules où l'on puisse s'aventurer hors de sa demeure ou, du moins, en dehors des rues voûtées, par ces chaleurs torrides de l'été. Le temps est gris et brûlant, on croirait à un orage prochain; mais mon guide m'assure que ces nuages vont se dissiper : ils annoncent seulement la pluie pour dans quelques semaines. Le vent souffle toujours. Il vient de Moab et porte avec lui la fièvre. Il tombera, comme chaque soir, à la nuit close,

avec les derniers reflets du jour. Tout ce versant oriental de Jérusalem est d'une mélancolie encore plus prenante sous ce voile de nuages et sous les rafales du vent. Et chaque pas dans ces pierres qui roulent, et parmi les décombres qui vont croulant, semble imprimer en nous un sentiment plus profond de désolation et de mort.

Nous sortons de la ville par la porte de Saint-Étienne appelée aussi Bâb Sitty Myriam, porte de Madame Marie, sans doute à cause du voisinage de ce qu'on croit être le tombeau de la Vierge au bas de la colline; d'autres le placent à Éphèse et la question n'est pas résolue. Les remparts s'enfoncent ici à trente-six mètres de profondeur. Jérusalem se levait autrefois d'un seul jet du fond de la vallée au faîte des tours du Temple. Au bas, le torrent desséché du Cédron coupe toujours cette antique vallée du Roi, « où Melchisédech, roi de Salem, vint à la rencontre d'Abraham avec du pain et du vin. » (Gen., xiv, 19.) A droite se pressent les innombrables tombes juives, entassées comme

des matériaux qui attendent quelque construction gigantesque. Elles se serrent les unes auprès des autres, là où doivent se tenir, suivant leur croyance, les assises effrayantes du jugement : longtemps les juifs dispersés faisaient rapporter leurs cendres sur ces pentes, dans leur souci aveugle de la lettre :

« Que toutes les nations se lèvent
« Et qu'elles montent à la vallée de Josaphat,
« Car c'est là que je siégerai pour juger
« Toutes les nations d'alentour. » (III Joël, 2.)

Ils répètent ces choses, et ils ignorent que pour adoucir ces perspectives redoutables, « nous avons été guéris par les meurtrissures » (Isaïe, III, 5) de Celui qui a sanctifié en Lui notre agonie et notre mort.

Nous descendons la pente raide qui mène au petit pont jeté sur le Cédron; à gauche, s'ouvre l'entrée de la chapelle souterraine de la Vierge. A quelque heure que l'on passe, les échos des cérémonies grecques ou arméniennes arrivent par la porte ouverte, et c'est

une psalmodie discordante, aiguë, mêlée à des bouffées d'un encens très rare, à des odeurs de cierges.

Une impasse conduit en quelques pas à la grotte de Gethsémani.

## I

Elle est à demi obscure, longue de 17 mètres sur 9 mètres de largeur, et grâce à Dieu, elle est à peu près intacte et dans l'état primitif. Quatre autels et quelques pauvres sièges sont adossés aux parois nues des roches, aux piliers bruts qui soutiennent la voûte. Les peintures antiques sont effacées, les mosaïques disjointes et perdues sous les pas des pèlerins. Un grand recueillement emplit la crypte retirée hors des chemins battus, et l'ouverture qu'on a pratiquée en haut n'empêche pas la demi-obscurité constante. Tout est mystérieux ici, silencieux et calme. Le matin de très bonne heure le père gardien

célèbre la messe dans la Grotte : mais les prêtres et les fidèles peuvent s'y rendre à quelque heure que ce soit, car ce sanctuaire est uniquement catholique et, comme le Jardin de l'Agonie lui-même, appartient aux franciscains.

Jésus avait coutume de venir en ce lieu. Il y laissa les apôtres au soir de la Pâque, au seuil des grandes douleurs. Les admirables paroles d'adieu et la prière après la Cène, d'une sérénité divine, finissaient à peine, et voici que « les eaux du torrent ont submergé son âme » (Ps. 68). La peur, l'abattement, l'angoisse de l'homme devant la mort fondent sur ce Dieu-homme et l'assaillent. Il s'éloigne prenant seulement Pierre, Jacques et Jean, les plus chers, les témoins de sa transfiguration, ceux qui, entre les autres, semblent représenter la tendresse et la force. Il fait quelques pas avec eux.

Au sortir de la grotte, un amas de roches — ces roches appartiennent à toutes les confessions — indique, selon la tradition, le lieu où

les trois disciples demeurèrent; Jésus s'était séparé des huit autres, en leur recommandant seulement de veiller et de prier, sans parler de lui-même. Mais à peine seul avec ses amis, il laisse percer l'angoisse qui l'étreint :

« Mon âme est triste jusqu'à la mort. Veillez et priez avec moi. »

Il leur confie sa douleur, dans un appel à leur sympathie. Mais pour subir cette douleur, pour se livrer à elle, Il s'éloigne; Il s'enfonce volontairement dans l'océan d'amertume. Il est seul. Il ne peut être que seul. Lorsque Jésus dit que « le fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête », il ne parle pas seulement de sa pauvreté au dehors, mais encore, au dedans, de l'indigence de ses amitiés humaines, et la solitude est comme la rançon de sa hauteur divine.

Il ne lui reste plus qu'une heure à passer sur la terre avant l'abandon volontaire à « la puissance des ténèbres ». Il garde le secret de cette heure entre son Père et Lui. O mon

Dieu! Il est tellement vrai que tant qu'on peut parler, tant qu'on peut dire à un ami : « Demeurez avec moi », on n'a pas encore atteint le fond des douleurs. Mais quand toute sympathie, même la plus chère, n'arrive que de loin et semble n'éveiller en nous aucun écho, alors vraiment, pour parler comme le prophète, « nous sommes tombés dans le gouffre, et les flots nous ont submergés ».

Il s'éloigne à la distance d'un jet de pierre : nous suivons les pas du maître, et nous pénétrons à sa suite dans le triste Gethsémani. C'était autrefois un terrain vague empli seulement de l'ombre des oliviers sacrés. C'est maintenant une sorte de jardin de curé : fleurs multicolores, rocailles, petit mur autour du grand reliquaire. Les bons pères cherchent à satisfaire la piété des pèlerins en leur distribuant des fleurs. Mais, non ; mieux valait seulement l'enclos désert, bordé d'une haie de cactus, et, comme souvenir, un peu de cette poussière dans le creux de la main. Les oliviers contemporains de Jésus-Christ sont

disséminés çà et là; vieux troncs creusés, ravagés, soutenus par des maçonneries qui semblent faire bloc avec eux, comme quelque antique ruine couronnée de feuilles et de fruits. Plusieurs de ces arbres ont six à huit mètres de tour : ces géants ont l'air plus solitaires encore et plus tristes avec ces fleurs à leurs pieds. Et volontiers on se demanderait, avec un juif éloquent, « si les divers ordres de la nature, aussi bien que les générations humaines, auraient leurs Henoch et leurs Élie pour rendre témoignage à la fin des jours ? (1) »

## II

C'est dans l'obscurité de la nuit, assombrie encore de leur ombre, c'est auprès d'eux que « Jésus, avec de grands cris et avec des larmes, offrit des supplications et des prières à Celui qui pouvait le sauver de la mort » (HÉBR., V, 7).

(1) Le R. P. Th. RATISBONNE, *Premières impressions de Jérusalem*.

C'est là qu'Il s'agenouilla d'abord, et puis qu'« Il se jeta contre terre » (MARC, XIX, 35), avec les paroles :

« S'il est possible, que ce calice s'éloigne... »

L'horreur instinctive d'une nature intacte et sans péché pour la mort, et une mort dont Il prévoyait chaque torture, le fait frémir et trembler. L'on s'est demandé comment un tel effroi avait pu saisir une âme aussi forte, quand tant d'êtres stoïques avaient envisagé, impassibles, des supplices cruels. On s'est demandé, avec Bossuet pourquoi le fils de Dieu a lâché la bride aux tempêtes, a permis au vent d'agiter les ondes et de pousser s'il le pouvait les flots jusqu'au ciel? C'est que ce Dieu homme est devenu l'exemple et le type de l'homme parfait, et le stoïcisme n'est pas le plus haut degré où l'humanité puisse atteindre. L'héroïsme n'est ni la négation de la douleur, ni l'indifférence en face d'elle; mais une volonté qui va au but, malgré les tressaillements de la sensibilité et les répugnances de la chair.

En Lui, du reste, ce n'étaient là que les dehors de la souffrance ; un abîme plus profond, plus mystérieux se creusait sous cette répugnance humaine. Et c'était surtout l'âme pure, l'âme sainte qui frémissait sous l'épouvante et la malédiction du péché. Si nous pouvions mesurer l'amour de Jésus-Christ pour Dieu et son amour pour l'homme, sa haine du mal et la vue claire, entière, de l'antagonisme de ce mal et de la sainteté de Dieu; si nous pouvions saisir que tout cela n'était pas hors de Lui, mais en Lui, qu' « il s'était fait péché et malédiction pour nous », « afin que le châtiment qui devait nous donner la paix tombât sur Lui seul » (Isaïe, liii), alors nous oserions, peut-être, nous pencher sur les profondeurs de cette agonie, et nous comprendrions ce duel d'une nature qui tremble et d'une volonté supérieure qui veut. Tels que nous sommes, si aveugles et si fermés, ce que nous entrevoyons suffit pour adorer et nous confondre.

Il avait bien senti, avec nous tous, dans

les accalmies de la détresse et de l'angoisse et comme dans l'intervalle des rafales, Lui, le Dieu si réellement homme, le besoin de la sympathie humaine. Il était allé vers ses amis. Il leur avait demandé de veiller avec Lui. Il donnait tant à l'homme, dans cette extrémité de tortures, qu'alors surtout il demandait quelque retour à ceux pour lesquels Il s'offrait. Il les avait préparés à cette heure terrible par des prédictions de plus en plus claires. Mais chaque fois qu'Il leur avait parlé de sa passion Il n'avait point trouvé d'écho. Maintenant, après sa grande plainte : « Mon âme est triste jusqu'à la mort », après « ses grands cris et ses larmes » (Hebr., v. 7), Il revint vers eux, Pierre, Jacques et Jean, les amis de chaque jour. Il les trouva endormis :

« Simon, tu dors ! »

L'accent de ce reproche ! Est-ce que chacun de nous, à une heure ou à une autre de sa vie, ne l'a pas entendu ?

« Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du

monde; il ne faut pas dormir pendant ce temps. » (PASCAL, *le Mystère de Jésus.*)

## III

J'ai fait et refait ce chemin à la suite du Maître, des vieux arbres caducs à la masse de rochers — la distance d'un jet de pierre, — tandis qu'Il allait cherchant quelques gouttes de pitié humaine, et qu'Il revenait seul, sous le poids de la malédiction divine et de l'indifférence des siens.

Hélas! si ceux-là mêmes pour lesquels Il souffrait ainsi comprenaient si peu et répondaient si mal, — et à travers les âges, Il savait qu'Il nous retrouverait toujours les mêmes, faibles d'une indicible faiblesse lorsque nous ne serions pas décidément mauvais, — ne sent-Il pas l'éternel « A quoi bon ? » qui se dresse en face de chaque torture ? Trois fois Il alla; trois fois Il revint; trois fois le démon s'était approché de Lui pour le tenter sur la mon-

tagne déserte des bords du Jourdain, au début de sa vie publique. Notre ingratitude et notre sommeil suffisaient sans doute à rendre accablantes les angoisses et les luttes de la fin, à Gethsémani. Mais c'était Lui, et pour parler comme Bossuet, « pécheur, ne crains pas qu'Il refuse : ne crains pas qu'Il s'éloigne. » Le cri de l'excès de la souffrance : « S'il est possible que ce calice passe loin de moi » (S. Mat., xxvi, 39), se termine par l'acceptation filiale : « Que votre volonté se fasse et non la mienne » (S. Luc, xxi, 42). Les vieux arbres ont entendu, peut-être, ces paroles entrecoupées, et la sueur sanglante que lui arrachait l'effort de la lutte est tombée à leurs pieds. Ils nous sont sacrés comme des autels, l'autel du grand sacrifice où se pose notre rançon, la nôtre, celle de chacun de nous :

« J'ai pensé à toi dans mon agonie, j'ai versé telles gouttes de sang pour toi. »

Ah ! prononcer ces mots un soir, à Gethsémani...

Cette intimité ardente est vraie, si l'on en-

visage notre part personnelle dans la dette du genre humain que Jésus payait. Mais elle est vraie aussi, en un autre sens. Sa douleur a embrassé chacune de nos douleurs, chaque épreuve qui nous atteint, chaque séparation qui nous brise, chaque abandon qui nous glace. Mystérieusement, mais complètement, le Christ a accepté et porté la croix de chacun de nous. Il a versé nos larmes avec ses larmes, nos cris de détresse se sont mêlés à ses plaintes, et Il n'a tant lutté ici et tant souffert que pour dominer nos révoltes et nous obtenir une soumission à Dieu semblable à la sienne. Écoutez Bossuet; je m'excuse de le citer encore : pour parler de ces choses, il faut s'appuyer sur ce roc.

« L'agonie des hommes était distinctement présente aux yeux de son cœur : il prévit le genre de maladie dont ils devaient mourir; et comme il n'ignorait pas combien les douleurs et les symptômes d'une maladie violente ou précipitée lieraient avec les sens les plus nobles puissances de l'âme, et les ren-

draient faibles et impuissantes dans leur abattement, qui pourrait comprendre l'étendue et l'effort de la charité avec laquelle il regarda leur agonie comme inséparable de la sienne? Tout ce qu'il fit alors, il le fit en acquit de leurs obligations, et en supplément de ce qu'ils ne pourraient faire en ce temps. Il consacra en lui la peine naturelle que l'âme ressent, quand elle est frappée des sombres et affreuses idées d'une séparation inévitable : il la sanctifia dans un esprit de soumission et de pénitence, de sacrifice et d'hommage à la souveraineté de son Père (1). »

Et ainsi Gethsémani reste pour Lui, et pour nous, la terre de l'agonie. Que disions-nous d'abord aux jours de Nicodème? Il est vrai, alors, le Sauveur y parlait paisiblement à ses apôtres, et après le tumulte de Jérusalem et ses discussions haineuses, ce jardin lui était sans doute une retraite, un rafraîchissement, un repos. Mais tout cela est effacé par la

(1) Bossuet, *Réflexions sur l'agonie de Jésus-Christ.* — Œuvres complètes, in-4°, xii.

terreur des heures suprêmes. Gethsémani est un lieu de détresse : plus on y revient, plus l'impression s'accentue. Et peu à peu les alentours choquants d'abord s'effacent d'eux-mêmes. On ne les voit plus : on ne voit plus le jardinier tranquille allant et venant, son arrosoir à la main, ni les onze endormis dans la grotte, ni Pierre, ni Jacques, ni Jean. Mais l'ombre douloureuse, le Christ qui se lève et retombe, et qui s'offre pour nous par amour, par pitié pour chacun de nous, la face collée au sol, dans toutes les horreurs d'une agonie solitaire.

« S'il est possible! S'il est possible! »

## IV

C'est fini! Dieu a exaucé la prière du Christ, à sa grande manière, non pas en enlevant la douleur, mais en rendant plus fort que la douleur. Jusqu'à la fin, jusqu'à l'abandon horrible de la croix, Jésus reprendra sa

tranquillité souveraine. Avec lui encore nous quittons l'enclos et l'ombre des oliviers. Il devait être minuit; la lune sur ce feuillage triste, d'un gris presque blanc, rendait une lueur plus froide et plus glacée qu'ailleurs. Elle éclairait la route qui descend des remparts, effondrée maintenant sous le poids des décombres, mais à peu près sur la ligne que nous venons de suivre de la porte de Saint-Étienne au pont jeté sur le Cédron.

Jésus éveille les trois, et, avec eux, il éveille les apôtres demeurés dans la grotte :

« Levez-vous, allons. »

Jésus va vers Judas, les soldats et les gardes, tranquille dans la majesté de son offrande volontaire. Le vent qui passe maintenant en longues rafales sur cette terre nue semble mêler dans une plainte éternelle les supplications de l'agonie et le bruit d'une foule furieuse. On dirait que ce vent s'acharne contre cette terre maudite, qu'il la déchire, qu'il l'emporte en tourbillons sans fin, pour effacer la trace des pas du traître. Lorsque la

tourmente s'apaise, on entend comme un murmure la parole douloureuse :

« Judas! tu trahis le fils de l'homme par un baiser! »

Ceux qui dormaient s'éveillent pour s'enfuir. Judas, lui, veillait pour trahir et par le signe même de la tendresse. Et le doux reproche du Seigneur emplit le cœur du traître, non pas du repentir qui sauve, mais du désespoir qui perd.

Tous les souvenirs de Gethsémani passent, un à un, à mesure que les minutes s'écoulent et nous ne nous décidons pas à reprendre notre chemin... Du fond de la vallée du Cédron où nous sommes, les murs de Jérusalem se dressent farouches, inaccessibles, d'une hauteur qu'on ne mesure plus. La ville enclose ne laisse descendre vers nous aucun son. On dirait qu'elle est morte, elle aussi, dans cette terre caduque, morte de ce crime qu'elle a commis et qui l'a marquée d'une sorte d'horreur sacrée. Les vieux oliviers tordent leurs branches sous les rafales du

vent; un crépuscule morne pèse sur leur feuillage gris, sur les grands murs hostiles et sur les décombres qui croulent. Les sépultures juives se pressent le long des pentes à l'orient, allant de vallée en vallée, vers les bords de la mer Morte, sans que jamais aucun voyageur ait marché jusqu'au bout de ce cimetière infini; tandis que les tombes musulmanes arrivent au pied des remparts, pauvres pierres droites et nues, sans un signe d'espérance. Et tout cela semble délaissé, « triste jusqu'à la mort », maudit d'une malédiction éternelle..

# AUTOUR
# DU PALAIS DE CAÏPHE

## I

On a coutume, à Jérusalem, de suivre la voie douloureuse, — les quatorze stations du chemin de la croix, — de la condamnation du Prétoire à la mise au Tombeau, dans les lieux mêmes où se sont passées les scènes que l'Évangile retrace : et l'on sent ce que peut être là cette évocation. Mais, avant les derniers actes du drame sacré, il y eut la comparution de Jésus devant le Sanhédrin, la flagellation, le couronnement d'épines, et toute la suite des opprobres qui atteignirent l'homme de douleurs. Pour comprendre, ou pour entrevoir, ce que fut ce martyre dans cette terre et parmi ces passions déchaî-

nées, il faut s'arrêter au centre de l'antique Jérusalem, et évoquer la foule qui entourait Jésus-Christ, foule cosmopolite s'il en fut, juifs de tous pays, de toutes langues, mais liés entre eux par une communauté d'éducation et de vie la plus étroite qui fut jamais; fidèles au culte du Dieu unique; fanatiques de leur temple, de leur cité, de leurs livres; méprisant leur sacerdoce déchu, mais en subissant absolument l'influence et le despotisme.

Dans cette multitude, — est-ce encore l'histoire du monde? — ceux qui croyaient en Lui étaient le très petit nombre; beaucoup étaient hostiles; la grande masse, flottante, se rangeait du côté du pouvoir et voyait, dans l'abandon et la condamnation du Christ, la marque que Dieu lui-même prenait parti contre Lui. Ainsi s'expliquent en partie les scènes qui vont suivre.

J'avertis que pour l'endroit où elles se sont passées, l'incertitude est plus grande qu'ailleurs. Les sites que nous allons indiquer n'ont pour eux que la Tradition, c'est-à-dire

le courant de prières qui s'est porté à un endroit ou à un autre, sur des indications erronées peut-être, ou mal comprises : des études savantes semblent y contredire sur certains points. Mais que l'on se rassure. Ici ou là, dix-sept siècles ont passé sur Jérusalem, ne laissant pas pierre sur pierre, et, dès lors, nous n'allons pas, enfantinement, chercher des palais encore debout, entre des cours et des jardins. Un grand linceul de décombres, plus émouvant encore que quelque monument somptueux, recouvre les traces sacrées. Aucun pas ne peut effacer la marque sanglante des pas du Maître, soustraits à cette profanation par trop de destructions, trop de pillages, trop d'incendies. C'est mieux ainsi. Les rues où Il passait sont détruites ou enfouies, quelquefois à cinq et six mètres de profondeur, quelquefois à vingt mètres. Les bruits qu'Il entendait sont éteints. Comme un grand reliquaire inviolé, la ville antique est endormie sous des couches de cendres, et l'écho du grand passé ne peut être éveillé

par des indifférents, mais seulement par ceux qui cherchent le Maître et qui l'appellent. Et puis il y a eu, dans cette terrible nuit du Jeudi au Vendredi saint, tant de douleurs et en des endroits si différents, que Jérusalem tout entière en a gardé comme un voile sanglant qui nous enveloppe et nous enserre partout.

## II

Sur les traces du palais d'Anne, il reste quelques fondations d'une église ancienne, rebâtie maintenant et occupée par les sœurs arméniennes des Anges.

Cet Anne, — ou Hanan, — une des figures les plus suggestives parmi les contemporains du Christ, parvint à faire arriver successivement au Souverain Pontificat, à sa suite, cinq de ses fils ou de ses gendres. Cette famille de Sadducéens puissants, dont le Talmud dit « qu'elle était célèbre par ses siffle-

ments de vipère », pesait sur la Hiérarchie avec deux ou trois autres familles, dont leurs livres nous ont gardé les noms, les Kanthéros et les Phabi. C'est ce qui explique la comparution de Jésus devant Hanan avant d'être amené chez Caïphe.

Nous passons rapidement sur cette première épreuve que l'Évangile indique seulement, et non loin de là, toujours sur le Mont Sion, nous cherchons le palais du grand prêtre auprès du cimetière des patriarches arméniens. De vieux vestiges de mosaïque et une église bâtie sur des substructions anciennes, assez semblable à l'église du Couronnement d'épines que la caserne turque enferme encore, marquent depuis de longs siècles le siège du jugement de Jésus par le Sanhédrin. Les pères de l'Assomption désignent un autre site dans un terrain qui leur appartient plus au sud. Quoi qu'il en soit, nous pénétrons dans l'église élevée sur l'emplacement primitif, que l'on avait regardé jusqu'ici comme le lieu traditionnel du palais de Caïphe. A gauche, une

première petite chapelle obscure évoque le souvenir de la prison du Christ, c'est-à-dire l'endroit où Jésus fut gardé jusqu'au matin.

C'est dans ce cimetière mélancolique, et sous les tombes de cette hiérarchie, somptueuse comme l'ancienne, et séparée comme elle de la vérité par des disputes de mots, qu'on doit chercher et exhumer le palais où Jésus fut conduit; c'est là qu'il faut Le voir au milieu de ses juges. Et il n'y a pas de tableau plus saisissant de l'injustice des choses que ce grand prêtre efféminé, haineux, portant écrit sur son front les mots terribles « Sainteté de Jéhovah », face à face avec l'auguste prisonnier, debout devant lui, les mains liées, non pas seulement l'accusé devant ses juges, mais déjà la victime aux mains de ses bourreaux.

Jésus ne répond que par la majesté du silence aux interrogations de Caïphe et aux dépositions des faux témoins jusqu'à ce que, lassé des contradictions de ceux qui déposent, le grand prêtre se levant prononçât la parole suprême :

« Je t'adjure, au nom du Dieu vivant, de nous dire si tu es le Christ. »

Jésus n'avait pas répondu, lorsque cette question arrivait jusqu'à Lui du sein des foules haletantes réunies sous les portiques du Temple. Il s'était dérobé au peuple en délire qui voulait l'enlever et le faire roi. Il avait tenu volontairement les esprits en suspens, pour ne recevoir que l'hommage d'une foi qu'il voulait spirituelle et libre. Maintenant, à cette interrogation posée au nom de Dieu par son juge, et lorsque dans sa prescience il savait que, par sa réponse, Il signait son arrêt de mort, Lui, doux et humble, mais héroïque, répondit pleinement, magnifiquement, dans les termes mêmes de Daniel : « Et vous verrez le Fils de l'homme venir sur les nuées du ciel. » (Dan., vii, 13.)

Assis sur quelqu'une de ces tombes solitaires, nous pouvons évoquer chacun de ces souvenirs, sans être troublés par une parole ou par un bruit. De grand murs nous isolent du reste du monde et ces tombes

semblent nous séparer aussi de la vie présente, nous laisser, par delà les siècles, en face de la grande évocation du Christ devant le Sanhédrin. Et nous pouvons voir, dans cette confusion ou dans ce raccourcissement des temps, le grand prêtre déchirant ses vêtements, le Christ immobile et silencieux au milieu des insultes et des colères furieuses, et un peu plus tard, — qu'est-ce que quelques centaines ou quelques milliers d'années? — dans un tableau tout proche, le même Christ porté sur les nuées du Ciel, et eux, alors, les accusés, Lui, le juge.

## III

La prison du Christ.

Je ne sais pourquoi les Arméniens la réduisent à cette petite chapelle. Il n'y aurait pas eu assez de place pour tous les bourreaux de la victime sans défense. Jusqu'au matin, — du milieu de la nuit au matin, — le Sei-

gneur fut livré à la haine basse et triomphante de ces hommes qui se jouaient de Lui. Les premiers, sans doute, étaient plus timides; on disait que ce Jésus était un prophète, qu'Il apaisait les tempêtes, qu'Il ressuscitait les morts. Si pourtant... Mais non. Il n'avait pas confondu le valet qui, tout à l'heure, lui avait donné un soufflet. Ils commencèrent donc « à se moquer de Lui, à le frapper, à lui cracher au visage ». Aucun prodige ne terrassait personne. Peu à peu la terreur vague fit place à l'assurance insolente. Il leur était livré.

On ne peut envisager sans effroi le souvenir de cette nuit. Chez nous, en Occident, où la faiblesse sans défense est une chose sacrée et où ceux qui vont mourir, quel que soit leur crime, ne rencontrent que des marques de respect et de pitié, nous pouvons à peine comprendre le degré d'avilissement des âmes orientales, malgré les échos de leur cruauté qui nous arrivent chaque jour. Il faut être allé et venu le long de ces rues, dans cette ville

restée par excellence la ville des rivalités et des disputes religieuses; il faut avoir surpris ces regards en dessous, féroces, faux, d'une haine savante, attachés quelquefois sur des prêtres qui passent, ou sur une cérémonie d'un culte dissident; il faut avoir assisté à quelqu'un de ces accès de sauvagerie contre des bêtes de somme sortant ensanglantées de leurs mains, ou, dans leurs abattoirs, à ces agonies lentes qu'ils prolongent avec un raffinement cruel; il faut, enfin, avoir été témoin des disputes entre hommes ou même entre enfants, de cette expression de mépris, de haine, de rage acharnée qui demeure lors même qu'on les sépare, pour réaliser les scènes d'horreur de la prison du Christ, et du reste, les divers tableaux du chemin de la croix. Il est vrai, l'abjecte servilité orientale poussait ces valets à torturer savamment, dans sa chair et dans son cœur, la proie que leur livraient les maîtres. Mais, eux aussi, ces maîtres en Israël, eux surtout se moquaient et insultaient. Ils avaient à se venger de ce

long échec de trois ans, et de cette prophétie qui évoquait en face d'eux les terreurs de l'Éternité. Ah! cet homme était leur Christ! Ah! cet homme était leur Messie! Ah! Il reviendrait sur les nuées du Ciel!

« Prophétise! Prophétise! Quel est celui qui t'insulte? Quel est celui qui te crache au visage? » (S. Matt., xxvi.)

## IV

Il est un autre souvenir de ces alentours du palais de Caïphe. Dans l'une des cours, mêlé aux serviteurs, Pierre attendait, dans l'anxiété, comment tout cela se terminerait. Trois fois, aux questions des valets, l'apôtre si sûr de lui au Cénacle abandonna son Maître et le renia. Et le Sauveur, peut-être emmené dans la cour, peut-être lié non loin de là ou entraîné d'un côté ou de l'autre, « le Seigneur, se retournant regarda Pierre. » (S. Luc, xxii, 61.) Dans le cœur du disciple faible, hélas,

mais aimant, ce regard pénétra comme un dard. Toutes les hontes, toutes les angoisses fondirent sur lui « et étant sorti, il pleura amèrement. » (S. Luc, xxii, 62.) Une tradition marque, non loin d'ici, la grotte où il alla cacher la douleur inconsolable de son repentir. Une autre tradition raconte que chaque nuit, à l'heure où le regard compatissant du Maître était tombé sur lui, Pierre recommençait à implorer son pardon avec des flots de larmes.

Tels sont les souvenirs du palais de Caïphe. Il n'est pas besoin d'en relever les murs pour les faire revivre. Le vieux cimetière, triste, offre un abri tranquille aux recherches de ceux qui, à travers les siècles et les poussières accumulées, s'efforcent de saisir quelque reflet nouveau de l'âme du Maître, — et qui n'atteignent jamais autre chose que la frange de son vêtement...

## CHEZ LES RUSSES

Chaque vendredi, à trois heures, on fait, à Jérusalem, un chemin de croix public dans les rues de la ville. Et pour que nous suivions en son entier la Voie Douloureuse, le père gardien doit venir nous prendre le vendredi matin et nous conduire d'abord au prétoire. Nous avons donc quelques journées libres; j'en profite pour aller assister, dans la cathédrale russe, au nord du faubourg de Jaffa, à la grande cérémonie annoncée pour aujourd'hui. J'y vais pour suivre dans tous ses détails le magnifique rite grec, le même, à très peu de chose près, qu'aux jours de nos pères saint Basile, saint Grégoire, saint Jean Chrysostome, rehaussé ici par les chants incomparables qui m'ont ravie au Saint-Sépulcre. J'y vais aussi, j'y vais surtout parce

qu'un de mes amis me dit qu'il a retrouvé là le jeune prêtre dont la ressemblance avec l'image traditionnelle de Jésus-Christ est si étonnante, que pour un moment on croirait Le voir revivre.

I

C'est un radieux matin d'été. Le soleil entre à flots par les larges baies claires. L'église est d'une grandeur moyenne, mais peinte à peu près complètement, remplie d'icones, de lampes qui brûlent, de cierges. L'iconostase en bois doré porte, dans l'ordre traditionnel, le Christ majestueux, la Vierge, saint Jean-Baptiste, quelques saints : leur nom est écrit en grec auprès de leur visage; tout en haut des portes, les Apôtres, et enfin la Croix, enrichie d'émaux et de gemmes. Tout cela dégage une impression fastueuse. L'église est encore presque vide; nous en profitons pour voir de plus près les admirables peintures suspendues

aux murs, aux piliers, posées sur des appuis richement ornés, et partout où il y a une place libre, mais toujours à la portée des fidèles. Ce sont, dans toutes les églises russes, les mêmes Christs et les mêmes Vierges, les mêmes saints plus ou moins somptueux, d'un type plus ou moins pur, admirables ici, enrichis de rubis ou de perles.

Quelques-unes de ces images laissent affleurer seulement les petites mains ou les figures sous le revêtement d'argent et d'or; d'autres, au contraire, sont entièrement peintes; mais le Christ, la Vierge et les Saints ont tous un mouvement triste dans les lèvres et un regard triste dans les yeux.

Je dis triste : non; c'est mélancolique que je devrais dire, et mystique, le regard de ces hommes et de ces femmes dont l'église maintenant se remplit. Mais dans l'ensemble, ceux-ci mêlent à cette mélancolie une sorte d'effroi : on les dirait oppressés depuis trop longtemps par des forces obscures ou hostiles, contre lesquelles ils se sentent trop

petits. Et ils vont de l'une à l'autre des images, non pas agenouillés, mais prosternés, touchant la terre du front; puis ils se relèvent et les embrassent, et recommencent leurs génuflexions sans fin. On les dirait pris entre la tendresse instinctive de leurs cœurs simples et le besoin d'apaiser, de se rendre favorables des êtres très puissants, trop distants d'eux, à force de prosternations, de caresses naïves, d'offrandes puériles d'huile et de cierges.

Une femme vend ces cierges minuscules, des cierges de pauvres, dans un coin écarté. Elle met dans la bouche de ceux qui s'approchent, et toujours avec la même cuillère, une sorte de bouillie rebutante. C'est, me dit-on, en souvenir des trépassés : et les moujiks prennent toujours la bouillie ou les cierges, tant qu'il leur reste quelques centimes. Je regarde un de ces hommes, à la barbe et aux cheveux incultes, pareil aux paysans de Tourgueneff, revêtu d'une vieille touloupe, les bottes montant à mi-jambes. Celui-là ne va

pas d'un saint à l'autre. Il s'approche d'une Vierge isolée sous un verre, comme presque toutes le sont ici, mais plus délicieuse que les autres, un grand songe lointain dans ses yeux clairs; il baise les petites mains et se relève avec le signe de croix grec de droite à gauche et puis il se prosterne, ses longs cheveux, sa longue barbe en désordre balayant le sol; et il recommence ainsi dix fois, vingt fois...

C'est une de leurs grandes fêtes qui est aussi une des nôtres; mais la différence des calendriers m'embrouille, et la différence des ornements aussi. Tous sont bleus, ce matin, d'un bleu léger relevé d'argent : le voile de l'iconostase, le revêtement des autels, les écharpes des pupitres et les admirables simarres traînantes que portent l'archimandrite, l'higoumène, les caloyers du couvent attenant à l'église, qui vont à la rencontre de l'évêque. A gauche, les chantres se groupent sur l'estrade...

Il faut bien que ce chant ait quelque chose

d'unique, puisque nous attendons sans ennui la fin de lectures incompréhensibles pour nous, monotones et interminables, seulement pour l' « *Emin* » de la fin, seulement pour ce « *Gospodi pomiloui* » qui s'élève et retombe comme une grande vague d'harmonie, en réponse à chaque prière du diacre.

L'évêque entre bientôt : c'est un beau vieillard enveloppé de la simarre bleue, du léger voile noir retombant en arrière, la poitrine couverte de plaques, de médaillons et de croix, d'une richesse extrême. Il passe dans cette pompe slave qui ajoute à la beauté des rites de la liturgie grecque quelque chose de plus somptueux et met une sorte de grâce dans les gestes hiératiques. Tous les archimandrites et le haut clergé russe sont aussi majestueux que les Grecs; mais plus qu'eux ils ont l'air bon, même dans les bénédictions qu'ils prodiguent à ces moujiks qui se jettent sur le sol à leur passage, courbés comme des épis sous le souffle du vent.

## II

Et le chant merveilleux commence.

Les voix d'hommes si profondes, si suaves, si justes, sans aucun accompagnement, guidées seulement par le chef de chœur, s'élèvent dans une supplication brûlante, céleste, une sorte de soupir vers l'infini.

C'est une prière si humble et en même temps si désespérée, comme un appel de toutes les misères que crient les membres déjetés et les mains calleuses de ces hommes, mais un appel soumis et qui semble recevoir déjà sa réponse, à voir l'extase qui se reflète sur les visages.

Ce chant est en harmonie avec l'expression des icones russes. Il est mélancolique, mais il éveille un monde de pensées. L'âme semble monter avec lui, planer au-dessus de ce monde de misères; et tandis que les basses tiennent la même note, comme un rappel

indéfini, les voix ailées semblent s'appuyer seulement sur elles pour s'élever plus haut dans une imploration plus proche, plus angoissante. Je ne connais rien d'aussi mystique, d'aussi pieux, d'aussi semblable à une prière que ce chant.

Je l'ai dit ailleurs : le czar a envoyé de Saint-Pétersbourg les meilleurs chanteurs de sa chapelle pour former ceux de Jérusalem. Les choristes appartiennent au couvent russe contigu à leur cathédrale. C'est donc une formation savante et s'appliquant à des voix si rares, les basses surtout, que l'on ne peut s'étonner des merveilleux effets obtenus. Mais vraiment il y a là autre chose. J'ai voulu rechercher à Paris, à l'église russe de la rue Daru, une impression pareille : l'orgue, les enfants, les femmes, tous ces éléments qui manquaient à Jérusalem, ne parvenaient pas à faire revivre ici la grande fête d'harmonie. C'était la même, sans doute, et je ne la retrouvais pas. Un évêque belge et deux prélats canadiens, qui m'avaient accompagnée

à la Cathédrale russe de Jérusalem assez sceptiques d'abord, n'ont rien trouvé dans leurs souvenirs qui puisse égaler ces chœurs, pas même, disaient-ils étonnés, « les chanteurs de la reine à Westminster ». Je crois que ces êtres prient; on dirait qu'on entend leurs âmes.

L'admirable office avançait. Je devais à l'obligeance des RR. PP. Blancs et au livre qu'ils m'avaient donné, d'en suivre tous les rites. On sait que Mgr Lavigerie a institué à l'église Sainte-Anne, tout près de la porte Saint-Étienne, un séminaire grec, où les cérémonies du rite oriental sont observées. Ce rite est le nôtre, le plus ancien, et, avec les quelques modifications apportées par les siècles, celui de l'antique église de Jérusalem. Mais il veut le faste, les broderies, les peintures, les dorures, les émaux, les simarres splendides. Il n'est lui-même qu'ainsi : et c'est un des points les plus intéressants d'un voyage à Jérusalem que la comparaison des diverses liturgies qui s'y rencontrent. Écoutons l' i

bénédictin nous décrire, avec la maîtrise propre à ces liturgistes éminents, la splendeur des rites orientaux :

« Ces moines (1) au port hiératique, se courbant et se signant à chaque instant; derrière eux, les peintures murales ravissant le spectateur dans le monde surnaturel; au milieu, le diacre à la tunique classique tenant l'orarion de la droite et prononçant lentement des formules sacrées; un peu plus loin, dans le sanctuaire, derrière une barrière d'icones et de peintures flamboyantes, » l'Évêque enveloppé des replis du mandyas, ample manteau à longue traîne traversé de larges bandes imitant le mouvement des eaux, d'une teinte un peu différente et richement brodée, pour signifier les fleuves de doctrine, « les prêtres, les cheveux flottants à la nazaréenne sur les épaules, tous ces personnages agissant dans une pénombre que contribuent à créer les mille lumières scintillantes qui tombent des

(1) R. P. Placide DE MEESTER, *Voyage aux monastères russes et grecs du Mont-Athos.*

voûtes et des arcades tamisées par les flots d'un encens aromatique dont le Levant seul connaît le secret, tandis que sous la coupole résonnent les cantilènes sacrées; tout cela empoigne l'âme et la transporte à une autre époque, époque où les arts comme les cœurs n'avaient d'autre fin que de chanter Dieu, époque où la paix régnait dans les cloîtres aussi bien que dans les palais des Césars, où l'union surtout de toute la chrétienté ne connaissait pas ces divisions, ces luttes intestines, ces sentiments de défiance séparant l'Occident de l'Orient. Malgré tout, le catholique ne peut que regretter un tel passé... »

Et je pense au peu qu'il faudrait pour le faire revivre : seulement un geste de leur empereur ou de leurs prêtres, et ces êtres si naturellement religieux rentreraient dans la grande Église, d'où un schisme, dont ils ignorent les raisons, les a fait sortir. Et je rêve à la floraison magnifique que donneraient ces âmes, débarrassées des superstitions pénibles et des vagues épouvantes, emportées par ce

chant suave, libres de s'épanouir dans notre foi heureuse.

## III

Au moment où les portes de l'iconostase s'ouvrent pour laisser passer la grande procession qui porte, autour de l'église, le pain et le vin du sacrifice, le chœur entonne une cantilène incomparable : quelques voix d'abord, puis des voix plus nombreuses, puis, toutes ensemble, s'élevant dans une supplication passionnée, douloureuse, retombant dans l'adoration finale, jusqu'à des sons à peine entendus. Je ne sais comment ils nomment ce chant, « tropaire », « ode » ou « hirmos », mais on éprouve à l'entendre un allégement de tout le fardeau humain, un envolement de l'âme vers « le Christ ami des hommes », dont le nom revient, avec ce titre, à chaque instant, dans leurs oraisons sans fin.

Et tandis que je suis prise et reprise par ces flots d'harmonie, je me demande si ce n'est pas le Christ lui-même, ce Christ que toutes les voix vont implorant, qui apparaît entre les prêtres, grave, les yeux fermés, avec cette expression d'extase douloureuse. L'homme qui passe maintenant, je l'avais vu une fois au Saint-Sépulcre dans sa tunique étroite, les cheveux d'un or sombre aux reflets roux, partagés sur le front et descendant jusqu'à la naissance des épaules, tellement semblable à une médaille antique du Christ, retrouvée dans les catacombes, que j'en avais eu un saisissement. Grâce à Dieu, l'impression demeure. La grande simarre bleue ne le transforme pas en un pope quelconque. C'est toujours la même expression détachée, les yeux emplis de rêve, les gestes lents. Je regarde longtemps ce visage : c'est, dans ma vie, le seul qui ait jamais évoqué le visage sacré, sans qu'un tel rapprochement me parût une profanation. Il est vrai, si l'on voulait aller jusqu'à l'âme du Seigneur, et

essayer de rendre sa dignité simple, sa royale bonté, son ineffable tendresse; si l'on voulait joindre sa beauté surhumaine à l'éclat voilé de sa divinité, au reflet mystérieux et attrayant qui l'enveloppait tout entier, nul ici-bas ne lui a ressemblé, nul ne lui ressemblera; et le visage que je regarde en ce moment serait comme le visage des morts que vit Ézéchiel le prophète, avant que le souffle du Seigneur fût passé...

Mais nous avons un tel besoin de nous représenter quelque chose de Lui! Entre les stations du Chemin de la Croix, entre les scènes de douleur et d'opprobres que nous parcourons en ces jours, il est étrangement prenant, ici, dans cette terre qui fut la sienne, de le contempler tel qu'Il était, peut-être, ou du moins tel qu'il nous semble qu'Il était dans sa vie mortelle. Heureux? Non. Mais comme concentré dans une pensée intérieure, très calme, à la fois suave et distant. On m'a dit que ce jeune prêtre passait pour un illuminé, qu'il ne quittait pas les églises et que,

comme beaucoup de ses coreligionnaires, ici, il semblait atteint de phtisie : c'est peut-être l'expression qui ajoute à la beauté de ses traits ce je ne sais quoi de lointain de ceux qui savent qu'ils vont mourir. Et cela le met si bien à sa place, dans les flots d'encens et dans le mystère de l'iconostase, que je ne cherche ni à le revoir, ni à lui parler. Je regarde et j'écoute : quoi de plus ténu qu'un son ? quoi de plus léger qu'une image ? Et pourtant à entendre ce son, à regarder cette image, on sent que l'âme flotte au seuil de l'infini dans un ravissement qui ne reviendra plus...

# LE PRÉTOIRE

Sur le rocher de Bâris, sur l'emplacement de l'ancien palais d'Ézéchias et de Néhémie et de l'antique forteresse des Macchabées, à l'angle nord-ouest du Temple, Hérode avait fait élever un bâtiment splendide. Josèphe nous apprend que l'Iduméen avait employé toutes les ressources de son génie à réunir dans la même enceinte un camp prétorien et un palais.

Il avait nommé cette forteresse Antonia, en l'honneur de Marc Antoine, son protecteur et son ami. On y accédait par une porte triomphale. Quatre tours la défendaient aux quatre angles : celle qui attenait aux cours du Temple s'élevait à plus de cent vingt pieds, et l'Aigle impériale dominait de cette hauteur l'enceinte sacrée, comme une arrogante

mainmise de Rome au cœur même de Jérusalem. Une légion romaine campait, en effet, à l'Antonia. Elle y avait ses quartiers et ses cours, tandis qu'un palais, orné de péristyles et de colonnes, unissant toutes les recherches du luxe oriential et de la civilisation latine, pouvait offrir au Procurateur, dans ses rapides séjours à Jérusalem, une demeure digne de lui. Pilate résidait à Césarée. C'était l'exil : — « Est-ce qu'on vit hors de Rome ? » écrira Cicéron, et tout Romain aurait signé cette parole, — mais un exil moins odieux pour lui, dans cette ville à demi païenne, que dans la métropole même du Judaïsme. Pilate se sentait haï par tout ce monde juif, et parce qu'il représentait le sang étranger, « la domination des Gentils », et aussi à cause de la façon cruelle dont il avait réprimé les moindres velléités de révolte. Il est visible, par l'interrogatoire même de Jésus, que, de son côté, le Procurateur méprisait profondément une race dont le génie lui était fermé :

« Suis-je juif, moi ? » (S. Jean, xviii, 35.)

Sa charge l'obligeait cependant à venir à Jérusalem pour la Pâque, dans la prévision de troubles toujours possibles, là où deux à trois millions d'hommes, et de vaincus, abhorrant leur joug, étaient réunis pour fêter l'anniversaire du jour où, autrefois, par l'aide de Dieu, ils avaient secoué leur servitude et recouvré leur liberté.

Plusieurs ont cru, et croient encore, que Pilate devait descendre de préférence dans un des palais somptueux d'Hérode. Un texte fautif, rétabli dans sa pureté au treizième siècle, avait accrédité cette erreur. Mais la tradition, incessante en Orient, fixée par des monuments depuis l'an 333, et gardée soigneusement jusqu'alors dans le cœur de ceux qui s'étaient transmis les détails du jugement, ne laisserait pas de place au doute, alors même que, instinctivement, nous n'irions pas chercher ce Romain parmi les Romains. C'est donc à l'Antonia que les princes des prêtres livrèrent Jésus à Pilate. C'est là qu'eut lieu le débat mémorable entre le Procurateur

et les chefs de la hiérarchie, qui ne voulaient pas se laisser arracher leur proie. C'est le lieu de la flagellation et du couronnement d'épines : et les pierres encore debout, les pierres, témoins muets mais irrécusables du passé, ont entendu les deux paroles dont l'écho retentira jusqu'à la fin des temps :

« Voilà l'homme »,

« Qu'est-ce que la vérité ? »

## I

L'intérêt qui s'attache au Prétoire est donc un intérêt suprême. On ne s'étonnera pas que nous en recherchions les moindres vestiges, et que nous nous arrêtions à chacune des pierres qui ont été miraculeusement exhumées. Grâce à Dieu, à cause même de ses constructions massives et comme indestructibles, l'Antonia a laissé de nombreux vestiges : murs encore debout, arcs de la porte triomphale, pavé romain, etc. Le linceul de

cendres, dont nous parlions tout à l'heure, avait recouvert ces vieux restes, et l'Arc de l'Ecce Homo, en particulier, auquel nous reviendrons, était enfoui, intact, sous les décombres. La forteresse Antonia — le Prétoire — est aujourd'hui une caserne turque. L'ancienne basilique de Sainte-Sophie, élevée sur les fondations de la forteresse par la piété de Constantin, a disparu, dans sa forme primitive, dès le septième siècle, bien qu'on l'ait toujours relevée sur l'ancien site, avec des transformations sans nombre, jusqu'en 1832. A cette date, Ibrahim pacha fit reconstruire les casernes sur un plan nouveau et les bâtiments anciens furent démolis presque en entier. Mais dans une cour à droite, un autre sanctuaire, la chapelle du Couronnement d'épines, demeure debout, enclavée entre de grands murs. Elle est petite, bâtie selon le rite oriental telle qu'elle était au treizième siècle. Je ne l'ai pas vue; aucun chrétien ne la voit. C'est maintenant, tout à la fois, le sépulcre d'un santon et un magasin d'habille-

ment; mais tous peuvent pénétrer, pour le Chemin de la Croix, dans la première cour turque, s'y agenouiller et prier, sans avoir à craindre que leur foi soit l'objet d'un manque de respect.

Cette cour est élevée au-dessus de l'antique Lithostrotos ou Gabbatha. Sous la rue voisine, dans le couvent des pères franciscains, qui est en contre-bas, et chez les Dames de Sion, les traces de l'antique pavé ont été retrouvées : on en a dégagé une place carrée, de quarante mètres environ. Et tout de suite, laissant la caserne turque et traversant la rue, nous entrons dans le petit couvent où les franciscains ont relevé deux églises sur de vieilles substructions : l'une la chapelle de la Flagellation, l'autre celle de l'Imposition de la Croix. Il n'y a pas cinquante pas entre les deux sanctuaires.

On voit donc que, sur le site de l'Antonia, les églises s'étaient multipliées. Nous en avons mentionné quatre : Sainte-Sophie, dont il ne reste rien, la chapelle du Couronne-

ment d'épines, dans la caserne turque, et ces deux chapelles nouvellement reconstruites par les franciscains. Les dalles sont à nu, dans l'une de ces dernières, et à gauche de la cour d'entrée, une sorte de banc en pierre, qui portait autrefois des colonnes, borde ces dalles.

Nous nous asseyons sur ce banc, en face des vestiges de cette cour extérieure, où Jésus alla et vint sur les pas de Pilate : les pavés intacts que nous avons sous les yeux ont été foulés peut-être par ses pieds sanglants.

## II

La scène antique.

Jésus fut livré par les prêtres au seuil du palais du gouverneur romain. Ils s'y arrêtèrent dans la crainte de contracter une souillure légale, en entrant, aux jours « des pains sans levain », dans une maison païenne. Ainsi la haine, l'envie, une cruauté froide ne souillaient pas ces âmes, — mais le voisinage du

levain! Étrange aveuglement de cette engeance pharisaïque : et la preuve suprême, la dernière, que, entre ces hommes et Jésus-Christ, comme entre tous les êtres de leur sorte et Jésus-Christ, ce n'est pas une incompréhension de détail qui divise, mais le gouffre éternel qui se creuse...

Selon la coutume du droit romain, qui exigeait une accusation nette et publique, Pilate vint vers les princes des prêtres et les anciens avec une question précise : « Qu'a-t-il fait? » Pilate, nous l'avons dit, haïssait la race juive de toute la haine d'un vainqueur et d'un Latin. Il pénétrait l'esprit de ces prêtres : « Il savait que c'était par envie qu'ils l'avaient livré » (S. Mat., xxvii, 8). Je ne sais quel saint, dans une révélation, raconte que voyant venir le Christ, meurtri et défiguré par les indignes traitements de la nuit chez Caïphe, Pilate se détourna de la tourbe des prêtres avec une expression de mépris : « Les bouchers! » S'il ne l'a pas dit, je croirais volontiers qu'il l'a pensé, bien que,

hélas! par lâcheté et par peur, il en soit venu à tourmenter encore plus cruellement Celui qu'il devait défendre.

Jésus, qui a refusé de répondre à Caïphe et aux princes des prêtres, et qui restera silencieux tout à l'heure, lorsque Pilate lui demandera avec étonnement : « Mais n'entendez-vous pas tout ce qu'ils disent contre vous? » (S. JEAN, XVIII, 33), Jésus répond à ce païen, et par quelles paroles! Le procurateur romain avait vu passer bien des prisonniers. Il avait entendu bien des revendications et bien des plaintes. Jamais il n'avait eu devant lui un visage pareil au calme et grave visage du Christ; jamais il n'avait entendu les mots étranges : « Mon royaume n'est pas de ce monde », ou : « Je suis né et je suis venu dans le monde, pour rendre témoignage à la vérité » (S. JEAN, XVIII, 37). Jamais lui-même, le cynique et le blasé, troublé d'un trouble inconnu jusque-là, n'avait posé à un accusé la question redoutable : « Qu'est-ce que la vérité? »

Cette question se discutait aussi dans les

assises juives, et leurs livres racontent que, lorsque la grande synagogue eut jeûné, prié, et pleuré longuement, les docteurs cherchant entre eux les chemins qui mènent vers Javeh, un mot écrit par une main invisible tomba au milieu d'eux : « Vérité. » Nous savons leur façon d'entendre ce message céleste.

Pour Pilate, comme un hommage à cette vérité inconnue, comme une première et faible concession au cri de sa conscience, sans attendre la réponse, il revint vers les prêtres :

« Je ne trouve en Lui aucun crime. »

Ah! ce prétoire de Pilate! Cette lutte tragique entre une conscience incertaine et une haine qui ne désarmait pas! Cette défaite finale, de la lâcheté et de la peur! Imaginons Pilate autre qu'il n'était, païen, si l'on veut, mais avec ce sens impérieux de la justice, qui oblige à défendre un innocent jusqu'au bout, quels qu'en soient les risques.

Imaginons-le, prenant vraiment dans les

mains le sort du faible et de l'opprimé et réalisant les paroles du prophète :

Lève-toi et plaide pour moi devant les montagnes
Et que les collines entendent ta voix !
Écoutez, montagnes, le procès de Javeh ;
Et vous, immobiles fondements de la terre,
Car Javeh a un procès avec son peuple
Et il va plaider contre Israël.

(MICHÉE, VI, I. 2.)

Mais non. Personne ne défend sa cause. Détournons les yeux de ce juge qui n'a que des velléités de justice; oublions cette « ambition tremblante », comme parle Bossuet, et regardons Jésus au Prétoire.

Jésus se tait devant le déchaînement de haine de son peuple : mais son prophète a parlé pour lui :

Réponds-moi.
O mon peuple, que t'ai-je fait ?

(MICHÉE, VI, 3.)

Jésus, meurtri, les mains liées, mais l'âme souveraine, ouvre à ce païen les horizons qui intéressent l'humanité tout entière : le royaume de l'au-delà, la vérité, tandis que

tout à l'heure, il répondait au grand prêtre par les paroles les plus proches d'une âme juive, les termes mêmes de leur prophète chantant leurs espérances...

Jésus, entendant la question éternelle que lui jette à chaque génération l'humanité qui passe...

Il la reçoit comme un hommage suprême à Celui qui seul peut répondre; comme un appel désespéré aussi, et lassé de la recherche toujours vaine tant qu'elle n'aboutit pas à Lui...

Jésus entendant ici : « Qu'est-ce que la vérité ? »...

Du Prétoire de Pilate au palais d'Hérode, où le gouverneur renvoya le Christ par une échappatoire, apprenant qu'Il était Galiléen, la distance est relativement courte. On croit retrouver les vestiges de ce palais dans les environs de la porte de Saint-Étienne, un peu au delà du couvent des Franciscains. Il ne reste rien qu'une chapelle délabrée, propriété des Orthodoxes, entourée autrefois d'un cou-

vent de Syriens Jacobites, « El Adès ». La tradition en avait été oubliée et déplacée avec le temps; on n'avait plus retrouvé, derrière des constructions opulentes, l'église élevée par nos bons Croisés.

Par respect pour les moindres traces du Maitre, j'en parle ici, et aussi parce que, seule, elle évoque le souvenir d'Hérode Antipas, le meurtrier de Jean-Baptiste. On sait combien le tétrarque désirait voir ce Christ dont on lui avait dit des choses extraordinaires. Il espérait quelque prodige ou quelque miracle, une distraction à son ennui pesant que, sans doute, les danses de Salomé ne parvenaient plus à charmer, une attraction nouvelle pour sa cour voluptueuse et impie. Jésus ne répondit rien aux questions réitérées du tétrarque. Il se taisait, sans doute, pour laisser passer dans la majesté de son silence l'ombre sanglante de Jean-Baptiste.

Ici, avec les commentateurs, admirons les divers sens des silences du Christ.

Silence souverain : ni l'insulte, ni le mépris,

ni les provocations impies ne peuvent le vaincre, tant Il se possède merveilleusement lui-même : c'est le silence de la nuit chez Caïphe.

Silence de soumission à la volonté du Père : Jésus ne se plaint pas. Il ne demande pas grâce à la flagellation, sous les épines, sur la croix. Seule, l'ombre des oliviers a entendu ses gémissements et ses plaintes.

Et enfin silence du juge qui condamne, le silence éternel qui semble commencer dès ce monde entre Lui et l'une de ses créatures, parce qu'elle n'entendrait plus, parce qu'elle ne comprendrait pas : c'est le silence chez Hérode.

J'ai à peine entrevu cette église El Adès. Le site en est incertain, les alentours en sont hostiles. J'aime mieux revenir, à la suite du Maître, sur les dalles sacrées.

Elles évoquent les rumeurs de la foule, la haine des chefs, leur déchaînement sauvage lorsque Hérode, pas plus que Pilate, ne condamne le Sauveur, le renvoyant dédaigneuse-

ment avec la robe des insensés. Elles évoquent l'immense clameur de ce peuple rejetant Jésus-Christ, lui préférant le misérable Barabbas; le cri de haine : « Qu'il soit crucifié! » montant vers le Seigneur debout, silencieux, auprès de Pilate :

Il a été enlevé par l'oppression et le jugement
Et parmi ses contemporains, qui a pensé
Que la plaie le frappait à cause des péchés du peuple?
(Isaïe, LIII, 8.)

Et alors la dernière et cruelle tentative de Pilate : cette flagellation dont Horace disait qu'une âme latine n'en pouvait supporter le récit ou la vue sans horreur, ces insultes, cette parodie royale par des soldats grossiers, déversant sur un prisonnier tout le mépris du Romain pour le Juif.

Ici, dans leur couvent, dès qu'ils ont pu acquérir ce terrain inestimable, les Franciscains ont élevé un sanctuaire sur les ruines de l'antique église de la Flagellation. Il y a constamment quelqu'un en prière; et tous les jours, et chaque jour, ceux qui sont à

Lui, « pour son sang, lui ont donné au moins des larmes (1) », tandis que le lieu du Couronnement d'épines demeure sans honneurs dans la caserne turque. Mais les dalles suffisent à évoquer la cohorte autour de la victime ensanglantée : « S'approchant de Lui, ils disaient : « Salut, roi des Juifs », et ils le souffletaient » (S. Jean, xix, 3).

Ces dalles suffisent, avec le silence.

(1) Pascal, *le Mystère de Jésus.*

## LA BASILIQUE DE L'ECCE-HOMO

Nous n'avons encore étudié qu'une partie des merveilles découvertes dans ces dernières années. Peut-être fallait-il de patientes mains juives pour écarter les décombres et creuser leutement le sol de l'Antonia, jour par jour, heure par heure, jusqu'à ce que le linceul, enfin soulevé, laissât paraître le trésor qu'il recouvrait. Nous avons vu déjà, chez les Franciscains, les pierres du Lithostrotos; nous retrouvons ces mêmes pierres au couvent des Dames de Sion, qui suit immédiatement la chapelle de la Flagellation et de l'Imposition de la croix. Mais ces pierres ne sont pas leurs seules richesses. Il nous faut entrer ici dans quelques détails et nous arrêter au dehors, dans la rue « Tarik es Seraï », sur laquelle donnent, d'un côté, le couvent de

Sion et les Franciscains, de l'autre, la caserne turque.

# I

Cette rue est coupée, à quelque distance de la caserne, par un arc appelé longtemps « arc de l'Ecce-Homo », parce que deux pierres du Lithostrotos y avaient été enclavées. Une partie de cet arc est moderne; mais les pieds-droits et l'archivolte sont antiques et construits, comme le remarquent MM. de Saulcy et Clermont-Ganneau, en bel appareil hérodien, d'une facture identique à la porte triple du temple d'Hérode, que l'on voit encore dans les souterrains du Haram es Sherif. Selon les conjectures des savants, cet arc formait la baie centrale de la porte triomphale de l'Antonia. Des deux baies latérales plus petites qui la complétaient, l'une donnait dans le couvent des Derviches qui, hélas! l'ont détruite, l'autre, retrouvée sous les décom-

bres, en état parfait de conservation, encadre le sanctuaire même et l'autel du couvent de Sion. Une corniche qui existe encore au-dessus de la baie marque les restes d'une tribune d'où Pilate, peut-être, a pu parler au peuple et lui montrer le divin prisonnier.

La preuve de cette conjecture hasardée fut faite d'une façon étrange. Tandis que, le cœur plein d'espérance, le père Ratisbonne aidait les ouvriers au déblaiement de l'arc latéral, quelques caractères grecs, à demi effacés, gravés sur l'un des montants, attirèrent son attention. Il appela à son aide, pour les déchiffrer, l'autorité de M. de Saulcy : celui-ci lut distinctement : « Tolle... Tolle! » le cri furieux de la foule et de ses chefs. Cette découverte faisait du vieil arc un trophée unique. Après quels miracles de persévérance, ces décombres furent obtenus, déblayés; comment une basilique et un couvent furent élevés sur ces ruines, l'histoire des Dames de Sion dans ces cinquante dernières années le dirait. Je l'ai lue avec émotion, tant les péri-

péties de la lutte sont émouvantes et quelquefois douloureuses : misère, mauvaise volonté, haine de l'entourage, mauvaise foi des vendeurs, disputes des savants... On en vint à contester l'authenticité de ces ruines : la porte triomphale ne remontait qu'à Hadrien; la découverte était sans importance, etc. Des archéologues de premier ordre se rangèrent en vain du côté de Sion. La poussière soulevée par ces disputes n'est pas entièrement tombée. On discute autour de ces pierres comme autour de témoins importuns. Mais le témoin demeure avec la signature apposée par on ne sait quelle main et respectée par les siècles : *Tolle!* Écoutons un Juif parler magnifiquement de ce grand passé juif; ils ont un accent inimitable :

« Parmi les ruines accumulées dans la Ville Sainte, il en est deux qui ont subsisté jusqu'à nos jours, comme un symbole pétrifié de la réalisation des prophéties sacrées. L'une de ces ruines est la muraille bronzée des parois du Temple de Salomon. Au pied de ces

assises trente fois séculaires, les Juifs de Jérusalem apportent tous les vendredis leur désolation et leurs sanglots. Ils pleurent et ils se lamentent de ne pas voir arriver le Messie promis à leurs pères !

« L'autre monument est l'arcade mystérieuse du palais de Ponce-Pilate, seul débris du tribunal où le divin Messie entendit sa condamnation à mort. C'est là que le gouverneur romain, montrant au peuple Jésus-Christ couronné d'épines, prononça ces paroles mémorables : *Ecce Homo! Ecce rex vester!* auxquelles la multitude, ivre de sang, répondit : *Tolle! Crucifige! Sanguis ejus super nos et super filios nostros!*

« Les deux ruines se regardent des deux côtés opposés des antiques parvis. Entre elles existe une liaison terrible.

« L'Ecce-Homo explique l'écroulement du Temple, la dispersion du peuple, le bouleversement de la Terre Sainte (1). »

(1) R.-P. Marie-Alphonse RATISBONNE, *Sanctuaire expiatoire de l'Ecce-Homo.*

## I

L'architecte qui a édifié la basilique de l'Ecce-Homo, pénétré de l'importance unique de ces ruines, les a entièrement respectées. Il les a enchâssées dans un reliquaire au style simple et grave. La basilique domine ce qui reste de la Voie douloureuse. Les vieilles murailles du Prétoire sont enclavées, intactes, dans les voûtes nouvelles; le rocher de Bâris fait partie du mur d'enceinte. Certaines pierres détachées du Lithostrotos forment les autels; les autres ont été conservées telles quelles dans le pavé. Et, au fond du sanctuaire, se dresse, dans sa vétusté auguste, l'arc du palais de Pilate. Sur cet arc, Jésus fut amené au dehors, selon la tradition, lorsque après la flagellation, « sanglant comme un linge trempé dans du sang », suivant l'expression d'un de ses saints, couvert d'un lambeau de pourpre et couronné d'épines, il

vint, sur l'ordre de Pilate, qui voulait exciter la pitié des juifs et leur ravir leur proie.

Le procurateur dit une seule parole : *Ecce Homo.*

La foule, travaillée par ses chefs, répondit par un immense cri de haine : *Tolle, Crucifige.* Mais la parole de Pilate demeure comme une prophétie inconsciente et splendide. Oui, c'était l'homme par excellence, et le plus haut degré où l'humanité pût atteindre. Le plus beau des enfants des hommes était plus proche de nous, encore, dans la pourpre de son sang, que dans sa radieuse enfance à Bethléem, dans les jours heureux à Nazareth, au bord du lac de Tibériade, ou dans la transfiguration du Thabor. Au simple point de vue humain, Platon avait entrevu, au sommet de ses rêves, le juste injustement persécuté, souffrant et mourant dans une résignation héroïque. Mais ce grand rêve n'avait pu atteindre à une majesté pareille à cette majesté divine, et, peut-être, à une douleur semblable à cette douleur. Platon aurait-il reconnu son juste souffrant

sous les moqueries et les insultes? L'aurait-il adoré « dans le fleuve de boue qui submergeait son âme »? (Ps. LXVII.)

Pilate n'avait pas l'âme de Platon; et cependant, la sérénité et la paix du Christ, et ce titre effrayant, que la foule jetait d'en bas, dans une accusation suprême : « Il s'est dit Fils de Dieu », accroissaient le trouble et l'effroi du gouverneur. « Il craignit encore plus, » dit l'Évangile. Il sentait vaguement quelque chose de surhumain dans l'Être volontairement silencieux sous les cris de colère, patient et calme sous les pires outrages. Il voulait le sauver. Hélas! la justice de ce Romain avait une fêlure et les Juifs le connaissaient bien! On avait déféré Jésus à son tribunal, comme un malfaiteur, il refuse de le condamner; comme roi des Juifs, il résiste encore. On l'accuse de se dire le fils de Dieu, cela accroît l'effroi de Pilate et son désir de l'arracher à ces hordes sauvages. Mais les Prêtres et les Anciens savent ce que vaut ce juge; ils changent de tactique :

« Si tu le délivres, tu n'es pas l'ami de César. Quiconque se fait roi, se déclare contre César. »

Alors, comme l'orage emporte la maison bâtie sur le sable, la crainte de Tibère emporte dans cette âme misérable les velléités de justice : Pilate se lave les mains. L'imprécation de tout un peuple répond à ce geste symbolique : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! » Et il leur livre le Christ...

Le sang est retombé sur eux. Le destin unique de cette race éternellement errante et persécutée, maudite dans ses membres, maudite dans ses chefs, répond de siècle en siècle aux clameurs de l'Antonia. Jérusalem fut détruite, son peuple massacré; Hérode mourut dans l'infamie et l'exil; Caïphe, déposé, vit sa maison démolie pierre à pierre, et les cadavres de ses fils traînés dans les rues par une foule furieuse; Pilate, qui pensait libérer son âme par le geste dérisoire du lavement des mains, fut rappelé et banni. Et je me fi-

gure cet homme dans la détresse de son exil, poursuivi par les paroles de Jésus et plus encore peut-être par le regard pensif qui s'était posé un instant sur lui. Chaque jour accroît le tourment de sa pensée, un remords qu'il ne peut dominer, une anxiété qui grandit, qui l'oppresse, qui devient une idée fixe :

« Si pourtant cet homme était le fils de Dieu ! »

Et à travers les jours et les nuits d'angoisse, on le voit essayant de retrouver un peu de repos, en se murmurant à lui-même les paroles dont il cherche en vain à retrouver l'accent :

« Mais celui qui m'a livré a un plus grand péché ! » (S. JEAN, XVIII, 12.)

## III

Une messe de très bonne heure devant l'Arc du Prétoire, devant la statue, admirable dans sa résignation divine, posée au-

dessus de l'autel, comme une évocation émouvante...

N'est-Il pas toujours sur ces vieilles pierres? N'entend-Il pas les blasphèmes de l'impiété? ceux de la lâcheté? ceux de la haine? ceux de la peur? comme Il entendait les cris de mort des Juifs... Et son regard ne distingue-t-il pas dans la foule ennemie les amis de tous les siècles, qui le proclament leur Roi et l'adorent?

Consciente ou non, l'humanité passe devant le Christ invisible et silencieux sur l'Arc tragique du Prétoire. Les uns s'arrêtent et l'adorent. Les autres l'écartent de leur vie par un cri de colère ou par une indifférence aussi outrageante pour lui. Ici, au temps où nous vivons, la signification de ce grand choix de chacun de nous se définit et se précise. On dirait que les chapitres de l'histoire se répètent et que les jours de la Passion sont revenus. Il faut s'avancer vers Lui, au milieu des malédictions, des rires de mépris, ou dans le désert de l'indifférence.

Ses ennemis enveloppent dans une même dérision le Christ et les âmes qui le choisissent pour leur Roi. La foi marque les siens d'un signe de faiblesse, dans un temps où l'on ne croit plus. Il faut vouloir, il faut accepter cela...

Mais l'Homme des douleurs regarde. Il compte un à un ceux qui s'agenouillent, et qui croient, et qui le reconnaissent pour leur Dieu dans cet état de souffrance et d'humiliation. Et là encore, je ne sais comment, — mais je le sais — pas une pensée, pas un mouvement de cœur, pas un acte d'adoration ne jaillit vers lui sans que, du milieu des imprécations des juifs, le souffle bienfaisant n'en ait passé sur son âme. Ah! que l'inspiration, qui a groupé là les religieuses vouées au rachat des juifs, est émouvante! Si l'on cherche des ailes d'anges au Cénacle, comme le Prétoire semble éveiller la douleur de la fille de Sion, celle de Rachel qui pleure et ne veut pas être consolée!

« Ne pleurez pas celui qui est mort,

« Filles de mon peuple;

« Pleurez celui qui passe et qui ne revient plus. »

Mais le Christ ne passe pas. Il ne s'en va plus de Jérusalem. Les adorations des filles de Sion l'y ramènent et l'y gardent. Leur prière intercède toujours pour leurs frères :

*Pater, dimitte illis!*

Trois fois cette invocation s'élève pendant la messe sur un ton plaintif : l'effet en est saisissant dans ce Sanctuaire. Que parlions-nous de discussions sur des dates et sur des pierres? C'est l'âme du mystère qui demeure ici et dans laquelle on pénètre. C'est la réparation du grand sacrilège, et la réponse de l'amour et de la foi aux blasphèmes sans fin.

Les religieuses nous offrent l'hospitalité la plus française. Tandis que nous visitons leur monastère, elles nous font le récit charmant de leurs œuvres. Elles sont vouées à la réparation du crime juif et leur but est la conversion des restes dispersés d'Israël. Mais elles accueillent tous ceux qui se présentent et

tout le petit monde imaginable se presse dans leurs cours ou dans leur beau couvent, soit parmi leurs pensionnaires, soit chez les orphelines et dans les classes gratuites, depuis les enfants de Son Excellence le Pacha de Jérusalem, jusqu'aux filles de toute race et de toute langue que l'Apôtre voulait réunir dans sa charité : latines, grecques, maronites, arméniennes, musulmanes et juives enfin, ces délicieux types de jeunes juives, dont l'éclat est si éphémère.

Ici encore, comme chez les sœurs de Saint-Vincent de Paul, la Charité du Christ a fait le grand miracle de l'union ; il y a cinquante ans, un chrétien pouvait à peine s'aventurer dans ces quartiers infidèles, sans risquer d'y entendre les pires insultes. A présent, les religieuses y sont, non seulement souffertes, mais aimées et respectées. Les Musulmans offrent les fleurs qui décorent leurs reposoirs. Et le patriarche arménien non-uni, vénérable vieillard déjà centenaire, envoie chaque année du Mont Sion la branche de cyprès qui se

couvrira des surprises de l'arbre de Noël. Les religieuses me racontent ces choses tandis que, du haut de leurs terrasses, je regarde à l'éblouissement du soleil la ville mélancolique, plus triste, vue ainsi de tout près, entre des minarets et des coupoles, plus triste et plus oppressante qu'ailleurs.

Avec ces religieuses, nous descendons voir les fouilles dans leurs derniers détails : citernes antiques, vieux murs de l'Antonia, pierres du Lithostrotos striées encore pour empêcher les chevaux de glisser; et, gravés ici et là, les jeux de margelle et de table, passe-temps des soldats dans leur corps de garde, où peut-être une main distraite jetait encore les dés, tandis qu'on assemblait la cohorte autour de Jésus.

Ces pavés sont à un mètre au-dessous de la voie actuelle. Plus bas, des souterrains magnifiques, dans un parfait état de conservation, vont dans la direction du Temple, du Haram es Shérif.

Mais ces souvenirs majestueux, mais ces

œuvres elles-mêmes s'effacent. Il n'y a ici qu'un arc où un mot « *Tolle* » a été gravé, il y a des siècles, par une main inconnue. Il n'y a qu'une parole : « Voilà l'Homme! » et une adoration et une prière incessante devant Celui que Pilate présente aux malédictions de tout un peuple, sous son lambeau de pourpre, avec son sceptre de roseau.

# LE CHEMIN DE LA CROIX

## A JÉRUSALEM

Vendredi, 3 heures.

De tous côtés, des groupes affairés se rendent au couvent franciscain de Saint-Sauveur où doit se former la procession du chemin de la croix. Le pèlerinage des pères de l'Assomption est arrivé, il y a quelques jours. Des pèlerins en grand nombre portent la croix énorme qui sera déposée ensuite dans quelque sanctuaire de France. Le drapeau français que, par une pensée magnifique, l'on va déployer tout à l'heure au seuil de la basilique du Sépulcre est encore roulé autour de sa hampe. Les franciscains, précédés des cawas de la Custodie, les consuls des grandes

nations catholiques — et nous avons l'orgueil de voir à leur tête le consul de France, — des hommes de toutes races et de toutes couleurs, des femmes enveloppées de la tête aux pieds de leurs longs voiles blancs, des religieux, des religieuses précèdent le cortège ou le suivent. C'est un mélange indescriptible de gens de tous les pays, où naturellement aujourd'hui, avec le grand pèlerinage, les Occidentaux dominent. Tout le monde marche très vite jusqu'à la caserne turque, point de départ de la voie douloureuse. Le soleil flambe sur les vieilles pierres, sur les parties nouvellement blanchies : la chaleur est étourdissante. Je vais à la suite de ces groupes, hors d'état de penser, poussée, pressée par la cohue du dehors, par l'émotion du dedans, par cette sensation unique dans une vie chrétienne que je suis sur la terre des douleurs à la suite du Christ, que le cortège sinistre qui le conduisait passait, non pas dans ces rues puisque la route ancienne est loin sous nos pas, mais dans cette ville même, sous ce

même ciel, sous ce même soleil, à la foïs éblouissant et morne...

La grande croix oscille devant moi sur de robustes épaules. Les chrétiens implorent comme une faveur inestimable de porter la croix, là où Jésus-Christ portait la sienne. Mais Lui, il était épuisé, sanglant, la démarche mal assurée, bronchant, tombant le long de ces rues...

## I

Ah! que ces dehors sont les mêmes, et que cette évocation est poignante! Qu'y a-t-il donc dans ces pierres, et qu'y a-t-il dans cette ville unique, pour que rebâtie vingt fois, jetée bas vingt fois, cité de misère et de désolation au lieu de la cité de luxe et d'élégance qu'elle était, peuplée d'étrangers, n'appartenant plus à aucun peuple, on croie pourtant trouver à chaque carrefour des aspects qui étaient familiers au Sauveur, on croie rencon-

trer des retardataires des vieux siècles revenant avec les mêmes sarcasmes cruels, marchant sur son chemin avec les sentiments hostiles d'autrefois ? Les pierres de Josaphat se sont-elles levées pour rendre ceux qui vivaient alors qu'Il avançait courbé sous sa croix ? Et les filles de Sion ont-elles légué à leurs compagnes cette expression douloureuse et pensive qu'elles avaient en suivant l'Homme de douleur ? Est-ce qu'enfin, malgré les rues bouleversées, les sites changés ou les murs détruits, l'âme de la vieille Jérusalem serait restée immuable ? Est-ce qu'elle plane faite des mêmes haines et des mêmes amours, d'une compréhension identique de la vie ? Je ne sais : mais passant si loin peut-être, on se sent si près de Lui, à mesure que l'on avance par les rues voûtées, à travers les souks, le long des passages étroits...

Ce ne sont pas les monuments que l'on a construits presque à chaque station et que du reste on ne voit que du dehors et sur des places incertaines, ce ne sont même pas les

admirables paroles du père Alexandre, le Vicaire Custodial français qui nous commente chacune des stations du chemin de la Croix; ce n'est pas cela, ou du moins ce n'est pas seulement cela, qui éveille en nous ce sentiment qu'en effet nous Le suivons, *que tout a dû se passer ainsi*. Non. C'est fait de mille détails, de mille riens, et de quelque chose d'inchangeable à travers les transformations du passé, à travers les transformations possibles de l'avenir.

C'est Jérusalem... La poussière des siècles se lève à chaque pas. L'on marche perdu à deux mille ans de distance, l'un des spectateurs du drame, l'un des acteurs, peut-être...

Les soldats de la caserne turque nous ramènent aux soldats du camp romain. Ces schismatiques ou ces hérétiques qui vont hautains, distants de nous, se garant avec une sorte de dégoût du grand groupe désordonné que nous sommes, rappellent d'un trait, sans qu'on le veuille, les princes des prêtres et les Anciens. Comment? Je ne sais. C'est

une expression de mépris, c'est un arrêt brusque à quelque distance d'un mouvement inimitable : « Je ne suis pas comme cet homme. » Et ces enfants malpropres, entr'ouvrant sans bruit ces fenêtres grillées et les refermant doucement avec une agilité de félin, pour cracher sur nous au passage, ne sont-ils pas les fils de ceux qui, chez Caïphe, les portes prudemment fermées, se sentant à l'abri, insultaient leur victime ?

Chaque scène de l'Évangile s'écrit d'elle-même à mesure que nous avançons. La crypte arménienne garde, à la IX[e] station, deux petites sandales peintes sur une vieille mosaïque, à l'endroit où le Christ épuisé a rencontré sa mère. Nous n'avons pas besoin de ce signe pour fixer notre pensée. La lassitude de la route sous le brûlant soleil, le poids terrible de cette croix qui oscille devant nous, là-bas, depuis de si longues minutes, et qui pesait si lourdement sur ses épaules meurtries, tout nous fait comprendre qu'Il a dû tomber bientôt. C'était,

sans doute, contre une de ces pierres branlantes pareilles à celles-ci; les rues en sont semées. Et elle, Marie, la Mère des Douleurs, elle a dû fendre la foule, dans le court intervalle où on Le relevait. Les bourreaux, le voyant trop faible pour arriver au calvaire sans mourir, contraignirent l'homme de la campagne qui revenait des champs, et qui se refusait à cette corvée humiliante, à porter la croix trop lourde à la place du condamné. Marie dut profiter des rapides minutes de ce débat pour aller vers Lui... Lui parler? non, seulement essayer d'étreindre contre sa poitrine le visage défiguré de son fils, seulement le regarder...

« O vous tous, qui passez par le chemin, considérez et voyez s'il est une douleur pareille à ma douleur. »

Cette vieille maison juive que l'on indique en passant comme la demeure de Véronique n'est peut-être pas cette demeure, et elle est *cela;* c'est bien ce mur nu, aux très rares ouvertures grillagées, cette porte pareille à la

petite porte basse par laquelle la Juive compatissante sortit au-devant du condamné : et Véronique, n'est-ce pas la femme qui attend devant cette porte, silencieuse, les yeux baissés ? N'est-ce pas elle qui enleva son voile d'un geste instinctif, et le tendit au Sauveur pour essuyer le sang et la sueur de son visage ? Est-ce qu'on ne sent pas dans les femmes qui nous suivent quelque chose qui justifie la grandeur de ce geste ? Ce ne sont pas les mêmes. Ce n'est plus la même race. Ce ne sont pas des Juives, les Juives ne se convertissent pas. Ce sont des Orientales : l'âme des choses a passé sur elles, peut-être parce qu'elles habitent la ville désolée, peut-être parce que le Christ douloureux a respiré l'air qu'elles respirent, peut-être seulement parce que ce sont des femmes, et les femmes d'un pays où la beauté des images et des symboles se fait jour dans les attitudes plus encore que dans les mots. Mais on les voit avec leur mouvement de pitié, penchées vers la grande douleur...

Ce sont les Juives elles-mêmes qui se pressent à ce carrefour entre la VII^e^ et la VIII^e^ station : elles se pressent et elles pleurent encore. Mais suivant la parole prophétique qu'Il leur adressa, et la réalisant d'une façon inconsciente et d'autant plus tragique, ce n'est plus sur Lui-même, c'est sur elles qu'elles pleurent.

A l'heure, presque à l'heure, où notre triste procession s'étend de rue en rue sur la voie suivie par le Seigneur, elles descendent par des ruelles tortueuses vers les restes de leur Temple, vers cette immense muraille aux blocs cyclopéens, que ni le fer ni le feu n'ont pu atteindre. Contre ces pierres, elles laissent couler leurs larmes, non pas « sur Celui qui est passé et qui ne revient pas », comme parle leur Prophète. Il n'existe plus pour elles, Lui : elles l'accompagnaient autrefois de leurs gémissements et de leurs plaintes : maintenant elles l'ignorent ou elles le haïssent.

Mais comme Il l'a dit, et avec une sorte de

précision terrible, à chaque soir de leur rencontre, elles pleurent sur leurs enfants et sur elles-mêmes, sur leur dispersion et sur leur ruine, sur la malédiction que leurs pères ont fait tomber sur eux avec ce sang, et qui s'est écrite dans ces ruines que leurs lamentations environnent :

A cause du palais qui est dévasté,
A cause du Temple qui est détruit,
A cause des remparts qui sont abattus, nous sommes assis solitaires, et nous pleurons.
A cause de la majesté qui est passée...
A cause de nos fils qui ont péri,
A cause des prêtres qui ont erré,
A cause des rois qui l'ont méprisé...

Oui, ces rois, ces princes du peuple et ces prêtres ont méprisé la grande espérance et ont abandonné le grand rêve par leur acclamation impie : « Nous n'avons d'autre roi que César »; oui, ce peuple volontairement égaré a commis le crime unique dont il ne se repent pas. Et pour cela, à cause de cela, elles sont assises solitaires et elles pleurent.

## II

Ainsi tout nous rend le grand passé. Nous retrouvons à chaque pas autrefois dans aujourd'hui, non seulement dans les dehors, dans l'air ambiant, dans les horizons, dans le soleil ou dans l'ombre des rues, mais dans les dispositions de ceux qui suivaient le Sauveur, ou qui le voyaient aller épuisé sur le chemin. Un des hommes les plus éminents que j'aie rencontrés ici, le Révérend Père L..., me disait un jour que le chemin de la Croix à Jérusalem lui semblait unique, tant la ressemblance s'affirmait, effrayante, entre ceux qu'Il rencontrait et ceux que nous rencontrons, tant ce chemin de Croix en plein air et pour ainsi dire en pleine vie évoquait pour lui le grand passage de Jésus-Christ à travers les siècles et à travers les âmes.

A chaque station, que l'on soit à la caserne turque, dans les rues ou dans les souks, on

s'agenouille et l'on adore. Et ici, je n'entends parler que des dehors : Lui seul voit le fond de ses créatures; Il écarte ceux qui n'ont que l'apparence de la foi; Il appelle ceux qui sont fidèles dans les ténèbres. Mais les dehors sont ceux-ci : d'abord ceux qui Le suivent, et s'agenouillent, et baisent ses traces sacrées, à la suite de Marie, la Mère douloureuse qui, la première, l'unique, alla de place en place s'agenouiller où Il était passé, enlever, des pierres contre lesquelles Il était tombé, tout ce qu'elle pouvait de son sang, l'effaçant de ses mains tremblantes ou de ses larmes, le dérobant aux profanations d'un contact quelconque dans une rue.

Il y a donc les fervents, ceux qui suivent tout près.

Il y a les tièdes, ceux qui suivent de loin, qui osent à peine s'agenouiller; ils sont très rares ici.

Il y a les Juifs, que les douleurs du Maître, que leurs propres douleurs, que le grand miracle de la loi du Christ pénétrant le monde

n'éclairent et ne convertissent pas, qui attendent comme ils l'attendaient, qui pleurent comme ils pleuraient, qui maudissent les gentils comme ils les maudissaient, et surtout — surtout — qui Le haïssent, qui l'exècrent, qui le poursuivent comme ils le haïssaient. Ces hommes et ces femmes qui se détournent quand ils nous rencontrent ont toujours dans le cœur l'écho du cri des ancêtres :

« *Tolle, Crucifige*... Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants... »

Il y a les pharisiens et les Sadducéens dont nous avons parlé, et la grande masse de l'humanité indifférente, tous les païens d'alors, tous les païens d'aujourd'hui, Romains blasés, Grecs élégants, Orientaux efféminés et abandonnés aux faux dieux.

Il y a les esprits superbes, qui ignorent le Dieu caché et qui offrent à sa grande douleur une pitié pire que la haine... Ils y sont tous.

Le trajet du prétoire au Calvaire, en ligne droite, serait à peine de cinq cents pas, mais des rues barrées, des constructions nouvelles

obligent à des détours sans fin. Jésus, Lui, descendit par Bézetha jusqu'au fossé au bas des remparts : il remonta ensuite le petit monticule sinistre, alors hors des murailles. Tous ceux que nous rencontrons, Il les a rencontrés dans ce trajet relativement si court. Et lorsque, parvenu à la IXe station, à la chute suprême, aux abords du Calvaire, nous allons pénétrer dans la basilique qui renferme les dernières scènes du drame, nous avons l'impression que nous avons recueilli sur notre passage tous les sentiments qui se levaient vers lui quand Il allait à la mort.

## III

Ainsi jamais évocation ne fut plus prenante. A la distance des siècles tout nous est rendu : et l'ombre légère du présent laisse transparaître à chaque pas la réalité du passé. Tout nous est rendu : mais Lui !... Qui nous le rendra ? Est-ce que nous pouvons le voir tel

qu'Il était sur le chemin de douleur? Est-ce que nous oserions lever les yeux sur le visage épuisé? Est-ce que nous saurions retrouver son accent dans les rares paroles qu'Il disait? Et allant plus loin, sous le voile de l'auguste visage, est-ce que nous comprenons ce qui se passait alors dans cette âme divine? Est-ce que nous en mesurons l'abîme? Ah! que Jérusalem est vide! Elle nous rend tout, mais elle ne nous Le rend pas. Et alors! qu'importe ce qui était autour de lui? Qu'importe le reste? Nous ne savons pas quelle pouvait être cette union de tant de patience et de tant d'agonie, de tant de sérénité et de cette douleur sans nom. Nous ne savons pas comment Il regardait ceux que nous avons croisés sur le chemin : sa mère, mère de tant de joies et de tant d'amertumes; le Cyrénéen qui l'aida, sans le vouloir d'abord et puis, je pense, avec une grande joie d'alléger son fardeau; les filles de Jérusalem, Véronique, et les autres, les ennemis, les bourreaux... Nous ne comprenons pas quelle devait être l'expression de ce

visage, quels devaient être les sentiments de ce cœur qui ne cessait de prier, de pardonner, d'aimer. Nous sommes comme des enfants jetant des pierres au bord d'un gouffre, pour en mesurer la profondeur...

Mais, Maître, nous sommes venus à votre suite sur le chemin : et Vous, marchant devant nous, Vous le saviez !...

## LE CALVAIRE

Le Chemin de Croix, pendant lequel le R. P. Vicaire Custodial nous a si simplement et si noblement conduits, s'achève. Nous entrons dans la basilique du Saint-Sépulcre, pour y terminer ce pèlerinage de notre foi.

Nous voici, après avoir franchi quelques degrés, dans une chapelle à gauche de la grande nef, en face du divan des gardiens turcs, et nous y trouvons, comme partout hélas! ici, les signes extérieurs de la division aux lieux où Jésus-Christ avait fondé l'unité de son Église et prescrit à ses disciples de se faire reconnaître par leur mutuelle charité. Il y a là trois autels : deux sont aux Latins, le troisième est aux Grecs; et ce n'est pas la langue seule qui distingue les uns des autres les fidèles. Tout en ayant les mêmes croyances, ils

n'obéissent pas tous à Pierre et l'on dirait que, loin de leur peser, ces divergences alimentent en eux un secret orgueil. Volontiers, ils y trouveraient prétexte à une sorte d'ostentation; ils s'écrieraient en nous montrant : « Nous ne sommes pas comme ceux-ci ! »

## I

Nous voici à la place indiquée pour le Calvaire ou le Golgotha. « Calvaire », « lieu du crâne » : c'était jadis une élévation proche de la ville, mais en dehors de la porte et par laquelle on avait conduit Jésus, soit parce que c'était le lieu ordinaire des exécutions, soit parce que les Princes des Prêtres et les Pharisiens avaient voulu que, de loin, on pût voir expirer « le Roi des Juifs ».

Ah! certes, l'on ne peut s'étonner que, dès les premiers temps, une sorte de duel se soit engagé, ici, entre ceux qui voulaient effacer jusqu'aux moindres traces de la vie et de la

mort de Jésus et ceux qui auraient désiré rendre ces traces à jamais visibles et immortelles.

Tous les héritiers de ceux qui avaient pris part au procès et au crucifiement du Seigneur applaudirent à la résolution des Romains, de remplacer par une statue ou par un temple, dédiés aux faux dieux, les souvenirs de la passion. Plus la divinité qu'on rappellerait ainsi serait éloignée de l'esprit et de la morale des chrétiens, plus par là même on insulterait à leurs dogmes et à leur symbole. Jupiter, Vénus, Adonis, offriraient un contraste bien choisi avec la sérénité auguste de Jésus, avec la pureté virginale de Marie, avec l'austérité pudique d'un Jean-Baptiste ou d'un Étienne.

Et ce fut la première cause des destructions sacrilèges qui s'accomplirent à la place qu'avait occupée la croix et à celle où le corps de la grande Victime avait été porté. Au quatrième siècle, Constantin, et surtout sa mère, sainte Hélène, acceptèrent les traditions que

l'impiété païenne avait consacrées, en essayant de les ruiner, et ils multiplièrent, dans Jérusalem et aux environs, les monuments auxquels ils rattachèrent la mémoire des grands événements de l'Incarnation et de la Rédemption du genre humain.

L'espérance des païens a donc été déçue; leurs créations n'ont servi qu'à faire vivre ce qu'ils prétendaient anéantir, qu'à poser nos traditions sur des bases inébranlables.

Comment ne pas regretter cependant que pour vénérer, ou le roc arrosé par le sang du Seigneur, ou la pierre sur laquelle son corps a reposé, il faille s'enfermer sous des voûtes et entre de hautes murailles? Loin de nous l'idée de ne pas louer le zèle pieux qui a bâti autrefois ces chefs-d'œuvre de noble et sévère architecture, bien défigurés hélas! Mais pour abriter la Croix, le libre ciel valait mieux; et on l'avait compris ainsi dans le plan primitif, où le Calvaire et la tombe demeurèrent long temps à découvert.

## II

Lorsque le Vendredi Saint, vers l'heure de midi, le Calvaire apparut couronné par la croix sanglante du Fils de David, nul des spectateurs n'osa songer à considérer autre chose que ce spectacle d'une grandeur et d'une tristesse infinies. Amis et ennemis concentrèrent leurs regards sur Jésus agonisant. Conseillés par la haine ou par l'amour, ni les uns ni les autres ne voulurent rien perdre de ce qui remplissait leur âme d'une émotion si violente. La haine était à peine satisfaite par cette mort ignominieuse et horrible, dont Cicéron disait qu'elle était le comble de la cruauté et de l'infamie. L'amour se taisait refoulé sur lui-même dans son impuissance à secourir le Maître bien-aimé.

Mais aujourd'hui, à la distance de tant de siècles, on peut se permettre de ressentir la

majesté d'un drame qui a changé les conditions de la vie humaine.

Au-dessus de la foule ennemie et hurlante, le calme descendit peu à peu. Par groupes successifs, le peuple et ses chefs disparurent, laissant le Crucifié seul avec sa mère et ses derniers amis. A des intervalles rapprochés, la voix affaiblie du divin patient s'éleva, tantôt pour offrir aux bourreaux leur pardon, tantôt pour ouvrir le ciel au larron repentant, tantôt pour unir Marie, sa sainte Mère, et Jean, son bien-aimé disciple, dans une inénarrable parenté, tantôt, enfin, pour exprimer le tourment de sa soif ou pour appeler à lui le secours du Père Céleste.

Puis, du sein des ténèbres qui avaient envahi tout l'horizon, le regard de Jésus se porta vers les âges lointains où avaient vécu les Prophètes; et, repassant une à une leurs prédictions, Il déclara que celles qui le concernaient s'étaient réalisées. Il avait accompli et consommé tout ce passé. Étendant alors la vue de son âme bien au delà de Jérusalem et

de la Samarie, distinguant la mer dont les flots baignent tous les rivages de la Palestine jusqu'à l'Océan, et, dans cette mer, les îles qu'Isaïe et Jérémie avaient déjà célébrées comme frémissantes d'une joyeuse attente à l'annonce du Messie, Jésus, en dépit des affres de la mort, respira le parfum suave du printemps spirituel, que son oblation allait faire naître. Lui, le Créateur, dont les pas et le sang avaient purifié la terre, dont le contact avait sanctifié les eaux du Jourdain, dont les paroles avaient chanté les fleurs, les arbres, les oiseaux et jusqu'aux poissons du lac de Tibériade, Il laissa cette atmosphère orientale, imprégnée de chaleur et de vie, envelopper son corps sanglant, et en rafraîchir les blessures. Et ainsi, selon la pensée de saint Thomas, tout l'univers avait reçu, avec le salut, le don d'une nouvelle beauté. L'œuvre divine était achevée. Il jeta de nouveau un grand cri et, baissant la tête, Il mourut.

Voilà le récit que tout à l'heure j'ai re-

cueilli des pages mêmes de l'Évangile, ou des lèvres du R. P. Vicaire Custodial, aux lieux où Jésus-Christ est mort, et où, selon la parole de saint Paul, « Il m'a aimée et s'est livré pour moi ». C'est ici que sa vie, pleine de douceurs et de merveilles, s'est terminée dans un sacrifice dont le mérite et l'exemple ont fait monter si haut l'idéal de l'humanité. Et je viens, après vingt siècles, honorer cette place d'où est partie la civilisation, dont je suis la fille, adorer surtout et bénir Celui que je nomme avec une émotion si intense : mon Sauveur et mon Rédempteur.

David avait chanté que son divin descendant régnerait par la croix, et la croix de Jésus après vingt siècles n'a épuisé ni sa jeunesse, ni sa puissance, ni ses miracles : elle ne cesse pas de sauver le monde. Ce salut n'est pas seulement celui de la grâce et de la bienheureuse éternité, c'est aussi la diffusion parmi les hommes d'un esprit de force qui a dépassé souvent l'héroïsme de Rome, et qui, en tout cas, l'a communiqué même à des

femmes et à des enfants. La croix a levé l'étendard invincible de l'amour plus fort que la mort.

N'est-ce pas ici sur le Calvaire, qu'un centurion romain a proclamé le premier la sainteté et la divinité du Sauveur ? Et près de mille ans après, quand les Croisés sont venus pour délivrer le saint tombeau, quand ils ont étonné les Musulmans par leur valeur, n'ont-ils pas rapporté au Christ, vainqueur de la mort, les prodiges de leurs âmes chevaleresques en déposant ici l'épée de Godefroi de Bouillon, comme pour saluer dans le Christ l'objet et le modèle de toute leur vaillance ?

## III

Mais il y a autre chose...

Il y a, au Calvaire, des profondeurs plus intimes et plus mystérieuses que l'on pénétrerait seulement dans une solitude et un recueillement impossibles à cette heure. Ce mouve-

ment bruyant, cette hâte et cette fièvre, qui accompagnent ici toutes les cérémonies religieuses, cette montée et cette descente rapides du Calvaire au Sépulcre, où l'on se presse, où l'on se pousse, où l'on se coudoie, vous ahurissent et vous fatiguent. Il faut revenir ici, après avoir achevé près de la tombe, et loin d'elle (on est toujours loin d'elle quand d'autres en foule se pressent pour y entrer), après donc avoir achevé le chemin de la Croix public. Il faut attendre que les Grecs aient terminé leur chant rauque, monotone et dur, et l'encensement de leurs icones, ces belles icones revêtues d'argent qui, avec les marbres, recouvrent la place sacrée. Et lorsqu'enfin ils ont éteint leurs cierges, lorsqu'ils ont laissé derrière eux seulement la traînée de leurs parfums très rares, et que leurs pas précipités ne résonnent plus sur les dalles, lorsqu'on n'a plus autour de soi que les ténèbres qui enveloppaient le Calvaire et au bas, en se penchant, la fente énorme qui a ouvert les roches,... alors, mais seulement alors, dans la

solitude du Golgotha, près de la fissure béante de la roche, et dans le silence momentané de toutes ces choses qui se sont tues, on ose envisager ces heures de l'agonie du Christ sur la Croix.

On l'entrevoyait bien tout à l'heure, mais de loin, comme ces cimes perdues dans les nuées que l'œil mesure à peine. Maintenant on approche, on regarde. On se tait. On laisse le spectacle que l'on a sous les yeux entrer en soi. On comprend. Dans les trois heures où Jésus meurt sur le Calvaire, une douleur que nous n'avions pas rencontrée jusque-là, plus profonde que les mépris et les tortures de la Passion, déferle vers Lui comme les vagues d'une mer furieuse, monte, s'étend, va chercher l'âme jusque dans son centre, dans l'effort d'une détresse incompréhensible. Et la seule parole que nous n'avions pas entendue tout à l'heure emplit, à la distance de vingt siècles, la nuit effrayante du Calvaire :

« Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? »

C'est le « coup de foudre » dont parle Bossuet, « le secret qui passe de trop loin notre intelligence » : le mystère de l'agonie intérieure de Jésus.

« Tous les autres tourments de notre Sauveur, quoique leur rigueur soit insupportable, ne sont qu'une ombre et une peinture en comparaison des douleurs, de l'oppression, de l'angoisse que souffre son âme très sainte sous la main de Dieu qui la froisse (1). »

Nous sommes maintenant au centre du mystère, au dernier degré des douleurs. Aucun de nous ne pourra souffrir jusque-là, se donner jusque-là. Jésus nous entraîne ici dans l'abîme sans fond. Il faut adorer et se taire :

« A ceci nous avons connu l'amour et nous y avons cru. » (I, S. Jean, iv, 16).

Mais à la distance infinie qui nous sépare du Christ, on se souvient ici qu'il a souffert le premier pour nous donner l'exemple, et

(1) Bossuet, *Deuxième sermon pour le Vendredi Saint.*

que chacun de nous connaîtra, à son heure. l'abîme où l'on descend seul. Pour moi, pour ceux qui en ce moment me lisent, pour tous, un souffle glacé passera un jour et nous avertira qu'une porte inconnue est ouverte, la porte que nous devons franchir un à un. Si chers que nous soyons et si entourés, les étreintes se desserreront et nous ne sentirons plus rien. Nous ne les verrons plus d'abord, nos bien-aimés. Nous ne pourrons plus répondre à leurs suprêmes demandes. Puis nous ne les entendrons plus. Peut-être leurs sanglots, peut-être leurs paroles de tendresse seront-ils les derniers sons que la terre nous enverra : ce murmure pieux enveloppera encore notre âme errante et comme hésitante sur le seuil de la vie. Mais ce murmure lui-même se perdra dans un silence glacé, ainsi que les lumières déjà éteintes dans une ombre que nous ne connaissons pas. Alors, défaillants dans l'abandon de tout, nous nous sentirons face à face avec l'Éternel : notre âme sera seule avec le Seul.

Tout cela pour nous est l'inconnu : un inconnu que l'on sonde pour la première fois, peut-être, dans cette étroite chapelle du Calvaire et devant lequel on recule avec épouvante.

Mais Lui, Il sait le chemin de la mort. Il y est passé. Il y attend chacun de nous avec sa suprême tendresse. Ici il a sanctifié notre agonie dans son agonie : il a conquis notre paix par son abandon.

Oh! que cette place est bénie et sacrée! Lorsqu'on a dominé les premiers instants où tout étonne et tout déroute, comme on y revient ensuite avec le meilleur de son âme! Nous nous expliquons maintenant la détresse incompréhensible, la détresse volontaire du Sauveur qui devait rendre la mort de ceux qui L'aiment bienheureuse et calme comme un sommeil. Il nous l'assure par son prophète. Et lorsque nous descendons du Calvaire « ayant adhéré à la vérité de son Être et uni notre mort à sa mort », nous sentons qu'une paix infinie plane sur cet instant

redoutable où, déjà hors de la terre, nous attendrons haletants que le voile du mystère se soulève. Alors Il reviendra lui-même. Écoutez :

> Tes yeux contempleront le Roi dans sa beauté,
> Ils verront une terre ouverte au loin,
> Ton cœur s'étonnera de ses terreurs anciennes...
> Ne crains point, je suis avec toi,
> Ne t'effraye point, car je suis ton Dieu.
> Je t'ai saisi fortement et je t'aide.
>
> (Isaïe, xxxiii, 17; xli, 10.)

## DANS LA BASILIQUE

### DU SAINT-SÉPULCRE

Le temps nous presse, hélas! Nous touchons aux derniers jours de notre pèlerinage. Et si j'ai vu, je crois, tout ce que je pouvais, et ce que je désirais voir ici, j'ai la sensation qu'ayant essayé de tout dire, je n'ai cependant fait qu'effleurer des choses profondes. Je serais effrayée des lacunes de ces pauvres pages si j'avais aspiré à faire une étude ou un livre complet. Je n'ai parlé, ni de la basilique antique et des mosaïques découvertes au couvent de Saint-Étienne, où j'ai passé avec les Dominicains des heures si instructives; ni des tombeaux des Rois, ou d'Abiadène, curieux dans leurs dispositions, dans les meules qui les ferment et qui roulent dans des rainures, comme cela devait être, paraît-il, pour

la tombe du Christ; ni des courses que j'ai entreprises, sous la direction de l'artiste qu'est le Père Germer-Durand, de l'Assomption, à travers les vieux quartiers et dans les coins les plus reculés.

J'ai signalé, il est vrai, la piscine de Bezetha chez les Pères Blancs, leur séminaire et leurs cérémonies grecques, et la crypte tranquille où l'on vénère la maison d'Anne et la naissance de Marie. Mais leur musée évangélique et biblique, si intéressant, si complet, eût mérité à lui seul un chapitre spécial, tant il aide à comprendre les scènes des Saints Livres, en mettant sous nos yeux les vêtements, les monnaies, les mesures, les ornements des prêtres, la manne et l'encens, le grain de sénevé, les vases, les amphores et les ustensiles de chaque jour, les meules, les lampes, et les parfums adhérant encore aux vases d'albâtre après deux mille ans.

# I

Je n'ai rien dit, et je vais partir : Jérusalem est une ville aux multiples visages, et volontairement je n'ai voulu en regarder qu'un seul. J'ai négligé ce qui ne se rapportait pas d'une façon ou d'une autre à la présence auguste de Jésus-Christ. Et cependant, c'est une curiosité mêlée qui m'attire ce soir, en descendant du Calvaire, vers le trésor des Orthodoxes gardé par le farouche Esphigmenos, grand chef grec de la Basilique, l'homme le plus riche de Jérusalem. Il a fallu demander une audience à cet higoumène, célèbre il y a trente ans, lors du massacre des Franciscains, dont, à tort ou à raison, on l'a cru en partie responsable : de mauvais bruits circulent sur son compte, et l'on parle de 500 000 francs donnés à propos pour étouffer l'affaire. Ces racontars, ou ces souvenirs, nous laissent assez perplexes à l'entrée du cabinet obscur,

immédiatement au-dessous du calvaire, d'où il surveille et dirige tout.

C'est un gros homme, de taille courte, à l'expression dure mais extraordinairement intelligente. A la différence de tous les autres, il ne porte ni un bijou, ni une décoration. Il a comme interprète un caloyer jeune, assez prétentieux, ce semble, dont la voix sans timbre répond inévitablement : « Pas de quoi » à chaque remerciement.

« Esphigmenos est heureux de votre présence. Esphigmenos s'excuse d'avoir été retenu hier par les devoirs de sa charge et de vous avoir obligés à revenir ; Esphigmenos avait été mandé subitement chez Son Amplitude Glykéros. » (Ce n'est pas vrai. Glykéros est absent ; mais nous étions accompagnés hier par deux religieux qui avaient nommé leur ordre et donné leurs cartes, et il ne voulait pas les recevoir.) « Esphigmenos pense que vous verrez d'abord avec intérêt une relique des Croisés. »

Nous nous asseyons autour de l'higou-

mène. On sort de doubles armoires, l'admirable pièce en cristal de roche, encore entourée de très vieux joyaux qui ont perdu leur éclat. Le secrétaire nous explique que ce reliquaire a été retrouvé chez eux, aux alentours du sépulcre, dans des fouilles que l'on pousse activement, tandis qu'Esphigmenos élève le cristal à la lumière, et le présente sous toutes ses faces pour nous le faire admirer. Quelles sont les mains françaises qui ont tenu ce joyau, et le cœur français qui y a placé cette relique de la Vraie Croix? Pendant longtemps ce cristal a dormi dans la poussière : maintenant il est livré comme un gage à ces mains ennemies... Et j'imagine un Croisé à la place où je suis!...

Pour répondre à l'intérêt que nous témoignons, l'higoumène fait apporter les reliques enfermées autour de lui dans des tiroirs profonds, avant de donner la clef de la petite chapelle attenante à la pièce où nous sommes. Lorsque enfin la porte s'ouvre, c'est une stupéfaction : du haut en bas, un entassement

de pièces d'orfèvrerie inestimables, contenant toutes les restes sacrés des Saints. Ces reliquaires appartiennent aux époques les plus différentes; ils affectent les formes les plus diverses, rivalisant entre eux par le fini du travail, par les ornements d'une richesse incroyable. Ce sont, le plus souvent, des icones d'or et d'argent, criblées de pierreries, renfermant la poussière de ceux qui furent nos pères dans la foi, les géants de cette église orientale et ses champions dans la lutte sans fin contre les raffinements et les subtilités de l'esprit grec. Ce sont aussi des châsses merveilleuses en filigrane, légères comme des dentelles; ou des coffres lourds, ornés d'émaux dont l'exécution diffère suivant les pays et suivant les siècles. L'un de ces coffres porte en relief la tête du saint, cernée de rubis; de très vieilles améthystes d'un mauve presque blanc semblent jetées à pleines mains dans un fouillis admirable, comme une pluie d'étoiles sur le fond d'argent éteint.

Esphigmenos ne nous accompagne pas,

mais la porte est restée ouverte, et ses yeux nous suivent, tandis que nous demeurons perdus dans la contemplation de ces merveilles. Ces Grecs, dans leur amour du faste et de la beauté, semblent considérer comme des amis ceux qui comprennent leurs richesses. Au bout d'un instant, l'higoumène s'approche d'une icone antique en argent massif, un des joyaux les plus rares de cette collection. Les ossements et le nom de saint Basile sont visibles dans la partie découverte, et je demande à l'interprète, en français, naturellement, si c'est la liturgie de ce saint qu'ils suivent ici dans les offices de chaque jour. Il me répond qu'il ne sait pas exactement, qu'on varie... Esphigmenos hausse les épaules à ma grande surprise, et l'interrompant d'une voix dure, lui donne quelques explications rapides. L'interprète écoute et reprend :

« La liturgie de saint Basile le Grand est suivie dix fois par an; celle de saint Jean Chrysostôme le Grand, chaque jour; quant à celle des présanctifiés, attribuée à saint Gré-

goire le Grand, elle est réservée au grand carême. »

Je me retourne vers Esphigmenos : « Excellence, n'aviez-vous pas dit que vous ne compreniez pas le français ? »

Pour la première fois, l'higoumène sourit, un sourire d'une grâce étrange sur ce dur visage, et dit quelques mots que son secrétaire traduit : « Je le comprends un peu, je le parle trop mal. »

La conversation s'engage sur ces nouvelles bases. Je le questionne directement maintenant sur ce que je voudrais savoir. Esphigmenos a l'air très versé dans cette histoire orientale que, pour ma part, j'ignore à peu près complètement. Il me donne quelques explications brèves et très nettes sur les reliques, à mesure que je les regarde, sur les différentes époques auxquelles remontent ces prodigieuses richesses, depuis ces icones aux visages et aux attitudes d'une raideur byzantine, jusqu'à ces merveilleux dessins d'un fini et d'une grâce extrêmes.

Je lui dis :

« Tous les saints que vous avez là sont communs aux deux églises; et il semble qu'ici on vient revoir des aïeux. »

Il me répond :

« Ce sont des aïeux pour nous tous. Et tout est commun aux deux églises : mais on ne le sait pas. Dans notre cathédrale (il appelle ainsi le chœur grec qui fait face au Sépulcre), vous auriez aussi de belles choses à voir, et rien n'y heurterait votre foi. »

C'est vrai. Il oublie seulement que chez eux, ils nous appellent « les païens » ; ils nient la vertu de notre baptême; et ils ont accueilli par des explosions de fureur l'encyclique de Léon XIII sur la réunion des églises. Mais tout cela est un détail, de ces choses sans importance que l'on dit sur les absents...

Il y a, paraît-il, dans leur sacristie intérieure des chefs-d'œuvre d'orfèvrerie que depuis ces dernières années, et comme chez les Arméniens, on ne visite plus : calices, croix, crosses, anneaux, amassés là durant des siècles.

Mais le temps passe, et nous n'osons abuser d'une obligeance inusitée en prolongeant cette visite outre mesure. Je m'arrache à regret à l'étrange petite chapelle aux voûtes basses entièrement remplie des sacrés restes des saints, ruisselante d'or, avec des scintillements de joyaux partout où se pose un rayon de lumière.

Or, pour achever cet aperçu des relations avec nos ennemis, tandis que le lendemain je cherche avec le père Giovanni la fente du rocher du calvaire, visible à la chapelle supérieure, et en bas, le secrétaire d'Esphigmenos arrive de son pas saccadé, portant des cierges. « Esphigmenos vous salue. Esphigmenos pense que vous verrez mieux ainsi. »

Et l'on me raconte qu'il y a quelque temps, deux moines grecs députés par Sa Béatitude le Patriarche Glykeros, se présentaient à la custodie pour offrir leurs vœux aux RR. PP. Franciscains « à l'occasion de la fête du tout saint, tout heureux, tout bienfaisant François d'Assise ». Est-ce uniquement de la

fausseté et de l'hypocrisie vis-à-vis de ces hommes qu'ils massacraient hier, qu'ils massacreraient sans doute avec joie demain ? Je ne le crois pas. C'est plutôt ce besoin de courtoisie, de politesse, de beaux dehors emphatiques, quelque chose de ce qu'ils mettent dans leurs admirables cérémonies sans âme, dans leurs interminables prières sans foi, dans leurs aspersions machinales d'eau de violettes ou d'eau de roses.

## III

Nous errons un moment encore dans la grande basilique, l'âme triste, pareils à ceux qui, après avoir enseveli le Seigneur, s'attardaient autour du Sépulcre. Le bas des piliers est presque entièrement noyé dans l'ombre. Nous nous perdons dans le dédale des escaliers et des chapelles. Chaque jour, à cette heure du crépuscule, les Franciscains vont, avec des prières et des chants, avec de l'en-

cens et des cierges, honorer et bénir chacun des autels de la vieille basilique, à quelque confession qu'ils appartiennent. Tout le peuple peut se joindre aux Révérends Pères, et je l'ai fait quelquefois. Mais le plus souvent leurs hymnes m'arrivaient auprès de la Tombe du Seigneur, solitaire, à cette heure, emplie seulement de l'ineffable présence. Et chaque soir, à Jérusalem, ma journée finissait ainsi dans le calme de Sa Tombe, gardée par les anges du Sépulcre.

Je vais les accompagner, ce soir, pour la dernière fois, et dire adieu à chacun de ces souvenirs. On emporte ces souvenirs dans son cœur. Mais on les laisse aussi : et ceux qui ont aimé Jérusalem savent avec quelle douleur on s'arrache à elle : tout a une âme ici, il faut dire adieu à tout...

La procession se forme dans l'église des Franciscains. On aimerait cette église, retirée tout au fond de la basilique, et si précieuse parce qu'elle renferme une partie de la colonne de la flagellation et d'inestimables reliques,

on l'aimerait, rien que pour la pensée délicate et sacrée qu'elle exprime : elle est dédiée à l'apparition de Jésus à sa Mère. L'Évangile n'en parle pas. A quoi bon en parler ? L'âme le sent. Il faudrait mesurer l'immensité des douleurs de Marie pour comprendre l'intensité de son allégresse. Et dans cette basilique, cette petite chapelle où le Saint-Sacrement réside, et où l'on honore le mystère de la joie de la Vierge, est comme une oasis de paix.

La procession part de là, et s'arrête à l'autel dédié à sainte Marie-Madeleine, et qui est, comme le précédent, entièrement latin. Dans les environs de la Tombe, Marie-Madeleine, l'amie du Maître désolée et effrayée d'avoir trouvé le sépulcre vide, errait dans le jardin de Joseph, entre les oliviers et les sycomores, foulant aux pieds, sans y songer, les anémones et les grands iris du printemps. Elle était venue embaumer le corps du Seigneur de ses parfums et de ses larmes. Il n'y était plus...

Jésus vint vers elle; mais bien qu'elle lui parlât : « Si c'est vous qui avez enlevé mon

Seigneur, dites-le-moi, et j'irai le prendre », dans l'ivresse de sa douleur, elle ne le vit pas sans doute : et elle ne le reconnut pas.

Lui l'appela d'un seul nom, le nom de chaque jour : « Marie! » Elle répondit : « Maître! »

Un autel marque ce souvenir sacré. Chaque fois qu'on y dit la messe, on lit l'admirable Évangile du jeudi de la Pâque. Le jardin de Joseph est enseveli sous les dalles, il n'y a plus d'arbres, il n'y a plus d'oiseaux; des murailles très hautes et un jour incertain ont dissipé les brises et les lumières du printemps. Mais une joie mystérieuse et très intime y demeure. La chapelle de la Vierge et celle de Madeleine sont les deux seules haltes joyeuses dans la Basilique.

Successivement on encense les autels grecs, arméniens ou latins de la Prison du Christ, de saint Longin, de la Division des vêtements, et l'on s'enfonce par un escalier de trente marches dans la crypte de Sainte-Hélène aux piliers massifs. Puis, de la nef

droite de cette crypte, on descend encore un étage et l'on arrive jusque dans la grotte creusée dans le roc où l'on découvrit la Croix du Seigneur. Maintenant, ce sont les ténèbres complètes. Les cierges minuscules trouent à peine les bas-fonds d'un scintillement rougeâtre, comme ces tisons embrasés que les enfants dérobent, avec lesquels ils se poursuivent dans la nuit. D'en haut, à voir évoluer dans l'ombre ces Franciscains aux pieds nus, aux têtes rasées, on dirait quelque théorie fantastique d'êtres imprécis, de fantômes, revenant effacer, avec des parfums et des hymnes, les profanations accumulées des siècles. Et la procession continue à la chapelle grecque des Impropères, s'égrène sur les marches qui conduisent au Calvaire, redescend vers la pierre de l'Onction, juste en face de la porte d'entrée. Cette pierre est entourée de cierges et de lampes; elle est recouverte d'une lame de marbre. Je n'ai jamais pu m'arrêter là, à cause de tous ces gens qui passent, des gardiens turcs, tout proches,

qui fument qui boivent (oh! de l'eau, et toujours à la même cruche, ensemble), qui parlent avec bruit, qui regardent...

On arrive enfin au Sépulcre. A cet instant seulement et à l'aube, pendant les messes latines, le sacristain grec en sort. On le retrouve à toutes les autres heures avec son aspersion éternelle d'eau de roses, et parfois dans des conversations indiscrètes avec les pèlerins, ses coreligionnaires. Mais là encore, une sorte d'accoutumance se fait. Bientôt il ne gêne pas plus que les marbres ou que les lampes qui sont là. Lui aussi s'habitue à nous, respecte notre prière et nous invite doucement à nous pousser là, tout au fond, pour que l'on ne nous dérange pas en entrant et en sortant. Au moment où j'écris, j'en revois un tout jeune, aux longs cheveux, qui sourit aux pauvres qui entrent et ne parle jamais. Lorsque je lui fais comprendre par signes que c'est une de mes dernières visites, il détache quelques feuilles d'un bouquet oublié là et les fait toucher à la tombe sacrée, avant

de me les tendre : il verse sur mes mains une pluie d'eau de roses dont le parfum m'accompagne longtemps. En réalité, rien ne trouble la prière ici, lorsqu'on a le soin de venir aux heures calmes du crépuscule et du matin, en dehors du grand flot des pèlerins de chaque jour.

Et je sais que je serai seule lorsque je m'agenouillerai pour la dernière fois auprès de cette pierre que l'on aborde avec effroi, que l'on quitte avec des larmes...

# A LA NUIT TOMBANTE

## I

J'ai voulu revoir un à un tous les endroits qui me sont particulièrement chers le long de la colline des Oliviers. J'ai voulu terminer mon pèlerinage, comme il semble que l'on doit finir ici ces longs jours à la suite du Maître, en l'accompagnant jusqu'en haut de la colline jusqu'à ce sanctuaire de l'Ascension qui marque la place où Il dit adieu à ce monde et à ses Apôtres.

Longtemps la belle église, dont saint Jérôme nous parle, pleine de mosaïques et de marbres, demeura sans voûtes sous le ciel, comme pour entrer dans l'esprit du mystère et indiquer le chemin qu'Il avait pris. Elle avait trois rangées de colonnes con-

centriques, autour du rocher sur lequel Jésus-Christ posa ses pieds pour la dernière fois. Sur les ruines anciennes, une charmante petite église a été élevée par les Croisés : c'est une mosquée, maintenant, et elle appartient à des derviches qui occupent l'emplacement de l'ancien couvent des Augustins. Un minaret, auquel on peut monter, permet d'embrasser l'horizon le plus étendu, par cette limpide journée d'octobre.

J'avais tenté, un de ces derniers jours, de gravir les six étages de la tour des Russes, près du couvent des religieuses orthodoxes. Le vertige m'a empêchée de parvenir jusqu'en haut. Je suis plus tranquille ici sur la massive terrasse de pierre : et je me livre sans arrière-pensée à l'enchantement de cet air d'une pureté merveilleuse, de ce panorama auguste, Jérusalem, le désert, les monts de Juda et d'Ephraïm, et, à l'orient, la mer Morte, l'exquise mer bleue, miroitant dans les sables, si proche, si claire, si transparente, que l'on ne pourrait jamais croire qu'un jour de

marche nous sépare d'elle, et que ses eaux dorment à douze cents mètres au-dessous de nous. On suit le cours du Jourdain, à la ligne de verdure pâle de ses roseaux, dans la vaste plaine rousse; et, dans la pure lumière, baignant dans les flots morts, on s'arrête aux monts de Moab, vêtus de pourpre et vêtus d'or : c'est un éblouissement de tons ardents dans le vert alangui du ciel. On regarde tout autour de soi : on revient invinciblement à l'eau bleue et aux monts enchantés : il y a là une de ces fêtes de beauté inoubliable, une richesse de teintes que l'on n'a pas entrevue ailleurs.

Mais cet enivrement passager ne me suffit pas. Je laisse mes amis remonter en voiture et reprendre sans moi la route de Jérusalem. J'ai rêvé de dire adieu à la ville souveraine seule en face d'elle et dans l'ombre, lorsque toutes les flammes du couchant seront éteintes, lorsque la pourpre qui enveloppe Moab, presque rose déjà, presque mauve tant ces resplendissements sont courts, se

perdra dans le ciel léger, comme une flambée ardente s'apaise et tombe après une gerbe d'étincelles.

J'ai donc, une fois encore, accepté l'hospitalité de ce cher Carmel, au flanc du mont des Oliviers. Je regarde les autres redescendre, et en attendant la nuit, je m'enfonce dans le cloître et dans cette chapelle encore embaumée d'encens, à la place où la prière du Christ a laissé une immense paix... La prière de ces religieuses françaises, placées là par la princesse de la Tour d'Auvergne, et leur hospitalité cordiale et charmante aident à jouir pleinement de cette paix.

Cette dernière halte est pourtant une halte triste. C'est l'adieu à tout ce que j'ai aimé, ici, à tout ce que sans doute je ne verrai plus : la patrie de Jésus, sa terre, ses montagnes, ses jours et ses nuits, et le caractère unique de ses jours et de ses nuits, les horizons qu'Il voyait, les mille bruits qu'Il entendait, jusqu'à ces oliviers d'un vert plus pâle, plus argenté qu'ailleurs, jusqu'à ces asphodèles aux

hampes grêles et tristes : l'âme des choses s'est emparée de nous d'une façon incroyable. On a vécu près de ces témoins sacrés... Il faut s'arracher brusquement. C'est comme une patrie que l'on quitte pour toujours.

## II

La porte de l'enclos reste ouverte. Je vais un peu au delà, encore protégée par l'ombre du monastère, mais seule dans l'immense solitude et je m'assieds sur une pierre à l'écart.

Il est nuit : et bien que je sache maintenant ce que sont les merveilleuses nuits orientales, je m'attendais à une Jérusalem un peu indistincte, et perdue dans la brume. Et voilà que l'or du couchant semble s'être relevé autour de la lune nouvelle : c'est plus qu'un halo ou un cerne; ce sont les rayons eux-mêmes qui descendent dorés et blonds, avec

un air de mystère, comme si l'on avait jeté un voile sur l'embrasement de tout à l'heure. La clarté délicate enveloppe la terre nue, plonge dans les profondeurs de la vallée dont elle pénètre les ombres, noie Jérusalem dans une buée de songe qui indique à peine les contours, qui atténue les arêtes trop dures. C'est à la fois très limpide et très doux. Les hautes murailles, les minarets, les coupoles semblent se baigner avec délices dans le ciel léger, s'y enfoncer, s'y noyer; les créneaux s'y échancrent un à un, les angles s'y découpent en des lignes nettes : et voilà que cette fête du ciel rend plus poignante la désolation de la terre.

Dans les brumes et dans les ombres où la nuit d'ordinaire noie les choses, la fantaisie peut ajouter ou retrancher, écarter un détail choquant, faire surgir un monde idéal, derrière les lignes incertaines. Ici, rien de pareil : c'est la réalité nue. La lueur douce dévoile impitoyablement l'immense réalité morne, les ravins profonds, les cailloux du torrent

desséché, les fentes que la brûlure de la chaleur ardente laisse sur la terre aride, et, contre les murailles, les pierres des tombes musulmanes blanchies à la chaux vive, qui renvoient un éclat plus dur : rien que le désert autour des remparts, et, dans ce désert, un silence qui est à lui seul la plus merveilleuse poésie. Pas un chant d'oiseau, pas un mouvement, pas un bruit. On prétend que des loups passent encore comme pour guetter la proie que semble leur offrir Jérusalem endormie, et au bas de la vallée, un vol lourd de corbeaux plane comme un nuage noir et laisse sur la terre une ombre violente : des loups et des corbeaux, sous l'or léger du ciel...

Et elle, la ville auguste, elle, la ville unique?... Pourquoi semble-t-elle, dans ce désert, dans le calme de cette solitude infinie, plus silencieuse, plus sombre, plus abandonnée encore que la terre dévastée d'alentour? Elle aussi ne laisse passer aucun bruit, elle n'offre à la grande clarté l'injure d'au-

cune lueur misérable, elle est close, silencieuse et morte. Chaque détail en est si distinct que l'on pourrait compter les dômes, les minarets et presque les terrasses.

Rien ne se lève. Rien ne vit. Jérusalem dort dans un silence auguste de tombe. Ah! qu'on la laisse ainsi! Qu'on ne la déshonore pas par les progrès enlaidissants, par les usines qui rapportent, par le sifflement des tramways, par les odieux points rouges de l'électricité ou du gaz, dans la splendeur pure de la nuit. Elle est morte. Qu'on la laisse dormir sans bruit dans son linceul de silence et d'ombre. Son peuple ne suffit pas à la réveiller. Il sent qu'il y a autour d'elle un mystère que l'on ne trouble pas : et aux soirs, les pas s'assourdissent, les portes se ferment et les habitants se serrent peureusement derrière les murailles comme les oiseaux de nuit dans le creux des pierres.

## III

L'âme du passé repose dans la majesté de ce silence. Les vieux noms reparaissent avec elle : ce n'est plus Jérusalem seulement, c'est Sion. Les revenants des siècles anciens peuvent venir hanter la grande nécropole.

Ils viennent.

Voici Melchisédech, au fond de la vallée, marchant au-devant d'Abraham, il y a quarante siècles, avec l'offrande symbolique, le pain et le vin. Voici David, errant autour des murailles, avec ses cantiques et ses hymnes, pleurant la perte de Sion et la profondeur de sa chute, chantant sa grandeur immortelle. Voici Salomon, cherchant en vain la place de ses palais de cèdres, de sa maison de la forêt du Liban, détournant les yeux des montagnes où, pour l'amour des femmes, il adora les faux dieux, mais reconnaissant quelques pierres encore du Temple qu'il avait fait élever au

Seigneur. Voici les Rois. Voici les grands Prophètes qui revoient dans le passé ce qu'ils découvraient dans l'avenir. Isaïe qui reconnaît les traces de son Messie; Ézéchiel qui ne peut suffire à dénombrer les cadavres desséchés de l'immense ossuaire; Jérémie qui se lamente sur la chute de la fille de Sion et qui célèbre la beauté de ses fêtes passées, la joie de ses places, les foules innombrables de ses caravanes. Voici les héroïques Macchabées et leurs luttes de géants. Et à l'écart, les conquérants de la grande captive : Nabuchodonosor, Cyrus, Alexandre, Antiochus.

Voici Pompée et les aigles de Rome...

Tout se tait. « Le désert a fleuri et la terre aride a bondi de joie. » Tous les grands morts s'écartent et s'effacent et leur nom même se noie dans l'ombre. Voici Celui qui vient.

Comme on comprend qu'après Lui il se fasse un tel silence et, parce qu'on L'a rejeté, comme on sent que, derrière Lui, il n'est demeuré que la mort! Il remplit tout : la

ville désolée, les ravins, les collines, l'immense horizon désert. Il est partout. Il est ici. Il y venait, le Dieu attendu, chanté, célébré, voilé sous l'humilité volontaire de la forme humaine. Il passait la nuit, sur ces collines, dans cette clarté sereine, dans la clarté plus sereine encore de son âme. Il regardait d'ici la ville sainte, sa ville, et la regardant Il pleurait sur elle; et les livres rabbiniques eux-mêmes, les livres de ceux qui l'ont rejeté, le disent. Son peuple l'a méconnu, son peuple l'a crucifié, et Jérusalem n'a plus d'histoire, elle est morte avec lui. Il est vrai, il y a une longue suite de conquérants, de sièges, de désastres, d'efforts héroïques pour sauver ou pour conquérir ces misérables restes. Mais tout cela est vain : tout ce bruit s'élève autour d'un corps dont l'âme est absente. Jérusalem est ensevelie dans le Sépulcre du Seigneur, elle n'existe plus que là, elle n'a plus de raison d'être que par là. Parce qu'Il y a vécu, parce qu'Il y a parlé, l'ombre de sa grandeur passée plane encore sur elle. Parce que la pierre de

Sa tombe y repose, Jérusalem demeure sacrée parmi toutes les cités de la terre.

Les heures passent : il faut s'arracher à la grande poésie de cette nuit silencieuse. Je ne verrai plus Jérusalem. Peut-être n'est-il pas nécessaire de la revoir. Peut-être elle ne me dirait plus rien d'elle. Au jour, trop de détails choquent et déroutent. Au crépuscule même, tant que quelque chose vit et se meut autour d'elle, elle ne s'imprime pas dans l'âme telle qu'elle est en elle-même, telle qu'elle y demeure toujours : *morte.*

Maintenant les images peuvent se succéder. La vision de la ville enclose, endormie et mystérieuse, restera...

Une fois encore, la dernière, je regarde les grands murs, le ciel et la terre. Est-ce que Jérusalem m'a donné tout ce que j'attendais d'elle ? Ah ! bien plus que je n'attendais : mais autrement. On la quitte l'âme apaisée et remplie d'une soif plus violente ; car elle semble promettre la vision du Christ et elle ne la donne pas. On croirait qu'on va sinon le voir,

au moins se le représenter tel qu'Il était, tel que les autres le voyaient dans ce cadre immuable qui était le sien. Tout l'évoque : rien ne le rend. L'âme reste aussi pauvre et Lui aussi mystérieux. Il est trop loin, Il est trop haut. Il est toujours le Dieu caché. On s'assied au seuil de sa demeure; mais on ne franchit pas ce seuil. Tout vous crie qu'Il a passé là, qu'Il y a vécu, que d'autres Lui ont parlé. Et ce temps a fui pour jamais. On rejette, une à une, toutes les images qui d'abord rappelaient le Seigneur, on rejette jusqu'aux pensées qu'on sent trop petites, trop indignes de Lui...

Ceux qui le cherchent ici et qui l'appellent entrevoient son ombre, comme jamais ils ne l'ont fait ailleurs, ils ne distinguent pas mieux son visage. A mesure que les jours passent et qu'on laisse tomber de son âme les bruits anciens, l'Ombre approche plus près qu'aucune réalité humaine. Elle approche et elle brûle. On tend les mains pour la saisir...

Elle passe.

## LA MESSE SUR SA TOMBE

24 octobre, 5 heures du matin.

Il fait à peine jour dans les étroites petites rues qui dorment. L'aube fraîche se glisse sous les auvents, sous les portes, sous les voûtes, où, malgré la nuit, une chaleur lourde faite de miasmes délétères subsiste encore. Tout est si calme que chacun de nos pas s'entend distinctement sur le pavé sonore. Et tandis que je descends vers la Basilique, le cœur oppressé, je me concentre dans l'heure unique qui m'est donnée, la dernière, m'étonnant qu'une seule pensée m'occupe, qu'un seul lieu au monde m'attire invinciblement, et que Jérusalem tout entière se résume pour moi dans le Sépulcre du Seigneur. Je crois qu'il en est ainsi pour tous ceux qui

arrivent et pour tous ceux qui partent. Nous obéissons tous à cet instinct profond qui nous fait chercher ceux que nous avons perdus, non pas là où ils vivaient, mais là où ils reposent. On dirait que nous abandonnons tout ce que nous avons su de leur vie de chaque jour, pour les demander à la vie inconnue qui est la leur maintenant. Ou plutôt non : nous les voulons tout entiers, les êtres chers, les êtres familiers du passé; ils nous attirent au delà de la vie; et nous réunissons ce qu'ils étaient et ce qu'ils sont dans les paroles de tendresse que nous balbutions au seuil de leur Éternité immuable : tant il y a en nous d'horreur profonde à croire que quelque chose finit, que quelque chose n'existe plus...

Il est vrai, en Dieu, l'Éternel Vivant, cette distinction n'est pas possible. Il n'y a pas ce qu'Il fut. Il n'y a pas ce qu'Il sera. C'est un éternel *maintenant* : et cependant cet attrait subsiste. Il nous semble plus proche dans l'étroite chambre du Sépulcre, caché à nos

yeux dans son suaire et dans son linceul, que mêlé à la foule, dans le jour éblouissant; et ses paroles sont si profondes, elles vont si loin dans les retraites inaccessibles de nos âmes que nous les entendons mieux lorsqu'Il ne les prononce pas. Peut-être nos recherches impuissantes pour nous le représenter tel qu'Il était nous troublent-elles encore... Mais sans doute, elles le touchent : et pour répondre à nos efforts naïfs, à cette poursuite renouvelée des choses extérieures qui ne nous le rendent jamais, Lui qui répond toujours, Il nous apprend, ici comme au Lac, qu'Il faut le chercher en Lui-même, ou, comme parle Rusbrock, l'Admirable, qu'il faut descendre en soi, dans l'essence pure de l'esprit, et sentir que la plus haute connaissance de Dieu qui soit permise ici-bas, c'est l'ignorance et l'aveu bienheureux que l'on ne comprend pas... (1).

Je pense à cela, tandis que je vais tris-

(1) Rusbrock, l'Admirable, *le Désir de voir.*

tement vers la Basilique. Je regarde une dernière fois ce que je voyais chaque jour : les hautes murailles du patriarcat et des couvents grecs, les fenêtres grillées, les innombrables petites échoppes plus misérables encore, fermées ainsi, sans l'étalage de leurs légumes, de leurs fruits, ou de leurs pauvres marchandises. Je regarde, machinalement, l'âme pleine de l'angoisse de l'adieu au pays du Maître, à cette vie étrange, en dehors de tout ce que l'on avait connu jusque-là, déracinée, mais sacrée, profonde, plus près des choses éternelles qu'elle ne le fut jamais ailleurs. Je ne reviendrai peut-être pas, malgré la secrète espérance, qui me soutient en ce moment : cet adieu serait trop cruel, trop semblable à la mort si on le disait, si on croyait le dire pour jamais. Mais est-ce qu'*après* on ne revient pas? Est-ce que nos vieux Croisés ne redescendent jamais dans cette vieille Jérusalem qui flottait encore devant eux, comme une vision bienheureuse, à l'heure où ils mouraient? C'est peut-être un

des attraits inexplicables et invincibles de la tombe du Seigneur qu'auprès d'elle, il semble n'y avoir qu'un voile infiniment léger entre ce monde et l'autre. Dans la solitude de cette tombe, après trois jours, Il s'est relevé, le même. « Le même! » Combien de fois a-t-Il répété ces mots pour nous encourager à croire que nous serons les mêmes aussi, quand la poussière terrestre sera tombée! Il posera son sceau sur nous, sur l'essence même de notre être, sur ceux que nous avons aimés, et qui vivront tels que nous les avons aimés, dans les siècles éternels : Il n'effacera que les ombres, dans son ineffable clarté. Nous devons ces perspectives radieuses à sa Mort, à son Sépulcre, à sa Résurrection, à ces mystères qui rendent Jérusalem immortelle et sacrée, parce que les limites du temps et de l'éternité semblent s'effacer en elle. On appartient déjà à l'Invisible, « dans les ténèbres qui brûlent ».

## II

Je descends les dernières marches de la rue qui fait un coude brusque vers le parvis du Saint Sépulcre. Il est entièrement vide à cette heure. Les portes sont entr'ouvertes, mais les gardiens turcs sont absents. Je me hâte vers le monument. Par une dernière et touchante charité, la plus précieuse de toutes, le Père Giovanni y célébrera la messe pour nous; et je n'ai même pas le temps de me glisser jusqu'à la pierre de la Tombe et de la baiser : les flambeaux sont allumés, et les nappes la recouvrent comme la recouvraient les linceuls et le suaire d'autrefois.

On se souvient que l'édicule du Sépulcre est divisé en deux parties : une première pièce plus grande que l'autre, appelée la chapelle de l'Ange, parce que l'Ange de la Résurrection y apparut aux saintes femmes ; au fond, une ouverture cintrée, étroite et

basse, conduit au Sépulcre proprement dit, qui mesure à peine deux mètres dans tous les sens. C'est à cette place, dans ce Saint des Saints, que le P. Giovanni va dire la messe et nous l'entendrons dans la chapelle de l'Ange, à l'entrée, sans rien voir, sans pouvoir suivre autrement que par les sonneries du servant, et par les rares paroles qui arrivent de loin en loin, à travers la porte basse.

C'est vraiment une heure unique. Il fallait cette heure à nos adieux. La foi, non pas un mysticisme exalté, mais la foi simple de notre baptême, nous oblige à croire que Celui qui était étendu là, dans l'immobilité de la mort, Celui qui s'est relevé glorieux, notre frère dans le triomphe, comme dans les humiliations de l'exil, revient à la voix du prêtre, sur cette Tombe, qui est un Autel. Le passé et le présent vivent ensemble dans une unité émouvante. Nous l'appelions, nous le cherchions, dans la faim et la soif de notre indigence. Il nous est rendu dans son sépulcre même. Il vient pour nous : mais invisible et

silencieux. Est-ce que cette présence mystérieuse n'est pas plus poignante que l'autre? Est-ce qu'elle n'anéantit pas les obstacles, est-ce qu'elle ne renverse pas les apparences, pour arriver en nous à des profondeurs que nous ne connaissions pas, parce que, dans notre misère, nous l'avons appelé et nous l'avons cherché :

« Avant même que vous m'ayez appelé, j'ai dit : Me voici. »

Au seuil de l'abîme sans fond, si près de Lui, enveloppé par Lui, on se perd dans cet anéantissement que le lac de Tibériade nous avait appris, dans notre première rencontre avec le Seigneur. On se tait. Mais Il parle. Les paroles de l'introït de la messe de la Résurrection, la seule messe que l'on dira au Saint-Sépulcre, nous arrivent par lambeaux :

« Je suis ressuscité, mais je suis encore avec vous. »

Et celles de l'Évangile :

« Ne craignez point. Vous cherchez Jésus de Nazareth qui a été crucifié. »

Et alors le grand silence qui précède la consécration

Oui, tous nos mots se taisent et sembleraient impuissants. Mais ses paroles, à Lui, les paroles redoutables du Cénacle dont chaque syllabe nous arrive, scandée, brisée, et comme trempée de larmes, les paroles par lesquelles Il revient — non pas avec une page de son Évangile, mais avec tout son Évangile, non pas dans tel ou tel mystère, mais dans tous ses mystères. Chacun entend ici le mot personnel qu'Il dit à l'âme, et qu'aucun autre n'entend; chacun sait qu'il peut appeler son Seigneur, sous la forme qu'il choisit et qu'il préfère, et qu'Il viendra sur le Lac, ou dans les champs en fleurs, ou dans les ténèbres de Gethsémani, ou dans le délaissement du Calvaire : mais toujours avec Lui, il porte la vie, car son œuvre est une œuvre de Vie, d'expansion et de don. On peut tout dire : Il est si proche! Il entend jusqu'aux soupirs qu'on veut étouffer, Il voit jusqu'aux larmes que l'on voudrait cacher entre les mains jointes;

et à celui qui l'aime, Lui, le doux!, Il répond qu'Il l'aime aussi (S. JEAN, XIV, 21).

A travers les murs, les paroles liturgiques parviennent par bribes :

*Per ipsum, cum ipso, in ipso!*

Que nous sommes loin de nos vies de misère : et comme la splendeur des horizons que la foi nous ouvre s'illumine avec ces mots, rayonne, nous inonde d'une clarté éternelle! Que serait une vie d'où ces trois mots descendraient d'un cœur pur vers toute créature, comme ils parviennent jusqu'à nous, à travers la blancheur des marbres? Une vie qu'Il posséderait ainsi, dans son principe, dans sa fin, dans chacun de ses actes; où tout le mal, toute la vanité tomberait, où l'on irait, avec Lui, à toutes les choses profondes...

Nous savons que nous n'avons pas cette vie. Nous savons que nous nous reprendrons aux fascinations de la terre. Et nous bénissons l'Église qui met sur nos lèvres, sur les

lèvres de chacun de ses enfants, l'humble prière du centurion de Capharnaüm :

« Seigneur, je ne suis pas digne ! »

C'est le dernier mot de ce séjour à Jérusalem, devant les souvenirs écrasants, dans l'enceinte étroite du Sépulcre. Mais après cet aveu, l'on ne se retire pas. L'on va vers Lui. Est-ce qu'Il n'est pas la pitié ? On entre pour la Communion, auprès de la Tombe, et c'est appuyé contre elle qu'on entend les mots éternels qui vous hantaient tout à l'heure. L'aube claire se mêle aux lampes et aux cierges, elle ajoute sa blancheur à la blancheur des marbres : c'est une grande impression de clarté et de triomphe, quelque chose comme la merveilleuse lumière de la nuit à Tibériade. Dans l'âme, aussi, tout est limpide et radieux, et une joie infinie passe à travers les larmes.

Il revient.

FIN

# TABLE DES MATIÈRES

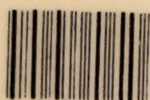
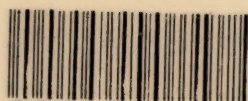


PARIS. — TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 13856.

PARIS

[illegible]

[illegible]


a39003

002128329b

